BLONDIE ★ THE WALKING DEAD ★ BROKEN TWIN

Numéro 64 >> Mai 2014
rollingstone.fr

Rolling Stone

JOHN DENSMORE
L'ange gardien des Doors

DAMON ALBARN L'ALBUM ★★★★

CHARLES MANSON
L'interview choc !

EXCLUSIF

Grandeur et décadence

Led Zeppelin

Les extraits de la bio événement

Plus
DORIA
TILLIER
TÉLÉPHONE
THE KINKS

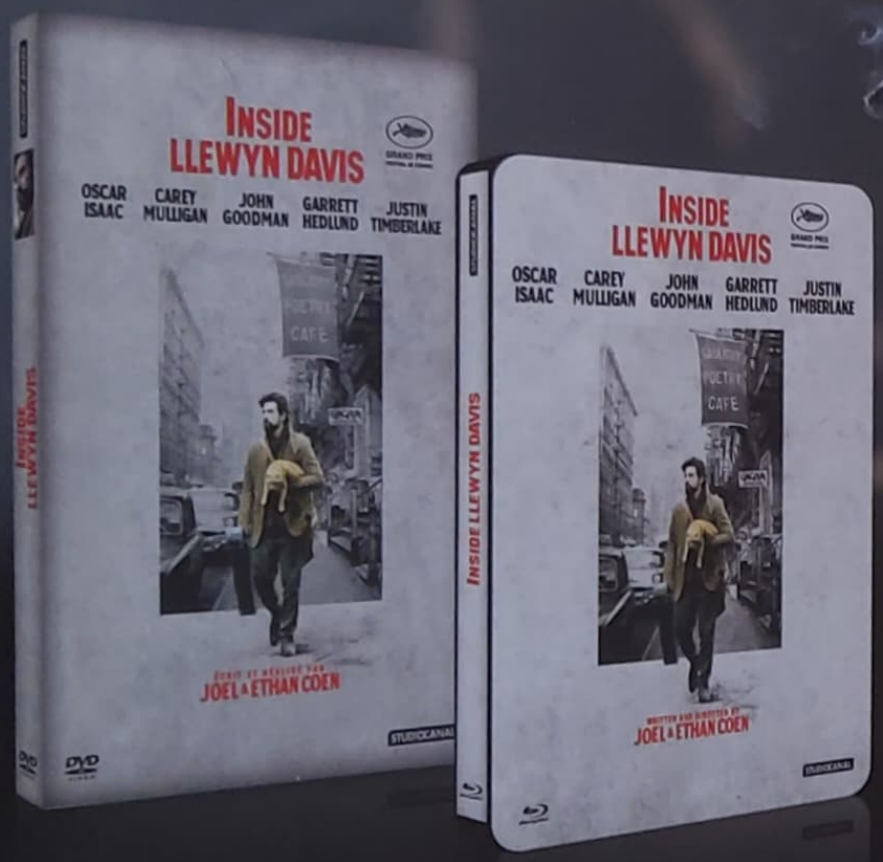
FRANCE MÉTRO : 5,95 EUR / BELGIQUE-LUXEMBOURG : 6,50 EUR
CANADA : 10,00 CAD / DOM/S : 6,60 EUR / SUISSE : 12 CHF / TOM/S : 840 CFP
L 14199 - 64 - F: 5,95 € - RD

INSIDE LLEWYN DAVIS

GRAND PRIX
FESTIVAL DE CANNES

"L'un des films musicaux les plus touchant de l'histoire du cinéma"
Le Monde

Superbe. Télérama
Brillant. Les Inrockuptibles
Une œuvre fascinante. Positif



© 2012 Long Strange Trip LLC. Tous droits réservés.

Edition Prestige

Inclus :
- Le Blu-ray du film
- La copie digitale
- En exclusivité : le film du concert **ANOTHER DAY, ANOTHER TIME** interprété par *Joan Baez, Patti Smith, Marcus Mumford...*

DISPONIBLE en DVD, BLU-RAY et VOD

En partenariat avec :

Rolling Stone · CAHIERS CINEMA · PARIS PREMIERE · France inter · STUDIOCANAL

SOMMAIRE

ROLLING STONE
N° 64 – MAI 2014

ROCK&ROLL

7 **Série culte**
Au seuil de l'ultime saison de *Mad Men*, Don Draper est dans de sales draps. Preview.

10 **Coup de blues**
Ray LaMontagne a confié à Dan Auerbach les clés de son nouvel album.

17 **Crimes et châtiments**
Tout ce qu'il faut savoir sur la nouvelle saison de *Game of Thrones*.

MAGAZINE

28 **Porte ouverte**
John Densmore parle de ses mémoires, des Doors et de l'héritage parfois dévoyé de Jim Morrison.

32 **Swinging London**
Il y a cinquante ans, les divins Kinks enregistraient "You Really Got Me".

46 **Grandeur et décadence**
Les bonnes feuilles de la nouvelle biographie que Barney Hoskyns consacre à Led Zeppelin. Du lourd.

66 **Coup de fil**
En 1984, Téléphone, au sommet de sa gloire, enregistre *Un autre monde*... autant dire le début de la fin.

72 **Helter Skelter**
Rolling Stone a rencontré Charles Manson, le gourou maléfique, dans la prison où il purge sa peine. Exclusif.

GUIDE

MUSIC

85 **London Boy**
Le premier album solo de Damon Albarn est aussi le plus personnel de sa carrière.

CINÉMA

92 **Into the Cage**
Vous le pensiez perdu pour la cause ? Erreur : Nicolas Cage réussit un stupéfiant come-back dans *Joe*.

LIVRES

96 **Born on the Bayou**
Plus fort que *True Detective* ! James Lee Burke nous entraîne dans les profondeurs troubles du bayou.

EN COUVERTURE **Led Zeppelin**, photographié à Londres, en décembre 1968 par Dick Barnatt.

DAMON ET MERVEILLES
Rencontre avec le leader de Blur. *(p.24)*

BIRTHDAY PARTY !
Quand Debbie raconte Blondie. *(p.40)*

WEATHER GIRL
L'île déserte de Doria Tillier. *(p.12)*

© LINDA SPURGEON, SON CALEU/WIRIMAGE/GETTY IMAGES, DR, EN COUVERTURE : DICK BARNATT/HOPSONS/GETTY IMAGES.

CORRESPONDANCE LETTRES D'AMOUR & REMARQUES

ÉDITO

EN CETTE ANNÉE DE CENTENAIRE DE LA GRANDE BOUCHERIE DE 14-18, c'est l'ombre d'un autre Zeppelin qui se profile au-dessus du champ de bataille d'un rock que beaucoup jugent exsangue. Dans quelques semaines, un terrifiant blitzkrieg médiatique s'abattra sur la planète avec la réédition augmentée des trois premiers albums du groupe emmené par Robert Plant et Jimmy Page, ce dernier assurant lui-même le service après-vente de l'opération. Mais, aussi passionnantes soient-elles, les interviews données par le guitariste anglais (entre autres à *Rolling Stone*) ne seront sans doute pas aussi croustillantes que la monumentale biographie orale du groupe, signée Barney Hoskyns, dont nous vous offrons les bonnes feuilles en avant-première. Ce n'est pas là le seul scoop de ce numéro où vous découvrirez, aux côtés de Blondie, de Damon Albarn, des Kinks ou d'Iggy Pop (qui salue la mémoire de son ami Scott Asheton), l'expérience réellement hallucinante que constitue un entretien exclusif, dans la prison où il purge sa peine, avec le "gourou maléfique des sixties", Charles Manson himself. Peace & Love...

LA RÉDACTION

Temple du soleil

Feuilletage rapide du dernier *Rolling Stone* durant ma pause déjeuner... Ce mois-ci, je craque littéralement, après l'avoir écouté, sur le *Sun Structures* des Temples, album du mois dans votre magazine et premier album à figurer déjà, c'est sûr, dans mon top 2014, au même moment, d'ailleurs, que Foxygen en 2013... Et première impression : ces mélodies sont aussi précieuses que cette période est, hum, atroce (pour la résumer en un mot). Je replonge ainsi, peu avant la fermeture de la boutique (de disques, justement) où je bosse dans la lecture de *Rolling Stone*, au son des Temples, et là, l'évidence apparaît... En 2014, la vie en mode rock, c'est peut-être essayer d'inverser son karma en écoutant les morceaux magiques des Temples : car, avec leurs tapis volants, ces chansons ont la faculté de vous persuader que vous pouvez y parvenir, et de surcroît arriver à dégeler votre situation. Je ne me sens pas confiné dans cette musique, il y a assez d'espace pour respirer et se sentir libre... Bref, c'est, en gros, exactement l'encouragement dont on a besoin au cœur de l'hiver sans fin.

Will the Lion

Croyez-le ou non, le son des Temples est encore plus euphorisant au soleil.

Don't Look Back in Anger...

Bravo pour votre clin d'œil à Oasis et à son *Definitely Maybe* qui fête ses 20 ans (!) en 2014... On se rend compte finalement, à la lecture de votre article, que buvant, fument, se droguant, baisant, se bastonnant et disant des obscénités, Oasis représentait, lors de sa percée en 1994, l'archétype (ainsi que le décrit F. Roddam dans *Quadrophenia*, par exemple) de la classe ouvrière. Et pour quiconque évoluait dans le système très restreint de la reproduction sociale à ce moment-là (le boulot à l'usine... auquel je me prédestinais avant de devenir disquaire, par hasard), esclave d'un bourreau agissant à un niveau ou à un autre, Oasis stimulait ce sentiment d'appartenance particulier qui donnait foutrement envie :

1) de profiter de l'instant présent et de faire la fête

2) de se bouger le cul pour former son propre groupe, ce sentiment d'appartenance allant de pair avec l'impression d'avoir trouvé ses semblables au milieu de l'hostilité, la bonne coupe de cheveux, le style et les fringues et la bande-son idéale...

Ainsi, beaucoup d'entre nous avaient l'impression d'appartenir à un mouvement culturel, sociologique plus large (Damon Albarn reconnaîtra des années plus tard que le mouvement britpop des 90's dans son ensemble était peut-être le dernier mouvement musical vraiment intéressant, socialement). Voilà ce qui nous rendait Oasis si spécial. Comme le groupe, nous étions nous-mêmes mal dégrossis, et en même temps à la recherche de "guides" qui nous montreraient le chemin. Et quatre accords semblaient suffisants pour nous permettre d'atteindre cet objectif. Et puis, les deux frères Gallagher avaient cette grande gueule que je n'avais pas moi-même, et qu'est-ce que c'était libérateur ! Après cela, si notre interlocuteur en face nous demande qu'on lui réexplique, c'est qu'il n'a rien compris au rock'n'roll !

Eddy (par e-mail)

Vingt ans, certes. Mais doit-on VRAIMENT envisager la reformation ?

Imprudents !

Merci pour votre hommage à Bashung qui nous a rappelé combien il demeure une figure marquante de la musique française. Seul regret, il n'y a pas un seul titre de *L'Imprudence* dans votre top 30. Grand disque malade, *L'Imprudence* est d'une sacrée audace. Bashung quitte les frontières du rock, mieux il les fait bouger – jusqu'à Ferré. *L'Imprudence* est imprégné d'un sombre lyrisme, les textes de Fauque font mouche et font mal. Un chef-d'œuvre.

Jean-Michel, Lille

"Le monde sommeille par manque d'imprudence", chantait Brel, qui s'y connaissait aussi en noirceur. Celle de Bashung aurait sans doute aucun figuré dans un top... 50.

ÉCRIVEZ À LA RÉDACTION
Rolling Stone – 73, rue Claude-Bernard 75005 Paris
ou par e-mail à : courrier@rollingstonemag.fr

Rolling Stone

ROLLING STONE FRANCE

PUBLISHER : Michel Birnbaum

DIRECTEUR ÉDITORIAL GROUPE : Patrick Guérinet (pguerinet@1633sa.fr)
DIRECTEUR ARTISTIQUE GROUPE : Olivier Carl (ocarl@1633sa.fr)

RÉDACTEUR EN CHEF : Alain Gouvrion (agouvrion@1633sa.fr)
SECRÉTAIRE GÉNÉRALE DE LA RÉDACTION : Amélia Chupin (achupin@1633sa.fr)
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : Sylvie George
CHEF DU SERVICE PHOTO : Myriam Ball (mball@1633sa.fr)
ICONOGRAPHE : Nicolas Segalen (nsegalen@1633sa.fr)
CHEF DE STUDIO : David Lhussiez (dlhussiez@1633sa.fr)
RÉDACTEUR GRAPHISTE : Axel Dufranois

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO : Kathleen Aubert, Belkacem Bahlouli, Philippe Barbot, Philippe Blanchet, Léon Despres, Patrick Doyle, Gavin Edwards, Julien Gaisne, Richard Gehr, Andy Greene, Thomas Grimaud, Vincent Guillot, Erik Hedegaard, Brian Hiatt, Frédéric Lecomte, Mathilde Lerit, Anthony Mansuy, Pierre Mikailoff, Bunny Monroe, Nadège Montadert, David Plesner, Manuel Rabasse, Jonathan Ringen, Sophie Rosemont, Rob Sheffield
FABRICATION : Gilles Tarral (gtarral@1633sa.fr), Florence Ricol (fricol@1633sa.fr)
RÉDACTION : 73, rue Claude-Bernard, 75005 Paris
TÉL. 01 44 39 78 20 – FAX 01 44 39 78 28

ADMINISTRATION ET GESTION : 73, rue Claude-Bernard, 75005 PARIS. Tél. 01 44 39 78 20
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Michel Birnbaum
DIRECTEUR ADMINISTRATIF ET FINANCIER : Dominique Rol
CHEF COMPTABLE : Chantal Toutée (01 44 39 78 26)
RESPONSABLE DE LA FACTURATION CLIENTS : David Davarani (01 44 39 78 25)
RESPONSABLE DES RÈGLEMENTS FOURNISSEURS : Leonardo Sapone (01 44 39 78 20)
SERVICE DES VENTES : À Juste Titres
Hélène Ritz (h.ritz@ajustetitres.fr), Benjamin Boutonnet (b.boutonnet@ajustetitres.fr)
TÉL. 04 88 15 12 44 – FAX 04 88 15 12 49
65, avenue du Prado, 13006 Marseille
Numéro réservé aux dépositaires et diffuseurs de presse

PUBLICITÉ : Mediaobs – 44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris. Tél. 01 44 88 97 79
Tél. 01 44 88 suivi des 4 chiffres
E-mail : pnom@mediaobs.com
DIRECTRICE GÉNÉRALE : Corinne Rougé (93 70)
DIRECTRICE DE PUBLICITÉ : Sandrine Kirchthaler (89 22)
DIRECTEUR DE CLIENTÈLE : Frédéric Arnould (97 62)
ASSISTANTE : Sonia Ichou (97 53)
STUDIO : Cédric Aubry (89 05)
ADV : Caroline Hahn (97 58)
COMPTABILITÉ : Catherine Fernandes (89 20)

SERVICE ABONNEMENTS : 03 88 66 11 20
ABO PRESS, 19, rue de l'Industrie, 67400 Illkirch, France
E-mail : rollingstone@abopress.fr
Fax 03 88 66 86 42
Abonnement 1 an (11 n°s) pour la France métropolitaine : 60 €

ROLLING STONE USA

EDITOR & PUBLISHER : JANN S. WENNER

MANAGING EDITOR : CHRIS MCLOUGHLIN
EXECUTIVE EDITOR : ERIC BATES
DEPUTY MANAGING EDITOR : NATHAN BRACKETT
ASSISTANT MANAGING EDITORS : J. RINGEN, S. WOODS
SENIOR WRITERS : D. FRICKE, B. HIATT, P. TRAVERS
SENIOR EDITOR : CHRISTIAN HOARD
DESIGN DIRECTOR : JOSEPH HUTCHINSON
CREATIVE DIRECTOR : JODI PECKMAN
EDITOR AT LARGE : JASON FINE
VICE PRESIDENT : TIMOTHY WALSH
PUBLISHER : MATT MASTRANGELO
ASSOCIATE PUBLISHER : MICHAEL PROVUS
EDITORIAL OPERATIONS DIRECTOR : JOHN DRAGONETTI
LICENSING & BUSINESS AFFAIRS : MAUREEN A. LAMBERTI (EXECUTIVE DIRECTOR), AIMEE L. SCHECTER (SENIOR MANAGER), KATHLEEN TAYLOR (COORDINATOR)

LE PAPIER UTILISÉ POUR ROLLING STONE EST RECYCLABLE. L'ENSEMBLE DE NOS EXEMPLAIRES EST COMPOSÉ DE PAPIERS CERTIFIÉS PEFC ISSUS DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT.

BILL VIOLA

GRAND PALAIS . 5 MARS - 21 JUILLET 2014

grandpalais.fr
KUSMI TEA
PARIS
La beauté des mélanges
LOUIS ROEDERER
GRAND MÉCÈNE DE LA CULTURE

Slate.fr
Le Point
inRockuptibles
TROIS
KNOUS PARIS

Ben & Ellen Harper

CHILDHOOD HOME

NOUVEL ALBUM
SORTIE LE 5 MAI 2014

Ben Harper et sa mère Ellen partagent leur héritage musical sur un album acoustique intimiste aux sonorités folk

EN CONCERT :
Le 15 mai 2014 à Grenoble (Le Summum)
Les 17, 18 & 19 mai 2014 à Paris (Les Folies Bergère)

CONCORD MUSIC GROUP

STARTER
LA CULTURE EN RÉSEAU

Rock & Roll

UP IN THE AIR
Jon Hamm et Jessica Paré.

ÉVÉNEMENT

Don Draper face à son destin

Le ponte de la pub tente de sortir la tête de l'eau alors que *Mad Men* entame sa dernière saison aux États-Unis.
Par Jonathan Ringen

Lorsque nous avions quitté Don Draper, l'année 1968 touchait à sa fin et les ténèbres se refermaient sur lui. Cette capacité presque clintonienne à émerger intact d'un bordel éthylique, d'une hygiène professionnelle erratique et des pressions d'une double vie a fini par s'effondrer. Sa fille Sally l'a trouvé au lit en compagnie de la voisine du dessous et, dans le dernier épisode, durant un rendez-vous, il a confié avoir été élevé dans une maison close. Résultat : ses associés "l'invitent" à prendre quelques semaines de congé. *"En gros, il n'a plus de boulot, son mariage se passe mal, sa relation avec sa fille est tendue,* déclare Jon Hamm, qui incarne Draper depuis six excellentes saisons. *Il a compris qu'il était vraiment temps de faire l'inventaire de sa vie. C'est plutôt un* [Suite p. 8]

© AMC FILM HOLDINGS LLC

MAD MEN

[Suite de la p. 9] *bon point de départ pour la septième saison."* La première moitié de cette ultime saison de *Mad Men* a débuté le 13 avril aux États-Unis. L'action reprend peu après l'effondrement de Draper. Quand le show touchera à sa fin l'année prochaine, il aura couvert l'intégralité des années 60, de l'optimisme des années Kennedy à l'émergence d'une contre-culture en marge de l'élection de Nixon. Mais ce n'est pas parce que la vie de Draper est en plein chamboulement que son époque ne déteint pas sur lui. *"L'histoire de la série ne tourne pas autour de l'éloignement de Don,* raconte le créateur de *Mad Men,* Matthew Weiner. *Je crois que c'est la société qui a rattrapé Don. Ce que j'essayais de montrer au sujet de 1968, c'est que la concupiscence, la violence, l'insécurité, l'anxiété... que tout cela constitue le refuge de Don."*

Weiner et son équipe ont écrit neuf épisodes et ont déjà filmé les sept premiers. Ces épisodes seront diffusés au printemps aux États-Unis, avant l'arrivée des sept derniers en 2015, après un break d'une dizaine de mois. Les quatorze épisodes ont été filmés d'une traite, même si les acteurs ont eu quelques jours de pause après l'épisode 7. Une stratégie déjà bien rodée par le diffuseur de *Mad Men,* la chaîne AMC. Avec *Breaking Bad,* le succès fut massif. *"J'ai bien évidemment regardé ce qui s'est fait sur* Breaking Bad, affirme Weiner. *Mais la vraie raison pour laquelle on découpe ainsi la saison, c'est que le succès a été énorme pour la chaîne."* Cela dit, cette décision a également présenté quelques opportunités intéressantes. *"J'ai compris que cette pause de dix mois signifiait qu'il fallait donner un petit air de fin de parcours à l'épisode 7, et que l'épisode 8 devait ressembler à un épisode d'ouverture,* déclare Weiner, qui ajoute qu'il a réalisé le septième épisode lui-même. *Et honnêtement, une part de moi pense, en tant que spectateur, pourquoi ne pas laisser durer* [le show] *un peu plus longtemps ?"*

Qu'attendre, donc, de cette septième saison ? D'abord, l'attention va se porter à nouveau sur les personnages rencontrés dans la première saison. *"Ça remet vraiment nos personnages principaux sur le devant de la scène,* dit Weiner. *Dans un sens, quatorze heures, ce n'était presque pas assez au vu de tout ce qu'il nous restait à faire."* Même Hamm ne sait pas encore comment *Mad Men* va se terminer – comme le reste de l'équipe, il découvre le scénario au compte-gouttes. *"Maintenant, ça me semble tout à fait normal de ne pas savoir ce qui se passe jusqu'à la veille",* constate Elisabeth Moss, qui incarne la protégée-devenue-rivale de Draper, Peggy Olson. *"Ils refusent d'en parler, te font prendre espoir ou bien te lancent sur de mauvaises pistes",* ajoute-t-elle au sujet des scénaristes.

Pour Weiner, l'un des éléments majeurs de cette nouvelle saison fut l'addition de la "writer's room" de Robert Towne, scénariste légendaire de *Chinatown, Shampoo* ou encore *Mission : Impossible. "Il s'agit de l'un des plus grands scénaristes du circuit, si ce n'est le meilleur, et il a de nombreuses histoires à apporter,* informe Weiner. *Ce qui pousse chacun à travailler encore plus dur, histoire de l'impressionner."*

Weiner confie que le dénouement concernera plusieurs personnages centraux et leur manière d'aborder les conséquences de leurs actes, ainsi qu'une confrontation plus abstraite. *"C'est le monde de l'ambition, du succès, de l'argent,* dit-il, *face au monde immatériel, des choses que l'on ne voit pas."* Les années 60, celles de l'avènement de la publicité, représentent l'objet d'étude de la série. *"Martin Luther King et Bobby Kennedy ont été descendus à quelques mois d'intervalle,* rappelle Weiner. *Dans les journaux, on pouvait voir qu'il y avait un vrai mouvement pour le contrôle des armes. C'est quelque chose qu'on pourrait encore lire aujourd'hui. Rien ne s'est passé. L'un des buts de la série est de montrer que le chaos social, et cette mentalité subversive, sont partie intégrante de la culture américaine."*

Alors que l'équipe se prépare à mettre en boîte les derniers épisodes, l'idée que *Mad Men* touche à sa fin n'a pas encore fait son chemin chez tout le monde. *"J'ai l'impression que lorsqu'on aura terminé les sept prochains épisodes, ça va être un gros merdier émotionnel,* lance Jon Hamm. *Dans un sens, on a grandi les uns avec les autres."*

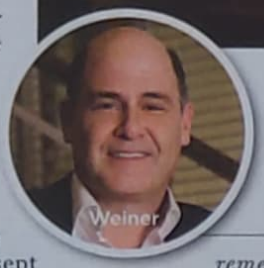
Pour Hamm tout du moins, il y aura un autre genre d'émotions à associer avec le dernier épisode. Peu d'acteurs peuvent se vanter d'avoir campé un personnage comme Draper pendant aussi longtemps. On pense notamment à James Gandolfini. Les deux acteurs se sont d'ailleurs rencontrés quelques années avant la mort de la star des *Soprano,* en 2013. *"Il comprenait très bien certaines des difficultés que peut poser un tel personnage,* dit Hamm. *Je sais que le personnage de Tony Soprano lui a donné du fil à retordre – c'est ce genre de poids psychologique qui l'a emporté."*

Contrairement à Tony Soprano, il demeure une lueur d'espoir pour Don. *"Ce fut un tel parcours avant de le voir dans un moment d'honnêteté avec sa fille, avant de se dévoiler dans ce rendez-vous client,* dit Weiner. *Et c'est une manière de percer cette façade, qui était devenue la définition même de Don Draper."* Même si Weiner déclare clairement que *"l'histoire part de Don",* le destin d'un autre personnage est devenu étonnamment important pour lui. *"D'une manière, je perçois la série comme étant l'histoire de Sally Draper,* affirme-t-il. *On voit tant de choses à travers ses yeux. D'une manière un peu abstraite, c'est de là que je viens. Parce que je suis né en 1965."*

Et s'il s'agit finalement de l'histoire de Sally Draper, quelles sont les chances de la voir, par exemple, assister à Woodstock ? Pour une fois, Weiner va nous donner une réponse très claire. *"Je peux vous affirmer que non, elle n'ira pas à Woodstock,* rit-il. *Mais quand elle grandira, elle dira à tout le monde qu'elle y était."*

TRADUCTION ET ADAPTATION PAR ANTHONY MANSUY

JEUNE FILLE EN FLEUR
Kiernan Shipka, dans le rôle de Sally Draper.



"D'une manière, je perçois la série comme étant l'histoire de Sally Draper. On voit tant de choses à travers ses yeux." Matthew Weiner, créateur de *Mad Men*

© JORDIN ALTHAUS/AMC - FRANK OCKENFELS 3/AMC

JUST KIDS
Patti Smith, photographiée par son ami en 1978, à New York.

Mapplethorpe à Paris

EXPOSITION *Rolling Stone* a inauguré la rétrospective consacrée au photographe Robert Mapplethorpe. Par Sophie Rosemont

PARIS, GRAND PALAIS, 26 mars. Au-dessus de la scène du grand auditorium défilent les photos mythiques de Patti Smith réalisées par Robert Mapplethorpe. Celle de l'album *Horses*, bien sûr, mais aussi toutes les autres, qui capturent une jeunesse bohème dans le New York des années 70. Smith a fait le voyage pour parler une fois encore de son vieil ami Robert et de leur histoire, qu'elle a racontée dans le merveilleux *Just Kids*, ce livre de souvenirs qui lui a valu le Pulitzer.

Devant un public restreint, elle répond aux questions du commissaire de l'expo Mapplethorpe, cet artiste qui *"n'a jamais eu l'argent pour venir à Paris"* mais qui *"rêvait tant de cette ville"*. Un extrait de *Just Kids* (Noël 1969 à Times Square, avec les panneaux *"War is Over"* de John & Yoko), deux chansons en acoustique, aux accords rudimentaires mais si intenses, la reconnaissance qui filtre à chaque détour de phrase, des souvenirs façon *Enfants du Paradis* et des histoires au Chelsea qui ne sonnent pas bling-bling une seconde : Smith séduit par sa simplicité et sa fidélité à celui à qui elle avait promis, sur son lit de mort, de raconter leurs jeunes années.

Mapplethorpe appliqua cette esthétique farouchement classique à des images de nus parfois provocantes.

La veille, on a visité en avant-première cette première rétrospective française réunissant pas moins de 250 images de Mapplethorpe : *"Si j'étais né il y a deux cents ans, j'aurais été sans doute sculpteur*, a-t-il dit un jour. *Mais la photographie est une façon rapide de regarder, de créer une sculpture."* S'ouvrant sur un autoportrait réalisé un an avant sa mort, elle balaie les idées reçues sur l'œuvre du photographe, figure de l'underground mais aussi artiste obsédé par Michel-Ange, la pureté de ses lignes, la perfection de ses formes.

Mi-ange, mi-démon, Mapplethorpe appliqua cette esthétique farouchement classique à des images de nus parfois provocantes, mises en scène érotiques ou sadomasochistes, corps d'amants magnifiques, mais aussi des fleurs. *"Je cherche la perfection dans la forme. Dans les portraits. Avec les sexes. Avec les fleurs"*, disait-il. La poésie est là, dans ce bouquet étonnamment fragile bien que ramassé dans un vase épais. Dans le regard perçant de Smith, tant de fois photographiée, comme dans les muscles de Lisa Lyon, championne de bodybuilding, les yeux effrayés d'Andy Warhol, la dégaine de gigolo de Richard Gere, le fusil brandi de William Burroughs ou la douceur du sourire de Susan Sontag...

HOMMAGE

SCOTT ASHETON (1949 - 2014) PAR IGGY POP

La première fois que j'ai vu Scott, c'était au coin de State Street et de Liberty, à Ann Arbor, Michigan, au milieu des années 60. J'étais alors batteur, et Scott m'a demandé de lui apprendre à jouer. Il a pigé le truc très vite. Scott jouait avec l'autorité d'un boxeur. Il cognait cette batterie très fort mais il n'a jamais été démonstratif. Il jouait au fond du temps et soutenait le groupe, avec une grande légèreté, insufflant une sorte de feeling trance à la musique. On travaillait avec un vocabulaire musical très simple. Nous n'avions ni un Paul Simon, ni un Burt Bacharach pour nous aider en termes de composition, alors comment faire tenir tout ça debout? Il nous a aidés énormément pour ça. Il a apporté une vérité qui swinguait dans notre musique. Scott ressemblait au mec Marlboro. Il ne parlait pas beaucoup, mais tout le monde était fasciné par lui. Sonic Youth, Jack White, le MC5, Patti Smith – ils aiment tous ce mec. Il avait une propriété dans le Nord du Michigan, dans laquelle il chassait et pêchait. Il adorait regarder les oiseaux, ce qui est quelque chose que les gens n'attendaient pas vraiment de lui, vous savez? Quand les Stooges se sont reformés en 2003, je n'avais pas joué avec Scott depuis des années. *"J'ai joué avec tous ces autres groupes, mais je ne me suis jamais senti à ma place*, m'a-t-il dit. *À présent, je suis enfin de retour à la maison."* Scott et son frère Ron (le guitariste des Stooges, décédé en 2009) avaient commencé dans leur sous-sol avec un petit peu de matos et quelques rêves. Maintenant, en un sens, ils sont à nouveau réunis.

© ROBERT MAPPLETHORPE FOUNDATION. USED BY PERMISSION. DR.

TROUBLES
De son propre aveu, Ray a eu un petit coup de blues après le succès de son dernier album.

Ray LaMontagne en mode lose...

EN STUDIO Le folk singer américain publie un nouvel opus, *Supernova*, enregistré à Nashville, sous la houlette de Dan Auerbach des Black Keys. Par Patrick Doyle

RAY LAMONTAGNE ÉTAIT si déprimé après avoir clôturé l'une de ses plus longues tournées, celle qui a suivi la sortie de l'exceptionnel *God Willin' & the Creek Don't Rise* avec les Pariah Dogs, qu'il a même pensé quitter le monde de la musique. *"J'étais dans une très mauvaise passe,* confie-t-il à *Rolling Stone. Je tournais en rond et je cherchais une manière différente de travailler. Et, plus que tout, je voulais sortir des sempiternels 'Personne ne m'aime', 'Je ne suis pas assez bon', 'Les gens n'aiment pas ce que je fais'. Et, sans en rajouter, j'étais en train de me saborder, en fait. Tout cela me déprimait profondément et me rendait vraiment malheureux."*

Depuis la sortie de *Trouble* en 2004, un album écrit et composé lorsqu'il travaillait encore dans une usine de chaussures du Maine, Ray LaMontagne est allé de succès en succès. L'été dernier, pendant ses vacances, il eut une révélation. *"J'ai enfin réalisé que je faisais tout cela pour moi. C'est ce que mes amis essayaient de me faire comprendre depuis pas mal de temps."* LaMontagne a commencé à travailler sur son nouvel album, *Supernova* (prévu pour le 6 mai), dans le bureau de sa maison du Massachusetts, en s'attelant à la tâche plus seize heures d'affilée. *"Certaines de ces chansons étaient faciles à écrire,* précise-t-il. *J'ai toujours eu un certain esprit critique, mais cette fois j'ai laissé les chansons se développer naturellement."* Les compos finalisées, il décide d'envoyer des démos à Dan Auerbach des Black Keys, avec lequel il essaye de travailler depuis cinq ans. *"Il m'a fallu du temps pour réussir à mettre en place tout ce merdier,* s'amuse le chanteur. *Finalement, Dan a trouvé du temps et nous avons enfin pu commencer à travailler ensemble."* L'automne dernier, ils se sont enfermés trois semaines durant dans le petit studio d'Auerbach, à Nashville, avec les musiciens habituels du producteur.

"Ces chansons ont un petit côté ludique, et l'album a été amusant à écrire."

"Il m'est difficile de gérer l'urgence découlant de ce type d'enregistrement, raconte Auerbach. *Bien sûr, Ray est un chanteur extraordinaire, mais il ne chante jamais deux fois de la même façon. Et le plus difficile, en somme, a été de capter le bon moment."*

La touche du producteur se reconnaît aisément sur un certain nombre d'arrangements. Ainsi, des chœurs hallucinés et des riffs d'orgue swampy sur "Drive in Movies", dont la mélodie n'est pas sans rappeler une certaine britpop des années 60 (la chanson raconte l'adolescence de LaMontagne dans le Nebraska). Mais le point culminant de *Supernova* est "Pick Up a Gun", valse acoustique psychédélique délicate aux changements incessants de tonalité. *"Ce titre est une suite de modulations,* explique LaMontagne. *Il va attiser la curiosité. Je dois reconnaître que ces chansons ont un petit côté ludique et l'album, au final, a été vraiment amusant à écrire, et a constitué un exercice très différent de ceux auxquels je suis habitué."* TRADUCTION ET ADAPTATION PAR BELKACEM BAHLOULI

STUDIO NOTES

Tom Petty

"Cela fait longtemps qu'on n'avait pas fait un disque aussi rock", confie Tom Petty à *Rolling Stone* dans son home studio de Malibu où il apporte les dernières finitions à son nouvel album avec The Heartbreakers. *Hypnotic Eye* marque, dit-il, un retour vers les sixties psyché et le rock new wave de leurs débuts. A. G.

U2

Flottement quasi hollandien dans le camp U2 (par ailleurs reparti bredouille de la dernière cérémonie des Oscars) après certaines déclarations qui laissaient supposer que le nouvel album du groupe, toujours inachevé, pourrait être décalé à 2015. Le management des Irlandais a aussitôt rectifié le tir et confirmé une sortie de l'objet avant la fin de l'année. A. G.

KILL THE YOUNG

UN FAMILY BUSINESS QUI NE PLAISANTE PAS AVEC LE ROCK !

LES 3 FRÈRES GORMAN DÉGAINENT UN ALBUM RAVAGEUR QUI NE LAISSERA PERSONNE INDEMNE !

KILL THE YOUNG
FINGERS FOR GUNS

CONCERT le 28 mai à PARIS au Point Éphémère

Rolling Stone · OÜI FM · KILL THE YOUNG · volvox music · [PIAS] FRANCE · caravelle · FERAROCK

CATFISH

1ER ALBUM "MUDDY SHIVERS"

CATFISH
MUDDY SHIVERS

OÜI FM · ROCK&FOLK · FERAROCK

UN ROCK SAUVAGE & ENVOÛTANT

Musique, vidéos et dates de concert sur www.catfish-music.com

[PIAS] FRANCE · volvox music · TROLLS PRODUCTION · SCPP · FCM

Doria Tillier

À la terrasse ensoleillée d'un café parisien, la miss météo du *Grand Journal* nous cause musique, tout en dégustant un tartare-frites-salade.
Par Vincent Guillot

ÉCLECTISME Bercée par la chanson française durant son enfance, la miss s'est éduquée au rock en allant aux concerts de ses potes.

Lorsqu'elle entre en scène pour sa météo, il n'est pas rare que Doria Tillier le fasse en mode rock'n'roll. Notamment quand elle peut placer un titre de sa copine Izia. Bercée par la chanson française dans sa famille, Doria Tillier s'est construit son éducation rock grâce à ses boyfriends et aux concerts de ses potes. Celle qui eut le privilège, sur le plateau du *Grand Journal*, d'en pousser une avec Robbie Williams, vous offre une sélection d'albums des plus éclectiques. Mais plutôt de bon goût.

AC/DC
Highway to Hell
1979

C'est l'album que j'ai le plus écouté d'eux... Au collège, toutes mes copines écoutaient les Spice Girls ou Ophélie Winter, les mecs écoutaient du rap, je n'accrochais pas. Puis un jour, tu tombes là-dessus, ça te donne envie de danser, de bouger. J'ai commencé à fréquenter les concerts rock locaux, ceux des groupes de potes, et je me suis initiée à toute cette culture.

Alice Cooper
Welcome to My Nightmare
1975

Il te raconte une histoire, celle d'un mec enfermé dans son cauchemar sans pouvoir en sortir, qui parfois fait peur, parfois rire. Je suis complètement embarquée par son univers dès la pochette de l'album. J'adore ce côté conte de fées un peu sombre qui me fait rêver : ça me renvoie aux univers de Tim Burton, à l'enfance aussi. Si tu écoutes bien cet album – je n'ai jamais pris de champignons hallucinogènes – mais j'imagine que ça doit faire le même effet.

Crosby, Stills, Nash & Young
Déjà vu
1970

Je l'écoute tout le temps, tout le temps. C'est mon album de chevet. Ce qui me marque, c'est l'aspect groupe sans vrai leader. On sent la volonté de produire ensemble un truc unique. Je ne vois pas comment on peut ne pas aimer cet album. C'est un disque qui convient à toutes les ambiances, même si je m'imagine surtout en vacances, au soleil, quand je l'écoute.

Britney Spears
Baby One More Time
1999

Il y a des gens dont c'est le métier de composer des tubes. Ici, apparemment, un type a trouvé les trois premières notes, *"tin nin nin" (elle fredonne)*, et ces trois notes ont quasiment fait le tube. Ça te donne envie d'écouter la suite, même si ce n'est pas de la grande musique, ça emmène tout le monde. Sur son premier album, je connais la moitié des chansons par cœur. Elle me faisait craquer, elle avait l'air tellement mignonne ! *(Rire.)* C'était cool, souriant, t'étais bronzée, en bonne santé, c'était frais. *(Rire.)*

Barbara
Ma plus belle histoire d'amour... c'est vous
1992

Je l'aimais déjà, petite, sans comprendre ce qu'elle disait. J'aimais les mélodies et je trouvais les paroles très belles quand même ; en ce moment, j'écoute "Marienbad" en boucle et la chanson m'y transporte. Elle a écrit beaucoup de chansons sombres, mais elle a aussi des titres plus légers. Et elle atteint, dans la légèreté, une profondeur que personne n'arrive à approcher. En même temps, dans ses chansons tristes, elle ne tombe jamais dans le pathos, il y a une élégance qui reste tout le temps présente. Ce n'est pas plombant.

Izia
So Much Trouble
2011

Aujourd'hui, en France, c'est la seule artiste jeune qui me fasse kiffer. Quand je l'écoute, même dans mon casque, je n'arrive pas à l'isoler de ce qu'elle est en live, c'est-à-dire une énergie incroyable. Il y a une jeunesse, une audace, un cri de vie qui fait vraiment du bien. C'est une copine, elle m'a fait écouter les versions de travail de ses titres, et certaines chansons me rappellent des délires qu'on a pu avoir ensemble, des déboires sentimentaux qu'on a partagés, ou des fous rires.

GUEST LIST

Alice Cooper

Laura Nyro
"Timer"
C'est la songwriter la plus sous-estimée de la planète. De tous les temps. Son son était du pur "New York streets", un rien doo-wop, mais classieux.

The Beach Boys
"I Get Around"
Je devais avoir 14 ans quand cette chanson est arrivée. Je n'étais pas un surfeur, mais cette chanson m'a parlé. C'était exactement ce que je voulais faire : me balader en caisse avec mes potes. Ça reste ma chanson préférée.

The Beatles
"You Won't See Me"
Chaque moment de cette chanson est du pur Beatles. Elle est absolument, mathématiquement parfaite. Je suis presque sûr qu'ils étaient des extraterrestres.

The Butterfield Blues Band
"Work Song"
Ce groupe comptait trois virtuoses – Mike Bloomfield, Elvin Bishop et Paul Butterfield. Ils enregistraient live en studio. C'est ce que j'appelle bien jouer !

My Chemical Romance
"Teenagers"
Quand j'ai entendu ce disque, j'ai éclaté de rire et j'ai dit : *"C'est brillant."* Un titre marrant, mais aussi dangereux. Dommage qu'ils se soient séparés.

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS, EN ACCORD AVEC LA VILLE D'ARRAS ET LA COMMUNAUTÉ URBAINE D'ARRAS, PRÉSENTE

3 4 5 6 JUILLET 2014 - ARRAS

10 ANS! MAIN SQUARE

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA

IRON MAIDEN
THE BLACK KEYS
-M-
STROMAE
DAVID GUETTA
FRANZ FERDINAND
SKRILLEX
PAUL KALKBRENNER
IMAGINE DRAGONS
DÉTROIT
JACK JOHNSON
WOODKID
FOALS
LONDON GRAMMAR
MGMT
RODRIGO Y GABRIELA
JOHN BUTLER TRIO
GESAFFELSTEIN
BAKERMAT
DISCLOSURE
GIRLS IN HAWAII
KEZIAH JONES
YODELICE
ALICE IN CHAINS
AND MORE

WWW.MAINSQUAREFESTIVAL.FR ET DANS LES POINTS DE VENTE HABITUELS

MAINSQUAREFESTIVAL @MAINSQUAREFEST

LIVE NATION
Ville d'ARRAS
Arras Communauté Urbaine
HEINEKEN S.A.S.
Crédit Mutuel Nord Europe
Coca-Cola
chronodrive
SFR LIVE
Pas-de-Calais Le Département
sacem
ten
SNCF
ROCK FOLK
LA VOIX DU NORD
zippo
17
Virgin RADIO

Le nouveau départ de Grace

PUNK Le chanteur d'Against Me! a conduit son groupe à travers les changements après son coming out comme transgenre. Par Gavin Edwards

J'AI DÉCOUVERT QUE CE *n'était pas facile d'appuyer sur des pédales de guitare en talons hauts"*, avoue Laura Jane Grace. En mai 2012, après avoir toute sa vie combattu une dysphorie de genre, Grace – ex-Tom Gabel – faisait son coming out lors d'une interview à *Rolling Stone*. *"Cela s'est révélé extrêmement positif pour moi"*, souligne-t-elle, assise avec son guitariste James Bowman au bord de la piscine d'un hôtel de North Hollywood, à la veille de la sortie de *Transgender Dysphoria Blues*. *"Mais ça ne signifie pas que tout est réglé dans ma vie."*

Vêtue d'un T-shirt noir et coiffée d'une casquette, Grace semble heureuse. Elle a pourtant récemment qualifié sa vie de *"tourbillon"*. Durant une tempête, un arbre a traversé le toit de son studio en Floride. Un déplacement à Chicago avec sa femme et sa petite fille s'est soldé par un vol de guitares d'une valeur totale de 15 000 dollars. Et la moitié d'Against Me! – Andrew Seward et Jay Weinberg, fils du batteur du E Street Band – a brusquement mis les voiles. Son choix de vivre ouvertement en tant que femme les a-t-il soumis à une trop grande pression ? *"Bien sûr, mais d'autres facteurs ont aussi rendu les choses stressantes."* Grace évoque des rapports chaotiques avec leur label sur les deux derniers albums. *"C'est ce qui arrive à tous les groupes punks qui signent sur une major"*, dit-elle, sans amertume. Against Me! a désormais une nouvelle section rythmique (le batteur Atom Willard et le bassiste Inge Johansson), mais le noyau dur est toujours constitué de Grace et de Bowman – amis depuis leur rencontre au lycée de Naples, en Floride. *"Tous les bouleversements que nous avons traversés n'ont fait que consolider ton amitié pour moi*, dit Grace à l'adresse de Bowman. *Le simple fait que nous soyons encore là, toi et moi, prouve que cette relation est plus solide qu'un putain de roc."* Au départ, *Transgender Dysphoria Blues* se présentait comme une collection de chansons mettant en scène une prostituée transsexuelle. Face à un Bowman sceptique, Grace – qui avait encore l'apparence d'un homme – dut alors expliquer qu'il s'agissait là d'un concept album. Mais après son coming out, les choses sont devenues beaucoup plus claires. Pour Grace, l'hymne "True Trans Soul Rebel" évoque les angoisses consécutives à ce qu'elle a révélé. *"Tu deviens peu à peu plus courageuse pour t'assumer comme femme, mais tu restes encore prisonnière, donc tu n'as nulle part où aller et tu te réfugies dans un motel bizarre au milieu de nulle part, errant dans les couloirs en espérant que personne ne te remarque."*

BACK TO ROCK Johannson, Bowman, Grace et Willard à Los Angeles.

À travers ces changements, la musique est toujours demeurée une constante dans sa vie. *"Je suis une fripouille transsexuelle qui n'a même pas son bac*, lâche-t-elle. *Mes chances de décrocher un job sont quasi inexistantes, mais je sais jouer de la guitare depuis mes 8 ans. Alors, c'est ce à quoi je compte consacrer ma vie – même si ça signifie qu'un de ces jours, je peux me retrouver au coin d'une rue, à jouer pour quelques pièces."*

RÉÉDITIONS

MA PETITE ENTREPRISE...

Bienvenue dans l'usine à rêves (rock) !

La culture rock n'est certes plus ce qu'elle était, mais le marché de la nostalgie, lui, se porte comme un charme. C'est ce qu'a parfaitement compris le label Culture Factory, qui réédite régulièrement les petits chefs-d'œuvre du genre, soigneusement remastérisés en 24 bits et dans des fac-similés des pochettes originales, le tout en un tirage limité à 3000 copies. Un parti pris différent, on l'aura compris, des énormes coffrets Deluxe dopés aux bonus et aux memorabilia extravagants mis sur le marché par les superstars du rock, des Stones aux Who en passant par McCartney ou Springsteen. Après avoir eu le bon goût de s'attaquer ces derniers mois aux catalogues du Jefferson Airplane *(Long John Silver)*, de Rod Stewart *(Gasoline Alley)* et autres Blue Öyster Cult *(Agents of Fortune)*, Factory propose ces jours-ci d'autres raretés, telles que le *Live in Japan* des Runaways, *Ain't It Funky* et *Popcorn* de James Brown, *All Directions* des Temptations, en attendant quelques Stranglers pas piqués des hannetons (*Feline*, etc.), sans oublier les héros West Coast : Poco *(Ghost Town)* et Jim Messina *(Messina)*. Du bon boulot.

BUNNY MONROE

© RYAN RUSSELL

LE JEUNE PRODIGE, AUTEUR DE „JUNEBUG" EST DE RETOUR AVEC SON NOUVEL ALBUM

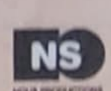
heaven

ROBERT FRANCIS & THE NIGHT TIDE

Nouvel Album »Heaven« dans les bacs

EN CONCERT LE 15 MAI AU NOUVEAU CASINO

Rolling Stone



Membran / Distribution Sony Music Entertainment France

Mafiosa, le dernier acte !

Une ultime saison de toute beauté pour Sandra Paoli et les siens.
Par Mathilde Lorit

INPITOYABLE
Pour Hélène Fillières, plus question de pardon.

DANS LA TRAGÉDIE – et *Mafiosa* en est une – le cinquième acte est celui du dénouement. *"L'âge adulte pour une série"*, confirme Pierre Leccia, scénariste depuis la saison 2 et réalisateur depuis la quatrième. *"Comme le disait Frank Capra, ce qui intéresse les gens, ce sont les gens. Et une fois que l'on est arrivé au bout d'un parcours humain, le danger, c'est soit de devenir trop rocambolesque, soit de raconter les mêmes choses."*

Mafiosa, saison 5
À partir du 14 avril sur Canal+

Il est donc temps pour Sandra de solder les comptes : un an après son arrestation, elle est relâchée faute de preuves et se rapproche de son oncle Orso Paoli pour tenter de prendre le contrôle des ferries Tavera. Mauvaise nouvelle pour Tony et Manu – désormais interprété par Philippe Corticchiato – qui ont essayé de l'abattre le jour de son arrestation. À moins que, pour les besoins du business, tous ne choisissent de croire à une fragile paix des braves...

Il est temps pour Sandra Paoli de solder les comptes.

Au cœur de cette ultime saison, des personnages de plus en plus complexes, qui hésitent entre la quête du pouvoir et la tentation de raccrocher, un subtil jeu de miroir entre flics et voyous, et une sombre réflexion sur la famille, qu'elle soit fondée sur les liens du sang, les vieilles amitiés ou les intérêts du moment.

Toujours plus ancrée dans le paysage corse – ce qui n'exclut pas un savoureux clin d'œil à la scène de mariage du *Parrain* – la série n'a jamais été aussi dense, habitée par le funeste sentiment du destin en marche. "Mafiosa *est un récit d'apprentissage tragique, et la réalité de la maturité est forcément sombre*, estime Hélène Fillières, impressionnante de dureté et de froideur. *Sandra ressemble au personnage du* Samouraï *: je me suis beaucoup inspirée d'Alain Delon dans le film de Melville. Elle accepte son destin, mais reste insubmersible."*

La surprise vient de la rencontre de ce personnage minéral avec la volcanique Charly, une escort girl incarnée par Asia Argento : *"Sandra va chercher chez une autre la femme qui s'est consumée en elle."*

Enfin, cette saison tire sa force de son univers musical, signé Pierre Gambini, qui a su moderniser le lamento typique des chants corses. *"J'ai trouvé, dans les fonds sonores traditionnels, des intonations du blues rural du début du XXe siècle, celui de Robert Johnson ou de Charley Patton*, raconte le compositeur. *L'idée était aussi d'illustrer le mélange de noirceur et d'énergie qui coexiste chez Sandra. Je ne voulais surtout pas aller vers la mélancolie."* C'est toutefois la gorge serrée que l'on assistera au bouleversant final d'une série qui nous manque déjà.

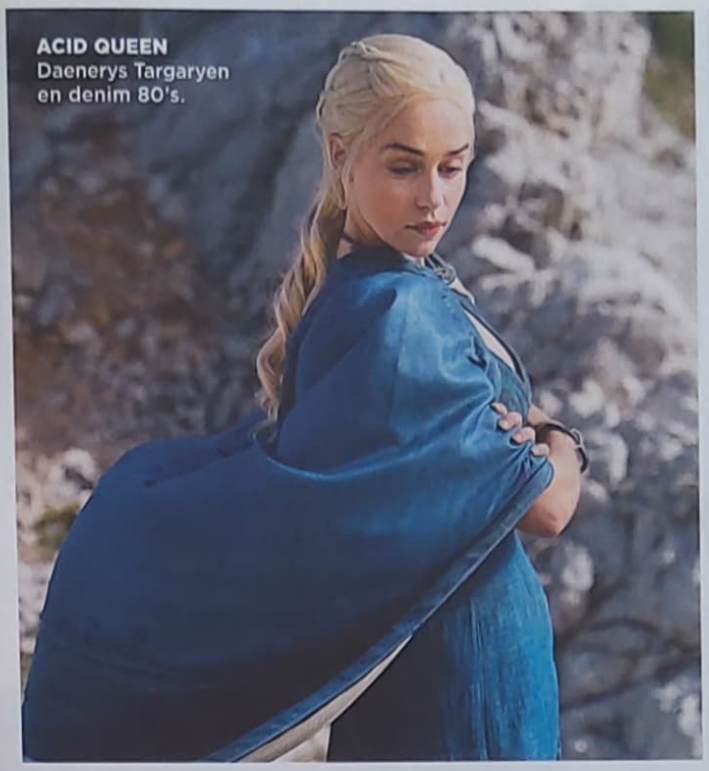
PREVIEW

James Gray trace la route...

The Red Road
À partir du 24 avril sur Sundance Channel

Après les succès de *Top of the Lake* et *Rectify*, Sundance Channel confirme son investissement dans la série ambitieuse. *The Red Road* associe en effet l'écriture d'Aaron Guzikowski (à qui l'on doit le scénario de *Prisoners* avec Hugh Jackman) et le charisme de Jason Momoa, le Khal Drogo de *Game of Thrones*. Dans une ambiance de thriller intime, cette nouvelle série réunit classiquement deux personnages que tout oppose : un shérif du New Jersey fragilisé par le comportement de sa femme alcoolique (Julianne Nicholson, vue récemment dans *Un été à Osage County*) et un truand issu d'une tribu amérindienne. Au-delà de la présence (discrète) de James Gray à la réalisation du pilote, on retient l'atmosphère, tendue, et la force tranquille de Jason Momoa, qui confirme un charisme indéniable. M.L.

© ANGELA ROSSI/IMAGE ET COMPAGNIE/CANAL+ - JAMES MINCHIN



ACID QUEEN
Daenerys Targaryen en denim 80's.

Jeux sanglants

Des années de guerre, de traîtrise et de meurtres ont fini par porter leurs fruits. Et dans *Game of Thrones*, même les gagnants doivent en payer le prix.
Par Rob Sheffield

UN TOAST À TOUS LES *fiers enfants Lannister*, lance Tyrion en levant son verre. *Le nain, l'infirme et la mère des fous !"* Alors que *Game of Thrones* revient pour sa quatrième saison, les Lannister s'apprêtent peut-être à remporter officiellement la guerre à Westeros, mais le Trône de Fer ne se privera pas de les détruire. Voyez aujourd'hui où ils en sont : Tyrion a perdu de sa superbe, Jamie a perdu sa main, et l'idiot de roi qui sert de fils à Cersei sombre chaque jour un peu plus dans la folie. On n'a pas vu un tel trio d'aristocratiques dysfonctionnels depuis les Drummond dans *Arnold et Willy*.

Games of Thrones – S. 4
Actuellement sur OCS

Les rejetons Lannister feraient presque de la peine, s'ils n'avaient pas tous du sang sur les mains. Depuis le début, *Game of Thrones* tire toutes ses intrigues des effets corrosifs de la politique – avec comme idée de départ que le pouvoir transforme les gens en monstres, et que ne pas avoir le pouvoir vous place à la merci du monstre. Malgré toutes ces luttes sanglantes, jamais on ne nous donne l'impression que l'un des prétendants au trône mérite la victoire, ou même qu'une victoire pourrait faire de Westeros un meilleur endroit où vivre. C'est ce cynisme qui fait tout le sel de *Game of Thrones*, une œuvre très réaliste malgré son univers heroic fantasy. Un cynisme également à l'origine de l'influence de la série – pour prendre l'exemple le plus illustre, *House of Cards* ne fait que transposer les jeux de pouvoir de Westeros à Washington, même si le tout semble assez gentillet en comparaison. Dans une scène marquante qui capture son essence cruelle, l'un des méchants de la série décoche gaiement une flèche sur l'un de ses compagnons d'arme. *"L'argent peut acheter le silence d'un homme pendant un court moment*, dit-il. *Un carreau dans le cœur l'achète pour l'éternité."* La troisième saison a constitué, pour beaucoup, la meilleure de toutes, avec en point d'orgue l'horrible "mariage rouge", qui a vu massacrer une grande partie des personnages les plus sympathiques de la saga. En effet, le seul challenger encore en lice pour le trône chez lequel on peut déceler un semblant de moralité reste Daenerys Targaryen, même si elle se trouve de l'autre côté de la planète. Elle rappelle parfois la Dorothy du *Magicien d'Oz*, cette princesse accompagnée de ses trois courtisans qui se marchent les uns sur les autres pour l'aider dans son périple. Elle s'est également trouvé une passion pour la mode des années 80 : robes en velours turquoise, denim lavé à l'acide, bottes à la *Flashdance*. C'est presque impressionnant de voir la Mère des Dragons se pavaner comme si elle sortait d'un clip de Journey. *Don't stop believin', D !* Le moment le plus touchant, au milieu l'effusion de sang du mariage rouge, était de voir le Limier sauver Arya Stark au moment où celle-ci s'apprête à faire une incursion fatale dans l'action. Il l'étourdit et murmure : *"C'est trop tard."* Du pur *Game of Thrones* dans le texte, où la scène la plus émouvante implique un tueur professionnel frappant une petite fille à la tête.

La saison 3 a constitué, pour beaucoup, la meilleure de toutes.

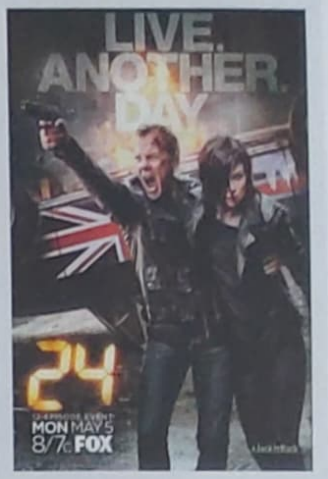
"Un homme se doit d'avoir un code", médite le Limier dans cette nouvelle saison, citant l'illustre Omar de la série *The Wire*. Mais comment conserver un code alors que les corps s'empilent et que Westeros s'assombrit, devenant un endroit où voleurs, rois et soldats n'ont plus d'honneur ? *"Tu es un valeureux guerrier, à attaquer un homme qui a baissé sa garde"*, se plaint un soldat. Et son opposant de lui rétorquer : *"C'est le meilleur moment pour attaquer un homme."*

C'est ça, le code de *Game of Thrones*, même si le twist veut que tout le monde paye, même les gagnants. Les Lannister ont accumulé les victoires, mais leur sommeil n'en est pas paisible pour autant. Peu importe qui vous êtes, ou combien de batailles vous avez gagné : votre gorge sera toujours à la merci de la première lame venue.

TRADUCTION ET ADAPTATION PAR ANTHONY MANSUY

© MACALL B. POLAY/HBO. DR.

PREVIEW



Jack is back ! Again ?

24: Live Another Day
À partir du 5 mai sur Fox TV

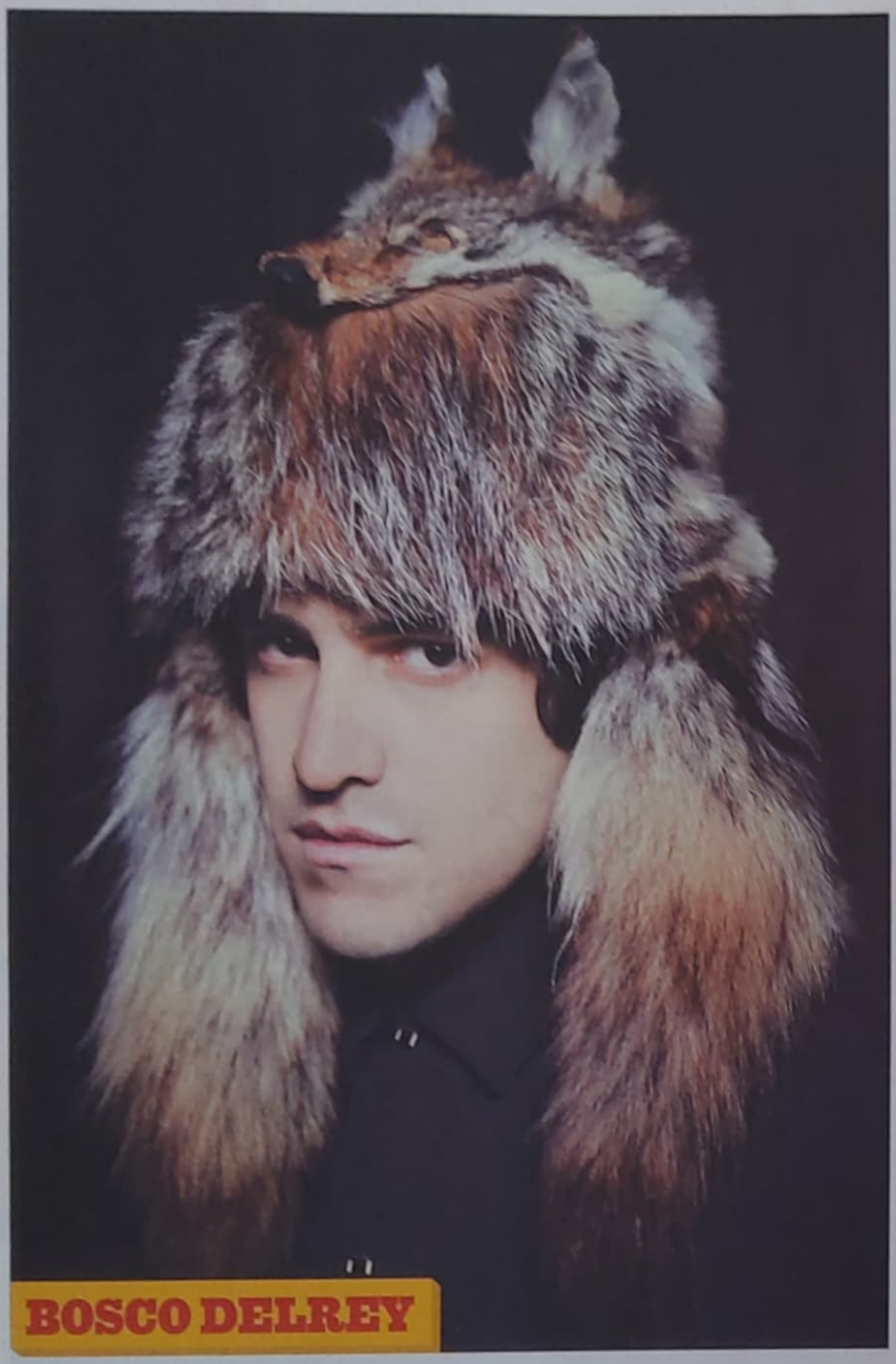
Vous n'en rêviez pas ? Ils l'ont fait quand même ! Sortir du placard ce bon vieux Jack Bauer, déjà lessivé par huit saisons passées dans l'essoreuse *24 heures chrono*, c'était un pari risqué, tant le monde des séries, et les héros qui vont avec, a évolué depuis les débuts (en 2001 !) du superbarbouze yankee. C'est pourtant à partir du 5 mai que Kiefer Sutherland reprendra du service sur la Fox, sous le titre résolument jamesbondien de *24: Live Another Day*. Ce qui tombe plutôt bien, puisque l'action de cette neuvième saison se déroule à Londres, quatre ans après les dernières aventures de Jack. Certes, après la révolution incarnée par des séries comme *Homeland* ou *True Detective*, on est en droit de se demander si la sempiternelle course contre la montre du héros de l'Amérique parano de Bush ne va pas sembler un rien démodée. Mais une chose est sûre, Old Jack ne devrait pas ménager sa peine pour déjouer l'inévitable complot qui ne manquera pas de le mettre dans les situations les plus improbables. *24: Live Another Day* devrait être diffusée prochainement sur Canal+.

THOMAS GRIMAUD.

Certains sont encore peu connus, d'autres se rappellent à notre bon souvenir : de Bosco Delrey à Bernhoft, en passant par Lake Street Dive, tour d'horizon de nos cinq coups de cœur du mois.

BOSCO DELREY

HOT STUFF 2014



BOSCO DELREY

Un Américain à Paris...

Natif de New Brunswick (New Jersey), Bosco Delrey déboule avec un second album pop résolument enthousiasmant.

IL Y A QUELQUES MOIS de ça, la sortie d'un EP enregistré par un garçon du nom de Bosco Delrey avait fait le buzz dans le Landerneau branché. L'objet, assez intrigant il est vrai, avait pour titre *The Holed Up* et proposait quatre chansons ultra-accrocheuses aux délicieux effluves rockabilly, mais dans un emballage résolument eighties. Du côté des sceptiques, on ne se priva évidemment pas de plaisanter en demandant si ce type qui posait au rocker soft (blouson de cuir noir, belle gueule de poster boy à la Strokes) n'était pas en fait le grand frère caché de Lana.

Renseignement pris, il apparut que Bosco Delrey – en un seul mot, s'il vous plaît – était, en fait, natif du New Jersey, mais qu'il coulait des jours tranquilles à Paris, en compagnie de sa girlfriend française (musicienne, elle aussi), qu'il était plutôt discret sur son âge, et avait déjà sorti un album en 2011, Everybody Wah.

Pas vraiment un succès, mais suffisant toutefois pour attirer l'attention du cinéaste Terrence Malick, qui en a acheté les droits, et pour enregistrer une reprise d'une chanson de John Mellencamp ("Authority Song") pour la série *True Blood*.

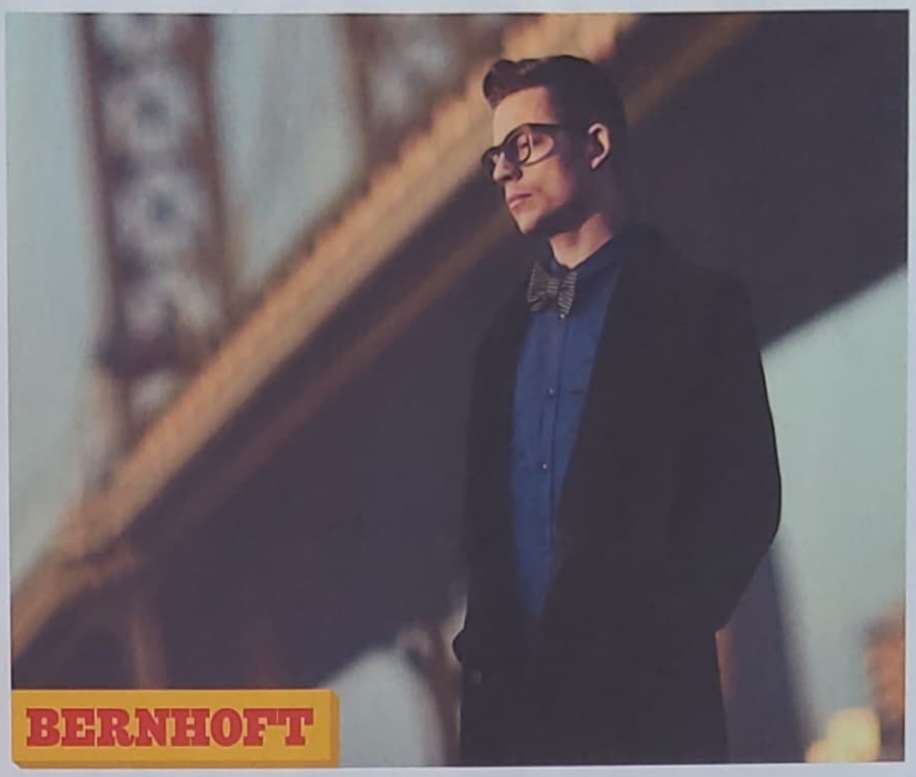
Pas tombé de la dernière pluie, Bosco n'a pas pour autant succombé aux sirènes d'Hollywood et, après avoir mis le cap sur la capitale frenchie, s'est attelé à concocter un second opus qui sort ces jours-ci : soit une douzaine de chansons qui flirtent à la fois avec la pop radieuse des sixties, les mélodies catchy de Buddy Holly et la légèreté des Cars, rassemblées sous le titre un rien ésotérique de *The Green Tiger's Alibi*. Lequel constitue l'un des disques les plus excitants de ce printemps 2014, sans pour autant être élitiste.

La preuve ? Fasciné par *"l'écho mystique de la voix"* de Bosco, l'irremplaçable André Manoukian, Dédé pour les intimes, a solennellement déclaré sur l'antenne de France Inter que *"ses étranglements vocaux sont les prémices de la grande étreinte du monde"* (sic) tout en le situant quelque part entre Phil Spector et la BO de *Pulp Fiction*. On pourrait y ajouter quelques langueurs à la Lou Reed ("Water in the Garden") et de vagues embruns de Suicide ("Rave Anthem").

Mélange de fausse innocence pop et de punk attitude version 2.0, la musique de Bosco Delrey possède les artifices de séduction nécessaires pour dépasser le simple cadre de la hype et rallier à elle un large public en manque de (vraies) chansons hautement cinégéniques.

BUNNY MONROE

© MORGAN BOUDAUT DOUBLE PAGE PRÉCÉDENTE : ARNO LAM



BERNHOFT

La possibilité d'une île

Le soulman norvégien sort Islander, *troisième album à la bonne humeur contagieuse, et conçu comme un havre chaleureux.*

FACILE À RECONNAÎTRE DERrière ses fameuses lunettes, Jarle Bernhoft ne passe pas inaperçu dans les locaux parisiens de son label, d'autant qu'il n'est pas venu seul. *"Je suis avec mon fils de 4 ans qui risque de débouler !"*, prévient-il d'entrée de jeu, installé dans un bureau avec *Rolling Stone*. Le chanteur et multi-instrumentiste norvégien, qui habite New York depuis septembre dernier, sait que sa vie de famille est difficile à concilier avec une carrière dopée en 2011 par le succès international de *Solidarity Breaks*. *"C'est un gros sacrifice*, confie-t-il, alors que la sortie de *Islander*, son troisième disque, va le conduire un peu partout. *Mais ma seule ambition est de faire des concerts. C'est comme ça que je trouve ma place dans ce monde."*

L'inspiration de son nouvel album, le soulman l'a justement trouvée sur scène, et dans le public aussi. *"Je me suis rendu compte qu'un concert transformait les gens. Nous y venons avec nos propres vies et en ressortons comme un groupe, presque une équipe, si bien que j'ai voulu créer une oasis où les gens oublieraient leurs problèmes. J'y ai particulièrement pensé après ma tournée dans le sud de l'Europe, quand beaucoup luttaient contre la récession suite à la crise financière. Elle ne nous a pas touchés en Norvège, et j'avais l'impression d'être sur une île, invitant le public à me rejoindre. Ces idées sont alors entrées dans l'écriture des chansons."*

Enregistré, de plus, sur l'île de Wight, *Islander* illustre ce havre chaleureux que Bernhoft a rêvé comme un bateau avec, à son bord, un équipage power-funk composé du bassiste et clavier David Wallumrød, du batteur Rupert Brown et du producteur Paul Butler (de The Bees). *"Il a fait des disques fantastiques avec son groupe, comme avec Michael Kiwanuka, dans cette philosophie de son live et organique sur bandes analogiques. De mon côté, je voulais moins de programmations et de synthés que sur le précédent."*

C'est sur scène que Bernhoft a puisé l'inspiration pour son nouvel album.

Moins solitaire à la barre, Bernhoft navigue des boucles qui ont fait son succès ("Esiwalk", "Wind You Up") à l'énergie rétro de Sly And The Family Stone sur "Everything Will Be All Right", ou vers des ballades jazzy comme "No Us, No Them", un duo avec la chanteuse Jill Scott. Non sans rappeler Prince sur "Freedom", il trouve cet équilibre magique, entre tradition et modernité, qui fait vibrer sa voix noire dans son corps blanc. *"Il ne devrait pas exister de séparation fondée sur la couleur de peau, et je vois presque comme un symbole de réussir sonner ainsi"*, conclut-il avant de retrouver son fiston, sagement assis devant un dessin animé et une tablette numérique.

JULIEN GAISNE

© FRED JONNYTM. PHIL SHARP.

Le grand plongeon

Ce quatuor originaire de Boston est en passe de réussir le crossover de l'année...

LAKE STREET DIVE

SELON L'ÉDITION AMÉRIcaine de *Rolling Stone*, qui les a repérés voici quelques mois, Lake Street Dive sonne tout simplement (mais aussi un peu énigmatiquement) comme *"le groupe préféré de Llewyn Davis"*. Au Divan du Monde, en décembre dernier, le public parisien, totalement sous le charme, a semblé partager cette opinion. Il est vrai que ce jeune quatuor issu du Conservatoire de Boston affiche une rare assurance sur scène, ce qui s'explique assez facilement : Lake Street Dive a d'abord été un groupe de country-jazz indie avant d'effectuer le grand virage pop (tendance sixties) au seuil de son second album. Mais c'est par une reprise live du "I Want You Back" des Jackson Five, filmée sur un pauvre bout de trottoir, qu'ils ont d'abord fait le buzz (plusieurs millions de vues sur YouTube). *"On vient de la scène jazz institutionnelle*, résume la chanteuse Rachael Price, charismatique figure de proue du groupe, *aussi était-ce une chose assez malicieuse et assez dingue que de décider de jouer de la pop à trois accords. On voulait faire de la musique qui plaise aux jeunes, mais on a grandi en écoutant les Beatles et on a fini par faire une musique que les parents adorent. On n'a pas pensé à la tranche d'âge, en fait, on s'est juste dit : 'faisons de la pop."* À l'image de son titre phare, "Rental Love", la (nouvelle) musique de Lake Street Dive, entre Motown et Brill Building, fait déjà l'unanimité et le groupe s'est retrouvé, invité par T-Bone Brunett himself avec tout un aréopage de stars, au Inside Llewyn Davis Concert, en train de bavarder avec un Elvis Costello visiblement séduit.

RICHARD GERH/THOMAS GRIMAUD

Stairway to Heaven

Le Californien retrouve la foi avec Heaven, *un nouvel album aux saveurs folk-rock bluesy.*

ROBERT FRANCIS

À QUELQUES SEMAINES DE son concert à Paris, Robert Francis ne boude pas le plaisir de renouer avec le public français, quatre ans après la tournée sold out qui couronna le succès de "Junebug", extrait de *Before Nightfall*, son deuxième album. *"C'était une grosse surprise de voir le single devenir numéro un"*, s'amuse Francis, attablé devant une bière dans le lobby de son hôtel parisien.

Propulsé à 22 ans sur la scène internationale, le kid de L. A. avait pourtant vite déchanté, changeant notamment de maison de disques suite à divers désaccords artistiques. *"J'ai presque failli arrêter la musique après la sortie de* Strangers in the First Place, raconte-t-il. *La tournée américaine avait été désastreuse, sans promotion. Et lorsque le groupe et moi sommes arrivés en Angleterre pour faire la première partie de Dylan, il a fallu enchaîner Suède, Autriche, Suisse... Tout le monde a commencé à devenir dingue et à faire n'importe quoi dans le tour bus. C'est à ce moment-là que j'ai craqué. Mais cela faisait longtemps que je me posais des questions, à force de pression et de manque de sommeil !"* De retour en Californie, au bord de la dépression, Francis n'était même pas rentré chez lui. *"Je suis parti retrouver une fille que j'avais croisée une fois dans le Michigan, et j'ai appelé mon manager pour lui dire que j'en avais fini avec la musique !"*, confie-t-il, sans mentionner qu'il s'est aussi rasé la tête. *"C'était un peu fou de ma part, d'autant qu'on m'a appelé ensuite pour faire le* Tonight Show with Jay Leno, *mais je voulais renaître différent et retrouver ce que j'aimais dans la musique. J'ai compris que je ne cherchais pas le succès à tout prix."*

"J'ai presque failli arrêter la musique après *Strangers in the First Place.*"

C'est ce que Francis démontre dans *Heaven*, qu'il décrit comme une recherche sur lui-même à travers des textes autobiographiques. *"Ils évoquent des lieux et des expériences, à la manière d'un journal. Le titre ne se réfère d'ailleurs pas au paradis, mais plutôt aux étapes que la société impose aux gens pour trouver le leur, et pourquoi ils en veulent toujours plus."* Cette approche de la vie, il l'a voulue très directe, en choisissant de produire lui-même son disque entre Seattle et Los Angeles, sans interférence extérieure à l'exception de deux potes musiciens qui forment désormais son groupe, The Night Tide. *"Nous gagnons ou perdons ensemble !*, dit-il. *Je voulais un son live, et ne pas me sentir cajolé par un producteur qui réglerait les problèmes à ma place ou donnerait la direction musicale de l'album."* À plus d'un titre, *Heaven* laisse entendre assez du paradis pour comprendre qu'il peut se nicher partout.

JULIEN GAISNE

MAC DEMARCO

Nuit gravement au stress

Issu de la scène indie-pop montréalaise, Mac DeMarco dispense du bonheur en barres.

EN MOINS DE DEUX ANS, CE jeune Canadien a vu sa notoriété grandir au point de connaître plus de succès en Europe que dans son pays. À l'affiche, en novembre dernier, du festival M pour Montréal, l'enfant prodige y rencontrait *Rolling Stone* après l'enregistrement à New York de *Salad Days*, son troisième album. *"Il ressemble plus à 2 qu'à* Rock and Roll Night Club, confiait-il. *C'est dans la même veine, bien qu'un peu différent, avec des chansons moins brutes de live, parce que nous avons beaucoup tourné, et que je voulais qu'elles soient plus légères et harmonieuses."*

Le singer-songwriter, dont les influences sont multiples (Beatles, Kinks, Arthur Russell, Yellow Magic Orchestra...), assure ainsi une transition en douceur avec *2*, sorti en 2012. Bercé par son doux lyrisme de crooner pop, *Salad Days* brille par ses guitares cristallines, entre psychédélisme et exotisme, avec parfois des rythmes délicieusement chaloupés ("Blue Boys", "Let Her Go"), ou plus mélancoliques ("Brother", "Let my Baby Stay"). À 23 ans, DeMarco révèle aussi une autre conscience de lui-même ("Passing Out Pieces", "Chamber of Reflection"), qui contraste avec son image d'artiste déjanté, travesti et maquillé dans ses clips. *"L'idée était venue de photos réalisées à Halloween, alors que je devais participer à un concert de reprises de Jonathan Richman. Plutôt que de m'habiller comme lui, j'y suis allé vêtu en femme, et je l'ai refait ensuite."*

Ce soir-là, casquette visée sur la tête et chemise à carreau sur le dos, le Canadien laissa surtout musiciens et amis se déshabiller sur scène dans une salle en délire, mais lui seul sait, ou pas, quelle surprise il réservera au public français en concert au mois de mai.

JULIEN GAISNE

© GARRY COHEN, DR.

AUGUSTINES

NOUVEL ALBUM DISPONIBLE

EN CONCERT A PARIS

CAFE DE LA DANSE (FESTIVAL CLAP YOUR HANDS)

LE 25 AVRIL 2014

WEAREAUGUSTINES.COM

caroline

East London Boy

Après vingt-cinq ans d'aventures soniques aussi éclectiques que passionnantes, l'homme de Blur publie (enfin ?) un premier album solo à la fois intimiste et nostalgique. Et passe un coup de fil à *Rolling Stone*.

Par **ANDY GREENE**
Photographie par **LINDA BROWNLEE**

Durant les deux dernières décennies, Damon Albarn était tellement occupé à enregistrer et à tourner avec ses groupes Blur, Gorillaz et The Good, The Bad & The Queen – sans même parler de ses autres projets – que la pensée même de sortir un disque en solo, dit-il, n'avait jamais vraiment effleuré son esprit. *"C'est juste que je n'avais jamais seulement imaginé que c'est quelque chose que je pourrais faire un jour"*, confiait-il à *Rolling Stone*, au téléphone, depuis son studio londonien, quelques semaines avant la sortie du disque. *"Qui n'aime pas jouer dans un groupe ? C'est une putain d'éclate ! Le top. Peut-être qu'en fait, de façon subconsciente, je l'évitais, cet album solo."*

Les choses ont changé, il y a deux ans, au moment où Albarn était en train de travailler sur *The Bravest Man in the Universe*, le disque qui allait sceller le come-back de la légende de la soul music Bobby Womack. Un album qu'il coproduisit avec le patron du label XL Recordings, Richard Russell : *"Nous avions envie de continuer à explorer ce qu'on était en train de faire*, se souvient Albarn. *Bien sûr, nous avons eu cette conversation autour l'idée de monter un groupe. C'était amusant de s'échanger des concepts ou des noms... Et puis, un jour, il a débarqué et il m'a dit : 'Écoute, si tu me demandes ce que j'ai vraiment envie de faire, eh bien, je veux te produire.' Et moi, je lui ai répondu : 'OK, je suppose que ça signifie que je vais devoir sortir ça sous mon nom."*

Albarn remit alors à Russell un peu plus de soixante chansons en lui demandant de faire son choix parmi elles : certaines sous forme de fichiers digitaux, d'autres sur des cassettes, parfois juste notées sur de simples bouts de papiers. D'autres encore avaient été enregistrées sur un téléphone portable, telle ce "Mr. Tembo", dédié... à un bébé éléphant : *"Typiquement le genre de chanson que je n'aurais jamais dû enregistrer*, confiait-il à Gavin Edwards de *Rolling Stone*, au mois de février. *Parce que, généralement, je mets ça dans la case 'chansons pour d'autres trucs', par exemple des anniversaires de gosses, ou, dans le cas présent, ce bébé éléphant dont j'ai fait la connaissance dans un endroit du nom de Mkomazi, en Tanzanie. Il était orphelin depuis peu et il se baladait sur ce petit aérodrome quand des gens que je connais là-bas l'ont adopté et baptisé ainsi. Il était adorable, et je lui ai chanté cette petite chanson qui a été enregistrée sur un téléphone portable. Dans un moment d'égarement, je l'ai fait écouter à Richard qui m'a dit : 'J'aimerais bien qu'on essaye celle-là.'"*

"D'une façon assez ironique, c'est certainement l'album le plus collaboratif que j'ai jamais fait en termes de songwriting, reprend Albarn, évoquant la façon dont il a élaboré l'album avec Russell. *Certaines chansons, en fait, sont juste le fruit de nos expérimentations communes en studio."*

Le résultat, *Everyday Robots*, est un disque somptueusement mélancolique, introspectif, peut-être le plus personnel jamais enregistré à ce jour par le leader de Blur. Plusieurs chansons semblent remonter le cours de la vie d'Albarn jusqu'à son enfance dans l'East London. *"Au début, j'ai commencé par retourner dans le quartier où j'avais grandi, à y déambuler en filmant des trucs avec mon iPad*, raconte-t-il. *C'était comme si je faisais mes propres fouilles archéologiques, en délimitant les endroits sur lesquels je voulais me concentrer."*

> **"Peut-être que j'évitais de façon subconsciente l'idée de faire un album solo."**

Ce voyage nostalgique à travers le temps aura aussi conduit Albarn à observer comment la technologie avait changé les relations entre les gens, un autre thème qu'il explore dans *Everyday Robots*. *"En retournant à l'endroit d'où je viens, cela m'a donné une bonne perspective sur une époque où il n'y avait pas de téléphones, à part celui que vous aviez à la maison. Il n'y avait pas d'ordinateurs. Si vous regardiez une émission de télévision, il vous fallait le faire au moment où elle était diffusée. Je voulais poser la question 'Sommes-nous plus loin de nous-mêmes ou bien plus proches de nous-même aujourd'hui, par rapport à la technologie ?'"*

Parmi les invités figurant sur *Everyday Robot* figure Brian Eno, qui chante sur le dernier titre de l'album, "Heavy Seas of Love". *"En fait, Brian est l'un de mes voisins*, explique Albarn. *Je le connais parce que nous fréquentons le même club de fitness, bien que nous nous y adonnions à des activités complètement différentes. Moi, je pratique des choses aussi abrutissantes que de courir sur un tapis roulant, alors que lui fait un truc nettement plus intéressant : de l'aquagym réservée aux hommes. Même dans un club de fitness, Brian Eno reste Brian Eno. Je me suis dit que les gens n'entendaient pas sa voix assez souvent, alors j'ai pensé que ce serait une bonne idée de lui demander de chanter sur ce titre."*

Si Natasha Khan (Bat for Lashes) chante, elle, sur "The Selfish Giant" et que le Leytonstone City Mission Choir *(une chorale pentecôtiste du quartier où il a vécu jusqu'à l'âge de 10 ans, avant de déménager pour Coldchester, ndlr)* apparaît sur "Mr. Tembo", l'essentiel de l'album est pourtant l'œuvre des seuls Albarn et Russell. Ce dernier s'est chargé des programmations de batterie, tandis qu'Albarn assurait les vocaux, le piano et les parties de guitares. *"On l'a terminé en tout juste trois mois dans mon studio*, dit-il. On travaillait cinq jours par semaine de dix heures du matin à six heures du soir."

Albarn se dit extrêmement fier de *Everyday Robots*, mais affirme qu'il ignore si cette aventure le conduira à enregistrer d'autres disques en solo. *"J'ai toujours fait de la musique. Celui-là a juste mon nom dessus. Vous pouvez en conclure que j'entame là une nouvelle étape de ma vie mais, en vérité, je pourrais bien faire volte-face la prochaine fois et faire quelque chose de totalement différent. Donc, en résumé, pour ce qui est de devenir un artiste solo, ce n'est pas gagné..."* Albarn n'en a pas moins réalisé lui-même le clip de la chanson "Lonely Press Play", entièrement tourné à l'aide d'un iPad – peut-être un clin d'œil aux milliers de téléphones portables et de tablettes qui le filment durant ses concerts. Effets arty, paysages urbains, alternant avec ces images façon road movie capturées partout où vous pourriez imaginer le globe-trotter Albarn (Tokyo, Londres, Dallas, l'Utah, l'Islande, Colchester...) et d'autres un peu moins (la Corée du Nord, étrange destination dont il dit ces jours-ci vouloir s'inspirer pour un prochain projet). Le tout filmé dans un guérilla-style (à moins que ce ne soit du Gorillaz-style) assez typique de la démarche indie qu'Albarn, envers et contre tout, a toujours su préserver avec un certain talent.

HIGH COOL
Albarn, en solo mais pas solitaire.

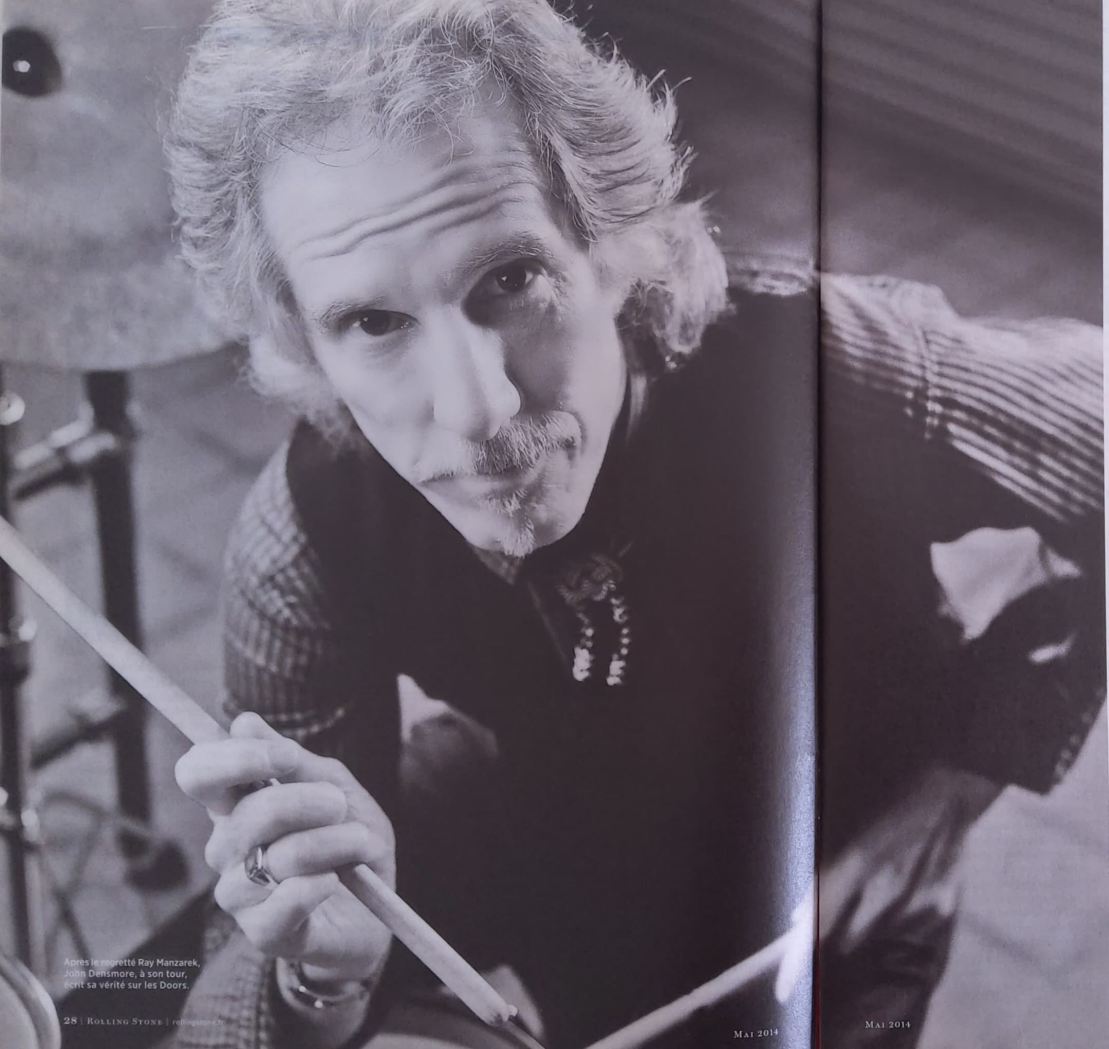
Depuis, Albarn a tourné un autre petit film assez surréaliste où l'on voit un groupe de mariachis en train d'interpréter un medley de chansons des Beatles – "Yesterday", "Yellow Submarine" et "Michelle" – qu'il a dédiée à Paul McCartney. *"J'ai pensé que tu pourrais apprécier ces gars"*, déclare-t-il dans ce clip posté sur le site du *NME* en amont de la soirée des Awards organisée chaque année par le vénérable hebdo rock, au cours de laquelle l'ex-Beatle devait être récompensé – le leader de Blur et Macca poseront d'ailleurs ensemble, en compagnie d'Alex Turner des Arctic Monkeys et du poète punk John Cooper Clarke pour la couverture du magazine, sous le titre *All Together Now !*

La suite, pour Damon Albarn, c'est évidemment cette série de concerts entamée avec un nouveau groupe baptisé The Heavy Seas, dont les tickets se sont arrachés en un temps record *(Albarn se produira, entre autres, à guichets fermés le 5 mai à Paris au Trianon, puis le 9 juillet à la salle Pleyel, ndlr)*. En plus des chansons de *Everyday Robots*, le musicien a confié à *Rolling Stone* son intention de reprendre des chansons de Blur, de Gorillaz et de The Good, The Bad & The Queen.

Par exemple ? *"Je réfléchis à l'idée de jouer une chanson de Blur que j'avais complètement oubliée*, dit-il. *Il s'agit de 'All Your Life', qui figurait en face B du single 'Beetlebum'. On l'a faite en répétition hier, donc c'est encore tout frais dans mon esprit."*

Se sent-il toujours le même homme qu'autrefois quand il reprend ses vieilles chansons ? *"Je ne sais pas. À l'évidence, je suis plus mûr parce que je suis beaucoup plus vieux*, dit-il. *C'est amusant, j'ai joué au Japon il y a peu de temps, avec Blur, au Nippon Budokan. Il y a cette chanson, 'To the End', qui a marqué la fin d'une époque, et c'est aussi le dernier gig qu'on a prévu de faire avant un bout de temps. Je suis donc en train de chanter cette chanson, que j'ai composée il y a une bonne vingtaine d'années, avec, dans la tête, l'image de ma propre situation telle qu'elle pouvait être à l'époque, et en même temps j'éprouve cette sensation, légèrement cinématique, de la vivre à la troisième personne. En l'interprétant, ce soir-là, j'ai eu l'impression de chanter à propos de ce qui était en train de se passer et je me suis laissé emporter par le moment. Je me tenais là, face à Dieu sait combien de gens en train de lever les bras, et là, évidemment, au moment même où ça m'arrivait, j'ai oublié un vers de la chanson. Ce qui constitue une assez bonne expérience pour vous ramener à la réalité. Ne vous laissez jamais emporter par vous-même..."*

TRADUCTION & ADAPTATION PAR THOMAS GRIMAUD.



Après le regretté Ray Manzarek, John Densmore, à son tour, écrit sa vérité sur les Doors.

John Densmore

L'ange gardien des Doors

Après avoir gagné un procès contre ses anciens partenaires musicaux, le batteur des Doors raconte à *Rolling Stone* les risques qu'il a pris pour préserver l'héritage éthique du groupe mené par Jim Morrison.

Par Sophie Rosemont
Photographie par John Densmore

SANS L'ESPRIT DE JIM MORRISON (QUI EN ÉTAIT LA CHARNIÈRE), LA porte des Doors ne peut s'ouvrir. Et en quoi il consiste, cet esprit ? À mon sens, c'était un esprit créatif, incompatible avec tout compromis ; des idées à l'état pur, jamais corrompues par les circonstances. Pas facile de vivre dans ce monde quand on est aussi intègre." En effet : John Densmore a risqué sa fortune personnelle pour s'être opposé aux autres anciens membres des Doors, Ray Manzarek et Robbie Krieger, en refusant non seulement qu'ils tournent sous le nom et le logo des Doors, mais aussi en déclinant les ponts d'or proposés par des publicitaires.

Courant avril, John Densmore sera présent à Paris en tant qu'invité d'honneur du Disquaire Day pour présenter son nouveau livre, *The Doors, les portes claquent* (en VO : *The Doors Unhinged*), publié aux éditions Le Mot et le Reste. Une belle occasion de l'appeler un soir de mars, alors qu'il s'apprête à partir en vacances avec ses petits-enfants, pour lui poser quelques questions sur cet héritage qui lui a causé tant de bonheur et tant de tracas : celui de Jim Morrison. Il nous répond avec franchise et humour, glissant ici et là quelques mots en français, vestiges de ses années de lycée.

★★★★★

Après Riders on the Storm, *qui racontait l'histoire des Doors de votre propre point de vue,* The Doors, les portes claquent *retrace le procès que vous vous êtes livrés, Ray Manzarek, Robbie Krieger et vous-même... Pourquoi cette bataille ?*

Mon livre s'ouvre sur ce *"allez vous faire foutre"* que Jim nous a balancé en 1968. Il ne voulait absolument pas qu'on utilise "Light My Fire" dans une publicité pour Buick, même si c'était Robbie qui l'avait écrite. Il refusait que The Doors devienne un groupe vendu au marketing, il s'inquiétait de la moindre de nos chansons et, surtout, il avait eu la grande générosité d'imposer un partage à parts égales de tous les bénéfices engendrés par le groupe. Il fallait que je prenne le relais. Je voulais préserver l'héritage des Doors et, surtout, les souhaits de Jim.

Lorsque vous avez demandé à ce que Manzarek et Krieger ne tournent pas sous le nom des Doors, ils vous ont attaqué en justice et vous ont demandé... Quarante millions de dollars !

Exactement *(en français dans le texte, ndlr)*. Il y avait de quoi flipper très sérieusement. Je risquais tout. Pourtant, Ray et Robbie avaient des belles maisons, des voitures – comme moi, d'ailleurs. Ce n'est pas comme si je les ruinais en refusant qu'ils donnent des concerts où ils se prétendaient The Doors alors qu'ils se produisaient sans Jim, sans moi... Et sans même me prévenir !

Avant ça, vous aviez également mis votre veto concernant l'utilisation de chansons des Doors par Apple et Cadillac, en 2003. Certains ont dû penser que vous étiez fou ?

Ray et Robbie les premiers, ils étaient en rogne. La tentation d'empocher ces millions était grande, mais c'était mal, très mal d'y céder. Remplacer des paroles pleines de poésie, celles de Jim, par des jingles stupides, ce n'est pas valorisant pour le groupe, ni pour notre public. De plus, nous avons connu un immense succès, accru depuis la mort de Jim. Nous ne sommes pas comme ces jeunes groupes qui ont besoin de la publicité pour se faire connaître ou pour survivre. L'industrie de la musique étant très difficile, je comprends que des artistes n'aient pas d'autre choix que d'accepter de jouer le jeu.

Après une épreuve telle que ce procès, cela n'a-t-il pas été trop difficile d'écrire ce livre ?

Bien moins que de me lancer dans une bataille contre mes frères musicaux, qui sabotaient le groupe que nous aimions tant. Malgré la présence de la famille Morrison et de la famille [de Pamela] Courson, je me suis senti très seul pour accomplir cette mission, ils me traitaient comme si c'était moi le fautif. Je me suis dit que si les fans de Doors savaient ce que je traversais, ils comprendraient mon choix et pourraient me soutenir. Écrire m'a aussi aidé à ranger cette histoire dans le passé, à tourner la page.

> **"Remplacer des paroles pleines de poésie, celles de Jim, par des jingles stupides, ce n'est pas valorisant pour le groupe, ni pour notre public..."**

Quelles ont été les réactions de Manzarek et de Krieger à la parution de l'ouvrage ?

Ils n'ont pas dû très bien le prendre ! *(Rire.)* Cela étant, j'avais bien fait les choses : j'ai envoyé le dernier chapitre du livre à Ray et Robbie, une lettre adressée rien qu'à eux, car je voulais qu'ils sachent que malgré tout, nous étions unis pour toujours. Nous avions tant créé ensemble que nos liens étaient indéfectibles. Nous avions commencé tous les quatre dans un garage... C'est inoubliable.

Et la réaction du public, en particulier des fans des Doors ?

Excellente. Pourtant, j'ai dû le publier moi-même, car les éditeurs américains voulaient que je raconte, comme je l'avais déjà fait dans *Riders on the Storm*, l'histoire de Jim. Quel intérêt ? Ce procès contemporain les intéressait moins que les excès des années 60. Heureusement, beaucoup de personnes m'ont aidé à le faire connaître et m'ont félicité, y compris des artistes de renommée internationale comme Eddie Vedder ou Johnny Depp.

Ray Manzarek est mort en mai 2013. Aviez-vous pu vous réconcilier avant ?

Quand Ray a lu le fameux dernier chapitre du livre, je pense qu'il s'est senti mieux, même si nos relations restaient tendues. Dès que j'ai su qu'il était très malade, je l'ai appelé et nous avons pu parler en amis. Il partait en Allemagne pour se faire soigner, je lui ai confirmé que c'était le meilleur endroit où aller. Je lui ai dit que je l'aimais... Son cancer lui en faisait baver, mais il était plein d'espoir. Il est mort trois semaines plus tard. Aujourd'hui, quand j'écoute les chansons des Doors, j'écoute autrement les claviers. Quel fantastique organiste ! Même si je n'ai jamais pu accepter l'utilisation commerciale qu'il voulait faire de notre groupe, Ray était un grand, très grand musicien.

Des Doors, il ne reste plus que vous et Robbie Krieger. Comment vous entendez-vous ?

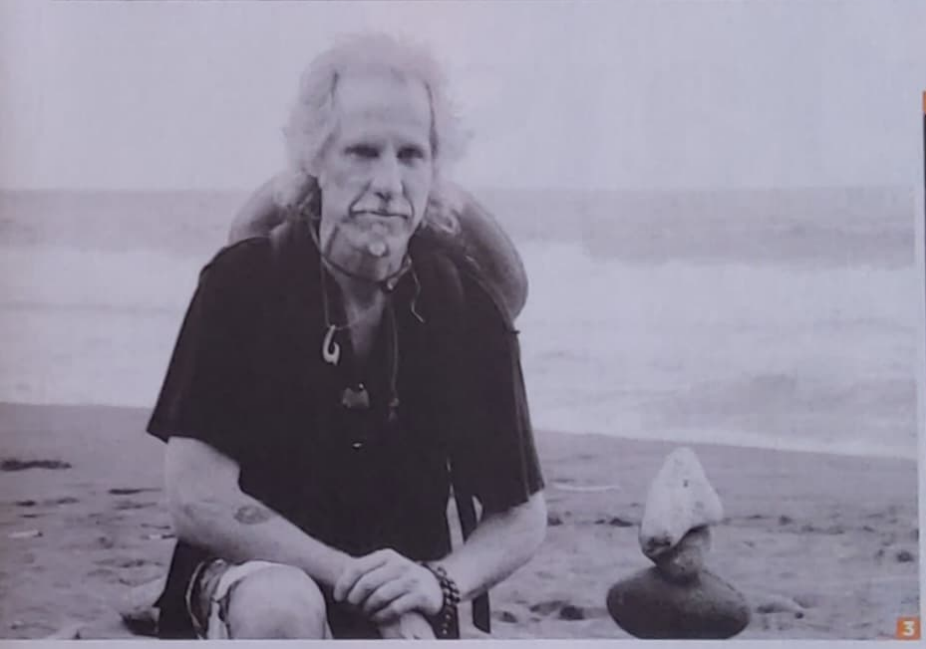
Plutôt bien. Nous nous sommes rapprochés depuis la mort de Ray, et je lui ai proposé d'organiser un show en sa mémoire, dont les bénéfices seraient reversés à une association de lutte contre le cancer. Il a accepté avec enthousiasme. En décembre dernier, nous avons joué au Los Angeles County Museum of Art, dans le cadre de la projection d'un film, *Mr. Mojo Risin : The Story of L.A. Woman*. Juste avec les percussions et la guitare acoustique. C'était la première fois que nous étions ensemble sur scène depuis quinze ans, mais toute la magie du bon vieux temps est revenue en un instant. Le public a ressenti la même chose que nous... C'était vraiment émouvant.

Dans le livre, vous racontez votre rencontre avec la famille de Morrison. Vous êtes resté en contact avec eux ?

Oui. Malheureusement, Steve et sa femme Clara sont morts l'année dernière. Mais avec l'âme en paix : ils étaient heureux d'avoir gagné le procès. J'étais ému de faire leur connaissance... Jim ne voulait plus entendre parler de son père, qui combattait au Viêtnam alors que nous, nous étions contre la guerre ! Il y avait tant de choses qui les séparaient. Dans les sixties, les engagements politiques et sociaux pouvaient détruire des familles entières. Des décennies ont passé mais l'amiral Steve Morrison est quand même venu soutenir son fils à ce procès. Il m'a fait penser à mon père, qui était peu expansif même s'il m'aimait.

Riders on the Storm

Comme ses acolytes Ray Manzarek et Robbie Krieger, Densmore s'est retrouvé happé dans le tourbillon d'une rockstar nommée Jim Morrison (1). John et sa batterie Gretsch, avant les Doors : un look très Beach Boy (2). Sur la plage, aujourd'hui, là où l'histoire des Doors avait commencé (3).



Vous avez dû attendre un certain temps avant d'avoir les résultats du procès. Qu'avez-vous ressenti durant ces mois, qui ont dû vous paraître longs ?

Je me suis dit que j'étais complètement dingue ! La perspective de perdre tout ce que je possédais me terrifiait. Malgré tout, au fond de moi, je persistais à croire que l'important n'était pas là. Je suis en bonne santé, j'ai une épouse, des enfants, des petits-enfants. Les choses matérielles, c'est agréable, mais ce n'est pas ce qui compte le plus. Peut-être que je m'en serais sorti si j'avais tout perdu... Je ne sais pas...

Vous fêterez vos 70 ans en décembre. Et vous avez encore envie de jouer de la musique !

Absolument. Et je suis tout aussi heureux d'avoir trouvé un nouvel avenir créatif : l'écriture. Quand j'étais à l'école, j'étais nul en anglais, je n'excellais qu'en musique... Maintenant, j'aime les mots. Je suis heureux d'avoir deux manières de m'exprimer du point de vue créatif.

Vous allez donc écrire un autre livre ?

Deux ou trois, même ! J'ai récemment écrit un roman qui s'est transformé en scénario pour un film. J'ai aussi dans les tuyaux un récit qui racontera ce que j'ai pu découvrir sur tous les musiciens que j'ai eu la chance de rencontrer : Bob Marley, George Harrison, Ravi Shankar ou encore [le chef d'orchestre] Gustavo Dudamel, le nouveau directeur du Los Angeles Philharmonic, un génie.

Vous êtes l'invité d'honneur du Disquaire Day à Paris, ville où est décédé Morrison...

J'ai toujours une pensée émue pour lui quand je vais à Paris, même si je me laisse vite prendre par toutes les choses passionnantes à faire là-bas. Je vais rencontrer des gens, signer mes livres, dire *"bonjour"*, *"ouh la la"* ! Nous allons aussi rééditer des albums des Doors pour l'occasion.

Croyez-vous encore au vinyle ?

Oui, le disque connaît à nouveau un retour de flamme chez les jeunes gens. Mon fils a une platine vinyle ! C'est très intéressant.

Pour terminer, quel est votre meilleur souvenir des Doors, quand vous étiez encore un quatuor soudé ?

Quand nous étions sur scène, au début de notre succès... Avant même les stades. C'était génial de jouer devant des foules en délire. Mais cette excitation des débuts, lorsque nous n'étions encore que des gamins et que nous avons réalisé que la musique était devenue notre métier, nous ne l'avons plus jamais connue. Et Dieu sait que ça a été prodigieusement intense.

DISQUAIRE DAY, LE 19 AVRIL À PARIS ET DANS TOUTE LA FRANCE.

JOHN DENSMORE, *THE DOORS, LES PORTES CLAQUENT*, ÉDITIONS LE MOT ET LE RESTE.

© DENSMORE PERSONAL COLLECTION. (DIKO VON SOMOGYI)

THE KINKS

Élégance anglaise

En 1964, The Kinks, jeune quartette londonien encore inconnu, dynamite la pop british avec "You Really Got Me". Point de départ d'une carrière époustouflante : celle d'un certain Ray Davies, l'un des meilleurs songwriters à avoir jamais foulé le sol anglais. Flash-back à l'heure d'une possible reformation.

Par MANUEL RABASSE

FRANCHEMENT, L'AMBIANCE DEVAIT ÊTRE IRRESPIRABLE. Si l'on en croit les rumeurs, le local n° 2 des studios IBC de Londres devait, en ce 12 juillet 1964, ressembler à un tonneau de harengs fumés. En cause, le nombre de musiciens présents pour l'enregistrement de "You Really Got Me", une chanson écrite par le jeune Ray Davies, 20 ans, avec son groupe, The Kinks, et le producteur américain non-voyant Shel Talmy. Et puis, pas n'importe qui : Jon Lord, Jimmy Page, John Paul Jones, Big Jim Sullivan, Bobby Graham, soit le gratin des session men de la capitale british... Et pourquoi tout ce ramdam ? Oh, pour trois fois rien.

PHOTOGRAPHIE PAR KEYSTONE/GETTY IMAGES

The Kinks en 1965. De gauche à droite : Mick Avory, Pete Quaife, Ray Davies et son frère Dave.

Juste LA chanson qu'on considère comme le déclencheur du garage-rock – voire du hard rock. En gros, un morceau qui s'inscrit chronologiquement en tête dans la lignée d'un "Satisfaction", d'un "My Generation", d'un "Whole Lotta Love" ou d'un "Paranoid". Un hymne.

D'autres légendes circulent sur cette session que l'on peut aisément qualifier d'historique. Ce serait à cette occasion que Dave Davies, frère cadet plutôt sanguin de Ray et guitariste soliste du quartette de Muswell Hill, exaspéré par la banalité du son de sa guitare, aurait pratiquement détruit son ampli pour obtenir ce son "sale" qui est aussi à l'origine de celui des Stooges ou du MC5, et donc du punk-rock. Au final, cet ostinato sur cinq notes et deux tons (joué à l'origine au piano dans le salon familial par Ray, et inspiré par le "Louie Louie" des Kingsmen), sur une suggestion de Larry Page, leur manager, va pratiquement bouleverser les codes de la chanson pop, *"la couper en deux"*, selon Jon Savage. Parce que jusque-là, on n'a pratiquement jamais osé faire quelque chose d'aussi primitif : en plus d'une grossière erreur syntaxique (la formulation correcte est "You've really got me"), "You Really Got Me" n'a pratiquement pas de refrain, juste la répétition du titre de la chanson.

NOUS SOMMES À CE MOMENT de l'histoire du rock anglais où les Beatles publient "A Hard Day's Night", les Animals cartonnent avec "House of the Rising Sun" et les Rolling Stones enregistrent "Time Is on My Side" à Chicago. The Who, eux, chercheront explicitement à copier les Kinks pour impressionner leur producteur commun, Talmy. Inaugurée le 13 mars lors d'un concert à Manchester, "You Really Got Me" *"devait sonner comme du jazz, car c'est ça que j'écoutais à l'époque,* a expliqué Ray Davies. *Elle devait être construite autour d'un thème de saxophone que Dave a remplacé par une guitare fuzz."* Jazz-fuzz au saxophone ou *"blues à la Lead Belly"* modifié par *"des transitions musicales qui m'étaient propres"*, encore selon Ray, "You Really Got Me" a connu une genèse plutôt difficile. En fait, elle a bien failli ne jamais voir le jour.

Inspiré par le "Louie Louie" des Kingsmen, "You Really Got Me" va bouleverser les codes de la chanson pop.

Enregistrée sous forme de démo le 18 mars 1964 au studio Regent Sound de Denmark Street, la chanson est d'emblée rejetée par le personnel de Pye Records, la maison de disques très conservatrice avec laquelle le groupe vient de signer le 23 janvier. *"Ils voulaient des trucs à la Beatles et, dès le début, ils ont dit : 'Celle-là on n'en veut pas."* Le 27 avril, le groupe se retrouve aux studios Pye pour enregistrer ce qui doit être son troisième single – les deux premiers, "Long Tall Sally" publié en février et "You Still Want Me" en avril, n'ont connu aucun succès, en dépit d'un passage télévisé à *Ready, Steady, Go!* Celui-ci sera peut-être le dernier, en cas de nouvel échec commercial. Finalement, devant l'insistance du groupe, les huiles du label finissent par céder, le 14 juin, et "donnent la permission" d'enregistrer la chanson. Le résultat est une version marquée par la patte de Shel Talmy, qui la décrit comme *"beaucoup plus blues et plus lente"* que sa version définitive. Ray, lui, parlera de production *"à la Phil Spector, avec beaucoup trop d'écho"*.

Peu satisfaits, les Kinks décident de financer une ultime séance sur leurs propres deniers. Celle du 12 juillet. Le "vrai" personnel est le même que lors des précédentes sessions : Ray, Dave, le bassiste Pete Quaife et Bobby Graham – qui remplace le batteur Mick Avory, arrivé le dernier au sein du groupe et relégué par Talmy au tambourin. Interrogé par Spencer Leigh trois ans avant son décès, en 2009, Graham, qui avait démarré sa carrière au sein des Outlaws de Mike Berry aux côtés d'un certain Ritchie Blackmore, était catégorique : *"Shel Talmy utilisait mes services pour pratiquement tous ses artistes – sauf les Who. Je sais, j'y étais : Little Jim* [Jimmy Page] *n'a pas participé à la séance de 'You Really Got Me'. Lui, Big Jim Sullivan et moi avons joué sur les disques des Them et je crois qu'il a participé à d'autres sessions des Kinks* (quatre chansons à la guitare acoustique sur leur premier album, ndlr). *Mais ça n'est définitivement pas lui qui joue le solo de guitare."* Il démentait ainsi l'une des légendes les plus tenaces de l'histoire. Avec ou sans "Little Jim", la persévérance du quartette va être récompensée. Publié au Royaume-Uni le 4 août, le single se téléporte directement à la première place des charts, atteignant la septième aux États-Unis trois semaines plus tard. Au fil des années, la chanson fera l'objet de quelque deux cents reprises, la plus célèbre étant celle de Van Halen en 1978.

© JAN PARTRIDGE/REDFERNS/GETTY IMAGES

NÉ DANS UNE *"MAISON HEUREUSE D'ACCUEILLIR ENFIN UN GARÇON APRÈS TANT DE FILLES"* – il a six sœurs plus âgées, dont l'une décédera en 1958 –, Ray a vécu, selon son biographe Alain Feydrie (auteur de *The Kinks, une histoire anglaise*, paru chez Castor musique), *"une enfance sans histoire, même si porteuse de traumatismes qui ne le quitteront plus"*. Au premier rang de ces traumatismes figure la naissance de son frère Dave – *"Jusqu'à l'âge de 3 ans, Ray était un enfant heureux. Je suis arrivé et c'était fini"*, commentera ironiquement ce dernier. Comme nombre de jeunes rockers anglais de l'époque, il a trouvé refuge dans une *art school*, le Hornsey College of Art (section décors de théâtre). Et subi ses premiers chocs musicaux : *"Le music-hall a indéniablement été une influence importante,* racontera-t-il. *Pour moi, quelqu'un comme George Formby* (acteur et chanteur britannique ultrapopulaire avant-guerre, qui s'accompagnait au banjo et au ukulélé, ndlr) *est aussi important que Big Bill Broonzy* (ce bluesman de Chicago que Ray allait découvrir lors d'une émission de télévision fut une influence déterminante, ndlr). *Je pense, même si je suis sans doute le seul, qu'il y a un lien entre eux. Il a influencé la manière dont je joue de la guitare acoustique – et, à mon avis, également celle de Pete Townshend...*" Un mix assez bizarre qu'il saura pourtant génialement utiliser pour construire son œuvre...

Car ce qui rend le parcours des Kinks exceptionnel, c'est qu'au-delà d'une première salve de 45-tours aussi formidables que populaires – "All Day and All of the Night", "Tired of Waiting for You", "Set Me Free", "See My Friends" et "Till the End of the Day", sans oublier d'excitantes faces B telles que "I Need You" – Ray Davies va faire mûrir son songwriting à une vitesse faramineuse, "aidé" en cela par une impossibilité de tourner aux États-Unis (à partir de 1966) assortie d'une période de profonde fatigue nerveuse. Cette retraite forcée d'un bon mois, qu'il passe dans sa maison de Fortis Green au nord de Londres, va déboucher sur la composition des chansons de l'album *Face to Face*. Si, dans un premier temps, on ne sort pas vraiment des sentiers battus d'un british beat à base de guitares, certains titres, comme "Where Have All the Good Times Gone", font montre d'une nostalgie inhabituelle pour un jeune homme de 21 ans. Même si la mue de Davies est en réalité entamée depuis le mois de septembre de l'année précédente avec "Well Respected Man" – qui s'attaque à l'image du respectable père de famille avec autant d'ironie que de cynisme – puis en janvier 1966 avec "Dedicated Follower of Fashion", "ode" sardonique aux fashion victims qui hantent les boutiques de Carnaby Street et de King's Road.

SET ME FREE
Comme nombre de leurs contemporains, les Kinks vont évoluer vers une pop sophistiquée very british.

CETTE PÉRIODE EST ÉGALEMENT marquée par la prise de pouvoir de Ray en studio, au détriment de Talmy, et par l'arrivée d'un musicien de studio qui va s'avérer déterminant dans l'évolution sonore des Kinks : le pianiste Nicky Hopkins, auquel il dédiera d'ailleurs la chanson "Session Man". À ses heures perdues, le prolifique songwriter écrit aussi pour les autres : "I Bet You Won't Stay" pour The Cascades, "All Night Stand" pour The Thoughts et deux chefs-d'œuvre, "This Strange Effect" pour Dave Berry et "I Go to Sleep" popularisée par Peggy Lee, une chanson qui sera, comme "Stop Your Sobbing", ressuscitée par Chrissie Hynde et ses Pretenders dans les années 80. Pourtant, de ce fleuve intarissable, Ray ne sait pas toujours que faire. Questionné sur le côté compulsif de son écriture, Ray se désole : *"Plus qu'une*

compulsion, je parlerai d'une affliction. Je suis quelqu'un d'insupportable à vivre. C'est sans doute pourquoi j'ai autant de problèmes dans ma vie personnelle. Je fais souvent semblant dans la vie ; mes véritables émotions ne s'épanouissent que dans mes chansons." Cette sincérité lui inspire certaines de ses œuvres les plus originales, marquant l'apogée des Kinks, une acmé qui durera jusqu'en juin 1970 pour se conclure avec "Lola", composée en hommage à celle qui *"marche comme une femme et parle comme un homme"*.

La liste des fulgurances de Ray Davies est bien trop longue pour en faire un décompte exhaustif, mais il en est quelques-unes que l'on ne peut laisser dans l'ombre, à commencer par "Sunny Afternoon", publiée en juin 1966. Fondée sur une descente chromatique ponctuée par le piano bastringue de Nicky Hopkins, c'est une parabole à la fois hilarante et dramatique sur les déboires d'un aristocrate décadent qui voit le percepteur et sa petite amie lui prendre jusqu'à sa dernière chemise pendant qu'il déguste une bière fraîche en plein *"après-midi ensoleillé"*, se lamentant sur *"cette vie de luxe"* qu'il aimait tant. Ce pur chef-d'œuvre, qui fait un carton mondial, marque surtout une rupture par rapport à la concurrence, en ces temps de psychédélisme débridé sous l'influence du LSD, où les Beatles révolutionnent la pop en publiant *Revolver*, album qui lorgne déjà vers l'Inde, le mysticisme et tout un tas de billevesées sur lesquelles Ray Davies aura un avis assez tranché : *"Les drogues, j'ai testé ça à l'école d'art et ça ne m'a jamais semblé être quelque chose sur laquelle baser une carrière. En même temps, j'aimais bien le concept de psychédélisme parce que ça me faisait rire. Ce qui est une bonne chose, la musique a besoin d'humour – et j'ai écrit des choses humoristiques, mais rien qui soit aussi comique que le rock psychédélique."*

Plutôt que de se droguer ou de s'initier à la méditation transcendantale, Ray Davies préfère écrire des chansons qui sont autant de sublimes chroniques de la vie ordinaire des gens ordinaires de son pays, l'Angleterre : des vignettes féroces ("Dandy", autre charge contre les victimes de la mode, plus directement dirigée contre son frère), tendres ("Rosie Won't You Please Come Home", dédié à sa sœur émigrée en Australie) ou carrément virulentes ("Dead End Street", ce cul-de-sac que les "petites gens" ne peuvent quitter pour se sortir de la pauvreté) émaillent des LP de plus en plus somptueux : de *Face to Face* (octobre 1966) à *Arthur (or the Decline and Fall of the British Empire)* trois ans plus tard, en passant par des diamants purs tels que *Something Else* (1967) et *The Kinks Are the Village Green Preservation Society* (1968), Ray Davies impose une inspiration musicale époustouflante et une grâce littéraire inégalée. Et au milieu de tout ça, enregistré au Pye studio no 2 en avril 1967 et publié un mois plus tard, il y a "Waterloo Sunset", que l'on a décrit comme *"le plus beau poème de la pop anglaise"* ; un joyau qui tutoie les mêmes cimes élyséennes que le "God Only Knows" des Beach Boys.

Pourtant, devenir l'un des songwriters majeurs de son époque n'est pas sans conséquences, et Ray va en payer le prix fort. *"Je me suis retiré dans un monde qui était basiquement anglais, londonien même"*, avouait-il il y a quelques années au journaliste Mark Paytress. Une inspiration et un repli sur lui-même et son environnement immédiat qui s'épanouit magnifiquement sur *The Kinks Are the Village Green Preservation Society*, quintessence de cette britannicité teintée d'une incurable nostalgie. Ce "village vert", c'est l'Angleterre bucolique parcourue par les trains à vapeur de son enfance qui disparaît pour laisser la place aux Starbucks et autres McDonald's. Mais son évocation ne plaît guère à ses compatriotes avides de modernité, et encore moins aux Américains, qui snobent alors totalement le groupe. À cela s'ajoute une interdiction de jouer aux États-Unis qui durera de 1966 à 1969 sans que personne, pas même les frères Davies, n'en connaissent la véritable raison – un conflit avec le syndicat des musiciens, apparemment. De très mauvaises décisions managériales font aussi perdre à Ray le bénéfice de ses royalties pour de nombreuses années, sans parler du délitement de son mariage avec Rasa Didzpetris, délicieuse Lituanienne rencontrée en 1964 qui lui a donné trois enfants et a également fourni quelques chœurs (virginaux) sur certaines chansons du groupe, notamment "Waterloo Sunset".

Tous les étalons de la britpop, Oasis et Blur en tête, clameront la dette immense qu'ils ont envers le génie des Kinks.

Entre-temps, il y a des rumeurs persistantes – quoique jamais confirmées – de tentative de suicide, un alcoolisme chronique qui semble, lui, bien réel, et les rapports perpétuellement conflictuels avec son frère Dave. Joli garçon, excellent guitariste, amateur de voitures de course et collectionneur de belles filles, Dave est, malgré de très belles réussites comme "Death of a Clown" ou "Funny Face", moins bon songwriter et moins bon chanteur que son aîné. Les deux frangins se castagnent souvent en coulisses, parfois même sur scène et, tous les quatre matins, menacent de quitter (ou quittent carrément) les Kinks – une relation houleuse à faire passer les frères Gallagher pour de gentils boy-scouts. À tel point que Ray confiait encore en 2010 *"ne pas avoir de nouvelles de* [son] *frère"* malgré l'accident ischémique cérébral qui l'avait terrassé six ans plus tôt. *"On ne se parle pas. On communique occasionnellement par e-mail. Je l'ai invité à la cérémonie en l'honneur de Pete* (Quaife, le bassiste historique du groupe, décédé en juin 2010, ndlr) *mais je sais qu'il ne viendra pas. Je ne sais pas quel est le problème. Peut-être une histoire de fierté. Dave est quelqu'un de très fier."*

Quoique laminé par les conflits entre les deux frères Davies, le groupe trouvera encore l'énergie de publier une poignée de chefs-d'œuvre, dont le concept album *Arthur (or the Decline and Fall of the British Empire)*, qui amorcera le retour en grâce des Kinks auprès du public américain, et le hit single "Lola" (juin 1970), avec, dans la foulée, le très réussi *Lola Versus Powerman and the Moneygoround Part One*, une critique acerbe du show-business. La suite de la carrière des Kinks sera des plus brinquebalantes, mais jamais plus ils ne subiront l'affront d'être sous-estimés, voire ignorés. Une résurrection qui culminera dans les années 90, lorsque tous les étalons de la britpop – Oasis et Blur en tête – clameront la dette immense qu'ils ont envers l'incontestable génie des frères Davies. Et ce n'est que justice, au moment où l'on parle plus que jamais d'une reformation – avec les deux frères ennemis – pour célébrer le cinquantième anniversaire de l'un des plus grands groupes pop anglais de tous les temps...

Ray Davies, pur poète des rues londoniennes, devant un pub de Highgate West Hill, en 1972.

Ballade danoise

L'album le plus bouleversant de ce mois de mai est signé Broken Twin, et s'intitule… *May*.

Par Sophie Rosemont – Photographie par Mie Brinkmann

Au moment de la rencontrer, on se dit que la mode des jeunes femmes à piano n'est pas prête de passer : après Agnes Obel et Soap & Skin, voici donc Majke Voss Romme, alias Broken Twin. Après un EP très prometteur sorti l'année dernière et reçu par la presse comme l'eucharistie, la Danoise a publié ces jours-ci son premier album, *May*. Au vu de la splendeur mélancolique de ses chansons, on lui prédit, cette fois, l'approbation du public. Piano et cordes pensées à la seconde près, mélodies précieuses et voix cristalline : aucun doute, à 25 ans, Broken Twin joue déjà dans la cour des grands.

Au début de l'interview, la jeune femme se montre discrète, voire effacée, et assez peu loquace. Et puis, au fil de la conversation, elle commence à s'animer et se livre de plus en plus – la passion que l'on sent dans sa musique est bien la sienne. Et lorsqu'on s'étonne de son exceptionnelle maturité, elle répond simplement : *"C'est vrai, j'ai l'impression d'avoir bien plus que 25 ans. Ado, je me sentais déjà plus vieille que les autres ! Pourtant, quand j'étais petite, j'étais casse-cou. Je parlais tout le temps, je gambadais partout… On peut dire que j'ai radicalement changé ! Avec le temps, je suis devenue plus timide, plus méfiante aussi. Ne voyez rien de douloureux là-dedans, je n'ai pas connu un grave traumatisme. Il s'agit plutôt une évolution naturelle. Les hormones, sans doute…"*

Née dans le Jutland, péninsule danoise où *"il fait froid et il pleut tout le temps"*, Majke apprend le piano aux côtés de son père, professeur dans une école de musique. Des heures durant, ils jouent des standards pop-rock, des Beatles à Simon & Garfunkel. *"Dès mon plus jeune âge, il s'asseyait avec moi devant le piano, jusqu'à ce que je prenne moi-même des leçons au conservatoire. Ensuite, je n'ai jamais cessé de jouer. Au lycée, j'ai fondé des groupes, j'avais 14 ans. Cela n'avait rien d'exceptionnel, nous étions plusieurs dans ce cas…"* Tous ces gamins rêvent de s'évader du Jutland : *"C'est un endroit idéal pour élever ses enfants, tout le monde se connaît, tout est sécurisé, mais on peut s'y ennuyer ferme. Dès nos 15 ans, on rêve tous de partir pour Copenhague."*

Avant cela, la jeune fille part étudier dans la deuxième plus grande ville danoise, Aarhus. Elle y fonde un groupe avec sa meilleure amie, Emilie. L'accueil est suffisamment bon pour qu'elles s'enhardissent à sauter le pas et déménager à Copenhague. Mais Emilie veut continuer ses études, alors que Majke veut se consacrer à la musique. *"Même si elle reste ma meilleure amie, je me suis retrouvée en solo. J'étais déçue, sans me sentir davantage vulnérable : il s'agissait déjà de mes propres chansons, sauf qu'elles étaient jouées par plus de monde ! Finalement, cette situation est plus simple : je prends les décisions seule, j'avance sans dépendre des agendas des autres. Ce qui me convient parfaitement vu que je suis* (elle se racle la gorge, un peu gênée) *totalement control freak !"* Sur ce, elle éclate d'un petit rire, bref mais sincère.

"De l'écriture au mixage, je ne lâche pas mes chansons."

Une fois seule à Copenhague, elle décide d'appeler son projet musical Broken Twin, parce que cela veut tout et rien dire à la fois. Soit. Pendant quelques années, elle écrit des chansons, tout en étant serveuse (étourdie) et enseignante (médiocre). *"Au bout d'un moment, je me suis retrouvée avec quelque chose comme deux cents morceaux récoltés sur dictaphone, enregistreur, ordinateur, téléphone…* soupire-t-elle. *Aidée par des amis, j'en ai rassemblé une quinzaine. Certains titres remontaient à trois ans, je les avais totalement oubliés !"* On se demande comment, tant sa musique prend aux tripes. La perte de l'autre, l'immense froideur de la solitude, le printemps qui pointe malgré tout. D'où le nom de son album, *May*… Tout y est condensé sans une once de pathos, dans un minimalisme remarquablement ficelé : *"La simplicité est importante. Il faut rester le plus naturel possible, réussir à harmoniser les paroles, la voix, les mélodies, garder le tout organique et lo-fi. Lorsque je travaille sur une chanson, elle m'obsède. Une fois qu'elle est terminée, je peux m'en sortir totalement… C'est une chance. Je peux donner beaucoup, et les auditeurs y trouver ce qu'ils veulent."* Lorsqu'on évoque ses influences, elle nous parle des textes de Lou Reed, de Leonard Cohen, de PJ Harvey : *"Ce qui me touche le plus, ce ne sont pas forcément les grands compositeurs mais les grands songwriters."*

En 2013, elle commence à enregistrer, faisant appel au producteur Ian Caple *(habitué de Tricky, Kate Bush ou Tindersticks, ndlr)*. Il l'aide à prendre un peu de recul, à travailler le son. *"J'ai dû me détacher de quelques morceaux, presque de force. C'était difficile car, de la composition au mixage, je ne lâche pas mes chansons. D'après moi, c'est la meilleure manière de travailler."* Ce n'est pas une fille facile, Majke. Depuis quelques mois, elle a décidé de ne se consacrer qu'à sa carrière musicale, un *"risque obligatoire"*, et se familiarise avec d'autres membres de la scène pop danoise, comme Mø ou Efterklang. Malgré cette solidarité, elle caresse l'espoir de partir vivre loin, à New York, Londres ou Paris. Et, si possible, d'y avoir son home studio, afin de pouvoir enregistrer seule. *"Je n'ai aucune ambition professionnelle*, affirme-t-elle. *Je n'ai pas de plan de carrière, je demande juste à vivre à peu près convenablement de la musique. Je ne suis pas chanteuse pour devenir une popstar, mais parce que j'aime écrire."*

Happy Birthday Blondie

Le groupe new-yorkais emmené par l'iconique Debbie Harry célèbre ses quarante ans de carrière. De passage à Paris avec Chris Stein, elle évoque pour *Rolling Stone* les joies et les peines, les rencontres et les chansons, qui ont parsemé le parcours de Blondie.

Par Julien Gaisne
Photographie par Mark Weiss

PARIS, MI-JANVIER 2014. CONFORTABLEMENT INSTALLÉS DANS L'UNE DES CHAMBRES D'UN BEL HÔTEL SITUÉ NON LOIN de la place de l'Opéra, Debbie Harry et Chris Stein enchaînent les interviews pour la presse française. Principale raison de leur visite dans la capitale : la sortie, au mois de mai, de *Blondie 4(0) Ever*, un coffret retraçant les quarante ans de carrière de leur groupe, qui inclut un nouvel album intitulé *Ghosts of Download*, une compilation de hits réenregistrés pour l'occasion et un concert filmé en 1977 au CBGB, histoire de rappeler que son répertoire demeure indémodable sur n'importe quel dancefloor. Même si les années ont passé, Harry, toujours blonde platine, vêtue d'un T-shirt sous un petit blouson de cuir et Stein, les cheveux désormais blancs, incarnent plus que jamais la dimension quasi mythique de Blondie. Des hits comme s'il en pleuvait (de "Heart of Glass" à "Atomic", en passant par "Rapture" et autres "Hanging on the Telephone") et des images (au hasard, celles de Debbie à Coney Island) qui vous ramènent irrésistiblement vers la salutaire effervescence de la scène rock new-yorkaise de la seconde moitié des années 70. Autrefois unis à la scène comme à la ville, Harry et Stein ne se sont jamais vraiment quittés, malgré les épreuves qu'ils ont pu traverser, que ce soit la séparation du groupe au début des années 80 ou leur rupture, dix ans plus tard. Ce n'est pas vraiment la première fois qu'ils nous font le coup du *"happy birthday Blondie"*. Déjà en 1997, ils avaient profité du vingtième anniversaire de l'album *Plastic Letters* pour reformer le groupe, avant de célébrer par une tournée les trente ans de *Parallel Lines* en 2008. *"C'est tout à fait vrai*, sourit Harry, visiblement amusée par la remarque. *Je crois que, quand tu commences à penser au nombre*

d'années écoulées, ce genre d'événement revêt une signification plus importante car personne ne s'attend à ce que ça dure aussi longtemps." Prétexte aussi, sans doute, à effeuiller de vieux souvenirs...

Assis à ses côtés, son ex-boyfriend dit très bien se souvenir de leur rencontre, lors d'un concert des Stilettos, le groupe rock rétro dans lequel chantait Debbie en 1973. *"C'était dans un bar de la 27e rue, et l'un de leurs premiers concerts avec le trio de chanteuses,* dit-il. *Debbie était vraiment fantastique. Sa présence sur scène était parfaite !"*

À l'époque, la jeune femme habite New York depuis huit ans, après avoir quitté le New Jersey et ses parents adoptifs, avec le rêve de faire carrière dans l'art ou la musique chevillé au corps. *"Je me sentais tellement nerveuse à ce concert !,* pouffe-t-elle, visiblement émue et surprise par l'aveu de Stein. *Ce n'était ni mon premier gig, ni mon premier groupe, mais il m'a fallu du temps pour surmonter ma peur de la scène et acquérir la dynamique qu'elle impose."* Même si Harry et Stein ne vivent plus ensemble, leur complicité semble intacte, née d'une relation amoureuse qui dura plus d'une quinzaine d'années. *"Je crois que nous avions des visions ou des attitudes similaires",* avoue Stein, dont *"le merveilleux sens de l'humour"* avait séduit Harry. *"Nous savions faire la part des choses, quand il fallait être sérieux ou nous amuser,* poursuit-elle, *et nous avions une compréhension automatique et une flexibilité qui nous permettaient de travailler ensemble entre bon sens et folie, ce qui est très commode dans une relation."*

AVANT BLONDIE, HARRY avait multiplié les petits boulots, parallèlement à ses débuts de chanteuse. Tour à tour esthéticienne, barmaid ou serveuse habillée en bunny dans un club Playboy, elle avait déjà une certaine conscience de ce physique qui allait lui valoir rapidement son statut de sex-symbol. *"Cela me semblait naturel, et aussi un atout très utile dans le show-business. Mais que pouvais-je y faire ?"* dit-elle. *"C'est exactement ce que tu répondais autrefois, parce qu'il faut dire que c'était la principale question qu'on nous posait dans les années 70,"* plaisante le guitariste.

Originaire de Brooklyn, Stein, l'étudiant à la New York School of Visual Arts, avait lui aussi enchaîné les groupes lorsqu'il intégra les Stilettos. *"À 17 ans, j'avais fait la première partie du Velvet Underground avec l'un d'entre eux, grâce à un ami qui travaillait pour Andy Warhol",* lance-t-il, fièrement. C'est durant l'été 1974 que lui et Debbie fondent Blondie, rejoints un an plus tard par le bassiste Gary Valentine, le clavier Jimmy Destri et surtout le batteur Clement Burke, qui survivra à de multiples changements de line-up. *"La scène musicale était assez compacte à l'époque, constituée initialement de gamins qui cherchaient juste à jouer et de lieux pour le faire,* se souvient Debbie. *Le désir était plus important que l'argent. Il y avait un côté loufoque et maladroit, mais elle s'est intensifiée petit à petit, notamment grâce à Terry Ork qui a été l'un des premiers à arriver avec un esprit d'homme d'affaires. Il a commencé à rassembler des groupes, à en manager certains, et à essayer de décrocher des contrats d'enregistrement."*

Chaque week-end, pendant sept mois, Blondie se produit au CBGB, le club underground où défilent des groupes comme Suicide, Television et les Ramones. *"Le CBGB, c'était formidable !,* s'exclame Stein.

"Je suis la seule fille à avoir jamais participé à un album des Ramones..." Debbie Harry

Quand nous y repensons ou quand nous revoyons des gens de cette époque-là, Clem et moi avons toujours l'impression d'y être allés à l'école avec eux. Mais il n'y avait pas grand monde au début, là-bas, juste le personnel, les groupes et leurs amis, jusqu'à ce qu'il s'y organise un festival d'été qui a attiré l'attention." Repéré par le producteur Richard Gottehrer, Blondie enregistre en 1976 un premier album qui scelle son existence sur la scène new-yorkaise portée par l'énergie jaillissante du punk, bien que ses influences puisent indifféremment dans les girl groups des sixties, la surf music et la salsa. L'année suivante, le groupe reste fidèle au CBGB, comme en témoigne le live intégré au coffret *Blondie 4(0) Ever,* alors qu'ils viennent de faire une tournée en première partie d'Iggy Pop. *"C'était très drôle, parce que David Bowie faisait sa tournée aux claviers et travaillait aussi sur l'album* Low, se souvient Debbie. *Ils étaient très proches à l'époque, mais Iggy n'était plus aussi fou qu'avant. Il essayait de se contrôler car Bowie était une source d'inspiration pour lui. Ils jouaient avec Hunt et Tony des Sales Brothers, qui participeraient plus tard à Tin Machine."* De leur côté, Blondie enregistrent avec Frank Infante – qui a pris la place de Gary Valentine – l'album *Plastic Letters,* où figure "Denis", la reprise du hit de Randy & The Rainbows popularisé au début des années 60 sous le titre "Denise". En 1978, Infante passe à la guitare, remplacé par le bassiste Nigel Harrison sur *Parallel Lines,* l'album grâce auquel le groupe va décrocher son premier numéro un aux États-Unis et en Angleterre avec "Heart of Glass", une chanson originale, qui côtoie sa version de "Hanging on the Telephone" des Nerves. C'est aussi cette année-là que Debbie Harry est photographiée au lit avec Joey Ramone pour les besoins d'un "roman-photo punk" publié dans un magazine. *"Est-ce toi qui avais fait les photos ?,* lance-t-elle à Stein en riant. *Je ne m'en souviens plus. Mais j'ai aussi chanté plusieurs fois avec Joey. Je suis même la seule fille qui ait participé à un album des Ramones ! Joey avait bon cœur. Il nous manque."* Stein : *"Il n'y avait que trois ou quatre mecs aussi sympas que Joey. Philip Glass, que nous avons revu récemment, en fait partie."*

À NEW YORK, BLONDIE EST exposé à toutes sortes d'influences musicales dont témoigneront les albums *Eat to the Beat* (1979) et *Autoamerican* (1980), qui continuent d'aborder des styles variés, du rock au disco, de la pop à la new wave, en passant par le rap et le reggae. *"Nous avions aussi une grosse influence européenne, notamment du Royaume-Uni,* précise Stein. *J'avais même entendu mon premier morceau de reggae à Londres en 1973, un mois avant de rentrer aux États-Unis et de rencontrer Debbie. Je me souviens lui avoir fait écouter la version de 'Stir It Up' de Johnny Nash, alors même que personne ne connaissait le mot 'reggae' aux États-Unis !"* C'est d'ailleurs avec "The Tide Is Hight", la reprise d'un vieux tube jamaïcain, que le groupe obtiendra l'un de ses derniers succès, au début des années 80, avant de se séparer. *"Nous avions travaillé très dur, dès le début. Non-stop ! Mais les choses sont allées droit dans le mur,* regrette Debbie. *Il nous a fallu faire une pause..."*

Dans un ultime effort, Blondie enregistre *The Hunter* en 1982. Sans grande conviction, d'autant que Harry vient de publier le funky *Koo Koo,* produit par Bernard Edwards et Nile Rodgers de Chic, en prélude à une carrière solo que tout le monde considère comme inévitable. *"C'était un choix opportuniste car Blondie allait se séparer,* juge-t-elle avec le recul. *Et puis, Chris est tombé malade. Il fallait bien que je continue à travailler d'une façon ou d'une autre, parce que nous avions des*

Best of Blondie

Chris Stein évoque ses souvenirs attachés à des hits gravés dans la mémoire collective.

Rip Her to Shreds (1976)

Debbie a écrit les paroles à propos de l'attitude des groupies. Les gens nous demandent souvent s'il s'agissait d'une personne en particulier, mais en fait, c'est davantage une combinaison de plusieurs. Le morceau reste très représentatif de la scène new-yorkaise de l'époque.

One Way or Another (1978)

Une chanson composée par Nigel. Encore une qui a pour origine l'utilisation d'un synthé. Il avait trouvé la base mélodique que nous avons travaillée dans un esprit postpunk. Les paroles de Debbie sont très sombres, parce qu'elle avait été harcelée par un type, mais le résultat est plutôt accrocheur.

Heart of Glass (1978)

Ce morceau est né de la technologie, qui était pour nous une grosse affaire à l'époque. Nous avons réussi à synchroniser une de nos boîtes à rythme avec un synthé, ce qui nous a permis d'obtenir cette belle combinaison électro que beaucoup ont utilisée par la suite, même si c'était surtout une référence à Kraftwerk.

Sunday Girl (1978)

La chanson parle du chat de Debbie, qui s'était enfui ! Elle l'avait appelé Sunday Man, mais les paroles font aussi référence à *Georgy Girl*, le livre de Margaret Forster. Musicalement, elle a ce petit côté afro-caribéen auquel je commençais à m'intéresser à l'époque, et qui est revenu souvent dans notre répertoire.

Hanging on the Telephone (1978)

Une reprise de The Nerves, un groupe de Los Angeles. Je me revois à Tokyo, en train d'écouter leur version sur mon ghetto-blaster dans un taxi. Le chauffeur s'était mis à battre la mesure sur son volant, et j'ai pensé que si ce gars-là faisait ça, cette chanson devait être universelle !

Atomic (1979)

Essentiellement une composition de Jimmy dans le style western spaghetti de Sergio Leone. Elle semble être encore dans toutes les têtes en Europe. Les gens deviennent dingues en l'entendant, mais je ne sais pas si c'est à cause de son mix new wave et disco, ou parce que Coca-Cola l'a utilisée dans une pub…

Dreaming (1979)

C'est notre vision du "Dancing Queen" d'Abba ! Les paroles sont très positives. En fait, pas mal de gens se trompaient sur notre compte à cause de quelques textes nihilistes sur *Plastic Letters*, alors qu'en général, la plupart de nos chansons étaient assez optimistes, donc pas vraiment punk.

Rapture (1980)

Debbie et moi étions allés dans le Bronx voir Grandmaster Flash, Cold Crush et The Funky Four. C'était terriblement excitant, comme premier concert de rap, en 1977. Du coup, j'ai voulu rendre hommage à cette musique. Plus tard, quelqu'un du Wu Tang Clan m'a dit que c'était le rap le plus effrayant qu'il ait jamais entendu !

The Tide Is High (1980)

Une amie écrivain anglaise m'avait envoyé une compilation avec cette chanson des Paragons que j'ai trouvée incroyable. Il y avait du violon dessus, ce qui était très inhabituel pour ce genre de vieux reggae des années 60. Ça m'a paru une bonne idée de la reprendre.

Call Me (1980)

Le morceau se fonde sur un thème écrit pour *American Gigolo* par Giorgio Moroder, qui l'a produit avec nous. Je crois qu'il avait refait des guitares et des claviers avec ses musiciens. Je l'ai revu récemment lors d'un festival à Mexico. Il est toujours aussi génial et travaille beaucoup, mais il m'a dit qu'il cherchait des jeunes, désormais !

Du légendaire CBGB à Coney Island, l'histoire de Blondie reste indissociable de la scène new-yorkaise de la fin des 70's.

problèmes financiers et fiscaux. C'est d'ailleurs un avocat qui m'a présenté le directeur artistique à l'origine de mes premiers enregistrements solo, mais Chris y a toujours pris part et jouait avec moi en concert."

Harry, qui a enregistré le single de la BO du film *Polyester* de John Waters en 1981, entame alors parallèlement une carrière d'actrice, à la télévision et au cinéma, retrouvant le réalisateur (déjanté) sept ans plus tard pour *Hairspray*. *"Je trouvais très drôle de jouer la comédie*, dit-elle, *même si c'était souvent de petits rôles. J'ai vraiment aimé travailler avec Waters et David Cronenberg, ou encore avec Isabel Coixet, la protégée d'Almodóvar."* Durant cette période, Stein lui suggère plusieurs fois de remonter le groupe, mais elle refuse : *"J'avais trop de mauvais souvenirs jusqu'à notre rencontre avec la société de management d'Allen Kovac. Il nous a dit qu'il nous aiderait à surmonter certains de nos vieux problèmes, tous ces trucs de business..."* Stein la coupe : *"Sans oublier les problèmes psychologiques de dingues qu'il y avait dans le groupe !" "Je crois qu'ils provenaient de la mauvaise gestion de nos affaires*, reprend Harry. *Chacun était inquiet, on ne se sentait pas en sécurité, et on s'est retrouvés confrontés, du coup, à différentes addictions. Tu as besoin de croire en quelque chose pour travailler, et je pense que tout le monde le voulait, que ce soit Jimmy, Clem ou Chris... à l'exception de Nigel et de Frank."*

En 1997, ces deux derniers refusent de participer à la reformation de Blondie, scellée, deux ans plus tard, par le succès du single "Maria", extrait de *No Exit*. Début d'une série de changements de line-up, d'éclipses et de retours plus ou moins remarqués. En 2014, la saga Blondie semble pourtant bel et bien remise sur les rails. Témoin, *Ghosts of Download*, ce dixième album intégré au coffret *Blondie 4(0) Ever* parce que, dixit Stein, *"nous avons pris du retard pour le sortir, si bien que nous avons pensé faire d'une pierre deux coups."* Fidèle aux habitudes de Blondie, ce disque – dont le titre reprend simplement le nom donné par le graphiste J. H. Williams III à sa pochette – ouvre un large éventail musical, plutôt fondé sur des sonorités électro modernes. De l'exotique "Sugar on the Side", chaloupé façon cumbia colombienne, à la techno furieuse de "Mile High", en passant par le reggaeton de "I Screwed Up" et la pop sentimentale de "A Rose by Any Name" (chanté en duo avec Beth Ditto), il voit aussi Blondie sacrifier à son bon vieux penchant pour les reprises avec le "Relax" de Frankie Goes To Hollywood, que le groupe jouait récemment en rappel de ses concerts. *"C'est une chanson géniale et rassembleuse à laquelle les gens peuvent s'identifier facilement*, justifie Stein. *Le producteur de l'album, Jeff Saltzman, nous a suggéré de la jouer comme une ballade. C'était complètement dingue, mais cela s'est avéré être une excellente idée..."*

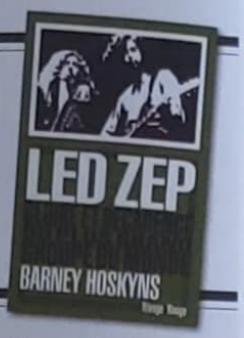
Et cette idée aussi étrange qu'originale de réenregistrer leurs vieux hits, n'est-ce pas un tantinet "Blondie covers Blondie" ? *"Je crois qu'on peut dire ça*, concède Harry, amusée. *Mais ces chansons ont évolué en live et du coup, c'était intéressant de les ramener à ce qu'elles étaient à l'origine, pratiquement à l'identique. J'ai été moi-même surprise de pouvoir les chanter dans la même tonalité qu'autrefois, ce que je ne fais pas forcément en concert. J'en ai été très heureuse. C'est une sorte de bain de jouvence... ou de recyclage !"*, conclut-elle dans un grand éclat de rire.

© SIDSERVA BAYLE/VISIONS/GETTY IMAGES

LED ZEPPELIN

DAZED & CONFUSED

À quelques semaines de la réédition des trois premiers albums de Led Zeppelin, augmentés de bonus "historiques", *Rolling Stone* vous offre en avant-première les bonnes feuilles de la biographie définitive du groupe, signée Barney Hoskyns, à paraître fin mai aux éditions Rivages Rouge. Un must. Introduction par Alain Gouvrion



FIN MARS, AUX STUDIOS OLYMPIC DE LONDRES, JIMMY PAGE accordait une audience privée à une poignée de journalistes triés sur le volet. But du jeu : évoquer la sortie, en juin, des rééditions augmentées et remastérisées – ce qui est loin d'être du luxe – des trois premiers Led Zeppelin, dont il avait déjà révélé quelques secrets de fabrication dans un récent numéro de *Rolling Stone*.

Nul besoin d'être grand clerc pour deviner que le service de presse de Page aura omis d'inviter Barney Hoskyns à l'écoute de ce qui s'annonce comme le blitzkrieg zeppelinesque de l'année – est-il besoin de rappeler que Led Zep est le dernier des grands groupes sixties/seventies à voir son back catalogue subir un salutaire lifting sonore ?

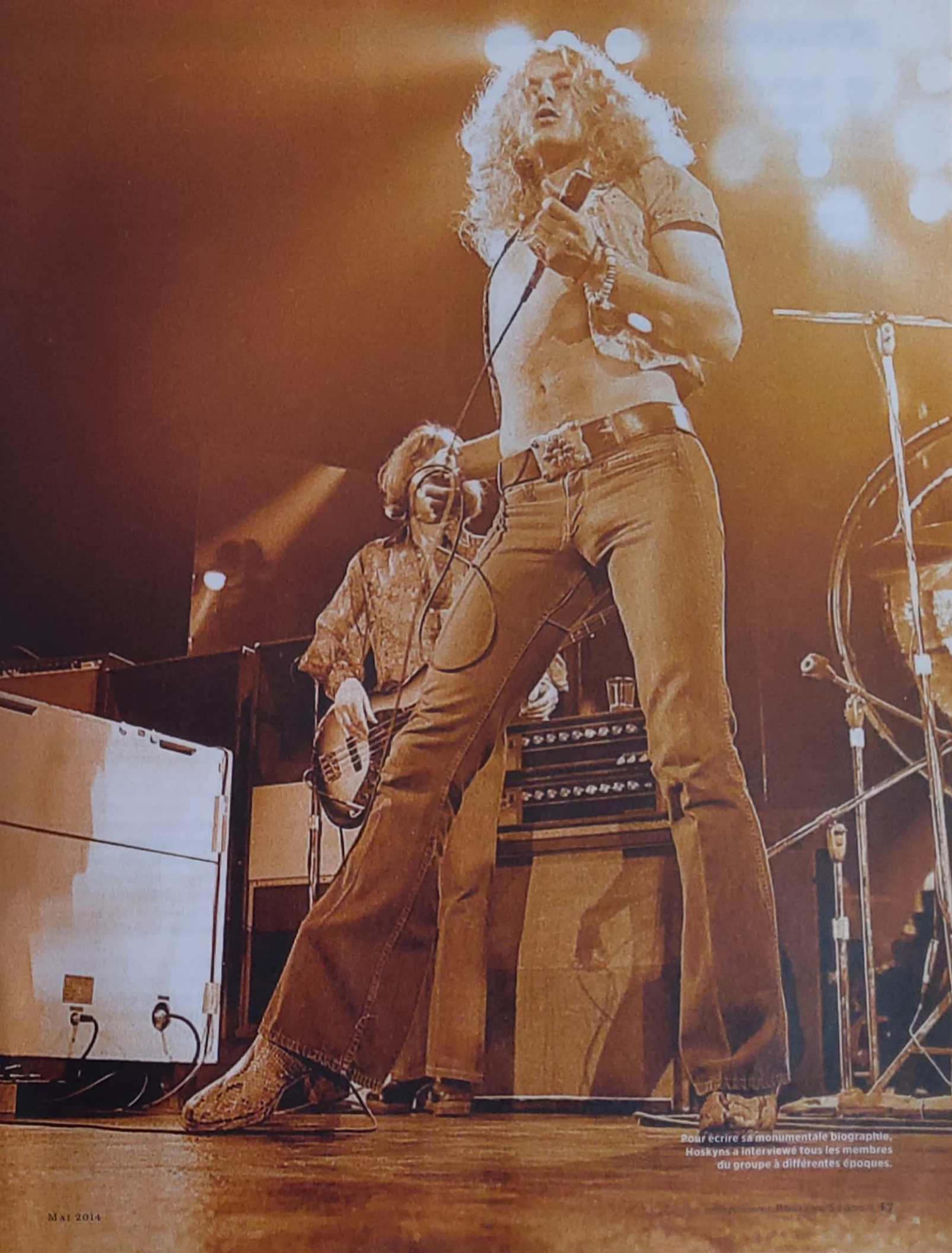
Critique et auteur de biographies de référence telles que *Waiting for the Sun, Hotel California: les années folk rock* (dont le titre original, *Hotel California, Singer-Songwriters and Cocaine Cowboys in the L.A. Canyons 1967-1976*, est beaucoup plus évocateur) et bien sûr l'incontournable *Tom Waits, une biographie*, Hoskyns n'est pas en odeur de sainteté dans le clan Page. La principale raison en est cette histoire orale de Led Zeppelin, dont l'édition française sera publiée le 21 mai chez Rivages Rouge.

"Les nombreuses personnes qui ont irrité Page au fil du temps (en général à cause de malentendus provoqués par la paranoïa) ne seront pas surprises d'apprendre que la simple mention de mon nom le plonge dans la colère", écrit Hoskyns dans la préface de *Led Zeppelin, Gloire et décadence du plus grand groupe du monde*. En commençant à s'intéresser à ce qu'Ahmet Ertegun qualifia un jour de *"plus grand groupe inconnu du monde"*, Hoskyns n'avait pourtant pas l'intention de signer quelque brûlot scandaleux répercutant les vieilles histoires *"de requins et de débordements à la Riot House"* (encore que...) mais de s'intéresser *"au contexte musical qui a vu naître Led Zeppelin et à l'organisation qui entourait le groupe"*. Laquelle, indéniablement, aura été déterminante dans l'irrésistible ascension du Zeppelin vers la stratosphère rock'n'roll, en partie grâce à son manager aux méthodes de mafioso, Peter Grant.

AU FIL DES NOMBREUX ENTRETIENS qu'il a menés pour son livre (avec les membres du groupe, leurs proches, leurs contemporains, voire les "petites amies" ayant goûté à la panoplie de fouets que Jimmy trimballait dans sa célèbre mallette), Hoskyns nous amène à nous poser une question très simple : qu'est-ce qui explique vraiment l'impact incroyable de ce groupe fondé, courant 1968, sur les cendres des Yardbirds ? Sa musique ? Sans aucun doute : excitant mélange de blues dévoyé (voire recyclé sans scrupule) et de riffs incendiaires, parmi *"les plus puissants élaborés par un guitariste électrique"*, le tout boosté par un chanteur à la voix éraillée, vertigineuse, elle constitua un formidable appel au sexe et à la liberté. Ses excès ? Hum... certainement. *"Led Zeppelin a toujours créé des problèmes*, dira l'organisateur de concert Bill Graham. *Ça se passait pendant la décadence des années 70, une période très étrange."* Devenus intouchables (ils pulvérisent alors les records de vente), les quatre membres de Led Zep plongent *"dans un brouillard de drogues, de groupies et de jets privés"* qui conduira à leur implosion après la mort de John Bonham... Gloire et décadence, donc.

À tout cela, il convient d'ajouter la part d'ombre (occultisme, etc.) et ce zeste de mystère soigneusement entretenu par le guitariste. *"Page aimait l'idée d'être considéré comme un homme mystérieux*, racontera Plant en 1985. *Il aurait vraiment dû être une version hippie de Simon Templar, se dissimulant dans l'ombre et épiant au coin des rues. Il éprouvait un certain plaisir à ce que les gens aient une fausse impression de lui..."* Au final, il ne faut pas chercher bien loin pour comprendre pourquoi la potentielle reformation de Led Zep (peu probable, en raison du peu d'intérêt de Plant pour la chose) fait partie, en 2014, des grands fantasmes d'une génération qui a grandi avec sa musique, extraordinaire de diversité, du Chicago blues en passant par le folk, le funk-rock et les prémices de la world music symbolisés par les tentations orientales de certains de leurs morceaux ; l'ensemble propulsé dans les cieux orageux par un groupe dont l'osmose fait encore froid dans le dos...

Alors, quoi qu'en pense Jimmy Page, le timing est parfait : la bio de Hoskyns est à l'évidence le meilleur bouquin à lire en réécoutant les classiques que sont devenus "Whole Lotta Love", "Immigrant Song", "Babe, I'm Gonna Leave You", "Stairway to Heaven", "Since I've Been Loving You". Et bien évidemment "Rock and Roll". Enjoy !



Pour écrire sa monumentale biographie, Hoskyns a interviewé tous les membres du groupe à différentes époques.

1. En 1968, Jimmy Page, session man réputé et dernier guitar hero en date des Yardbirds, décide de monter un groupe avec un autre musicien de studio, John Paul Jones. Sur les conseils de Terry Reid, le duo engage le chanteur de Band Of Joy, Robert Plant, qui leur recommande un batteur nommé John Bonham...

MARILYN COLE (femme de Richard Cole)
Peter Grant *(le manager du groupe, ndlr)* avait le plus grand respect pour Jimmy. Jimmy était son cher garçon, l'élu. Jimmy était Dieu.

ABE HOCH (patron de Swan Song en Angleterre, 1975-1977)
Je pense que, toute sa vie, Peter a aimé Jimmy. Il considérait en quelque sorte Jimmy comme un enfant adopté. Je pense que Jimmy était le plus machiavélique de tous. Les choses se déroulaient de la manière dont Jimmy le voulait.

HELEN GRANT (fille de Peter Grant, le manager de Led Zeppelin)
Je n'ai aucun souvenir de mon père en train de critiquer Jimmy. Il lui était totalement dévoué. Je pense que, pour lui, c'était *"tout ce que veut Jimmy"*.

MICHAEL DES BARRES (chanteur de Detective, un groupe de Swan Song)
Peter aimait Jimmy de tout son cœur et il refusait tout ce qui ne plaisait pas à Jimmy. De là est venue l'idée que Led Zeppelin devait être inaccessible. Mais c'était quelque chose de viscéral, pas une stratégie.

PETER GRANT
Je me souviens avec précision qu'on était en voiture vers Shaftesbury Avenue, près du Saville Theatre, après la séparation. On était dans les embouteillages et je lui ai demandé, *"Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu veux refaire des sessions ?"* Il m'a répondu, *"Eh bien, j'ai quelques idées"*. Je lui ai demandé, *"Qu'est-ce que tu penses de producteur ?"* Il m'a répondu, *"Je pense à ça aussi"*.

RICHARD COLE (road manager de Led Zeppelin)
Jimmy allait reprendre le nom des Yardbirds et il parlait de recruter des gens du calibre de Steve Marriott, de John Entwistle à la basse et de Keith Moon à la batterie. Pour lui, il fallait que ce soit plus puissant que les Yardbirds ne l'avaient jamais été. Il est possible qu'il ait pris modèle sur le Jeff Beck Group, mais on pourrait aussi dire qu'il s'est inspiré des Who ou de Hendrix. Ils avaient tous un grand guitariste, un grand bassiste et un grand batteur. Ils avaient de la puissance. Il fallait ensuite trouver un chanteur qui colle. À l'époque où les Yardbirds étaient sur le point de se séparer, il pensait à Danny Hutton.

JIMMY PAGE
J'essayais de bâtir un groupe. Je connaissais la voie à suivre. J'étais allé aux États-Unis avec les Yardbirds et je savais exactement la façon dont les choses se passaient. J'avais aussi une bonne idée du style de chanteur que je cherchais. La personnalité, bien sûr, ça compte, mais, au départ, s'il y a une entente musicale et que tout le monde se respecte, eh bien, ça donne l'élan.

AUBREY "PO" POWELL (designer des pochettes d'album de Led Zeppelin, 1973-1980)
C'est Jimmy et Peter qui ont monté Led Zeppelin. Dès le début, les bonnes personnes se sont retrouvées au bon endroit, au bon moment. Si Peter avait l'influence, Jimmy avait le talent et la vision pour créer Led Zeppelin. Jimmy et Peter étaient très proches et, même aujourd'hui, je ne crois pas que quelqu'un (pas même Robert) sache exactement quelle était la nature de leur relation, que ce soit sur un plan financier ou autre.

CHRIS DREJA (bassiste des Yardbirds)
D'après moi, Peter a compris qu'il y avait de la place pour un groupe qui n'était pas pop, mais qui offrait un spectacle vraiment percutant. Les Yardbirds n'ont jamais été aussi puissants que Led Zeppelin, qui n'était qu'un quartette. Il y a peu de groupes dans lesquels on trouvait du blues, des riffs, de la puissance et un chanteur blanc. Jim devait se charger des chansons et des enregistrements, Peter devait s'occuper des affaires. Et on peut dire qu'il s'en est occupé.

JOHN PAUL JONES
La première répétition a été magique. Je me suis tout à coup aperçu qu'il n'y avait aucun poids mort dans ce groupe et c'était quelque chose d'excitant à découvrir. Ce n'était pas du genre, *"le père du batteur possède une camionnette, alors il faudra le supporter"*. J'ai travaillé avec beaucoup de très bons batteurs, mais j'étais plus jeune qu'eux, à part peut-être Clem Cattini, mais, en fait, il n'était pas dans le milieu des sessions quand j'ai commencé. Il y avait seulement deux jeunes types à l'époque dans ce milieu, c'étaient Jim et moi. Je suis plus jeune que Jim. Alors, trouver un batteur de mon âge, aussi professionnel et aussi bon, a été une révélation. Je l'ai su immédiatement, *"C'est ça que je veux faire"*.

JOHN BONHAM
J'étais assez timide. Je me suis dit que la meilleure chose était de me taire et de voir ce que ça donnait. On a joué ensemble et ça s'est bien passé.

JOHN PAUL JONES
J'avais travaillé avec Jimmy, mais jamais dans ce genre de situation. On avait accompagné des choses comme Manuel And His Music Of The Mountains. En fait, je ne m'étais jamais retrouvé dans un groupe aussi professionnel. Avec Jet [Harris] et Tony [Meehan], il y avait un bon groupe et c'était génial pour moi, mais je n'avais jamais eu l'impression qu'il s'agissait de ma musique. Tandis qu'avec Led Zeppelin, on était vraiment tous les quatre à l'origine de la musique.

ROBERT PLANT
Je ne savais même pas ce qu'on était parvenus à faire. J'avais 19 ans quand j'ai entendu les bandes de notre première répétition. Ce n'était pas très joli. Ce n'était pas censé être joli. Il s'agissait d'un simple déchaînement d'énergie. Mais j'avais l'impression que c'était ce que j'avais toujours voulu.

CHRIS DREJA
La puissance était menaçante. Je n'étais pas John Paul Jones, et Jimmy McCarty n'était pas John Bonham. Ces musiciens ont joué un rôle crucial dans la création de ce son. Je connaissais John Paul Jones et je me suis dit, *"Tu ne peux pas trouver mieux, Jimmy. Tu*

John Paul Jones, Jimmy Page, Robert Plant et John Bonham lors de leur première séance photo officielle pour leur maison de disques, en décembre 1968.

as de la chance !" À ce moment-là, il était meilleur à la basse que Jimmy à la guitare et, bien sûr, il comprenait la musique. Il était hors de question que je m'oppose à ce qu'il rejoigne le groupe. On ne pouvait pas rencontrer un type plus gentil. C'était un parfait gentleman.

HENRY SMITH (roadie des Yardbirds et de Led Zeppelin)
Parmi tous les musiciens de Led Zeppelin, Jonesy est sans doute celui qu'on sous-estime le plus. Il a donné la possibilité à Page de faire ce qu'il voulait, sans avoir à se préoccuper du reste de la chanson. Le chemin était tracé : ils savaient où ils commençaient et ils savaient où ils allaient finir, mais, dans l'intervalle, ils pouvaient aller où ils voulaient.

GLYN JOHNS (ingénieur du son sur le premier album de Led Zeppelin)
John Paul est autant responsable du succès de Led Zeppelin que les trois autres, même si les gens citent toujours les trois autres. Pourquoi ? Parce que personne ne parle jamais des bassistes. Bien sûr, c'était aussi un claviériste génial.

ALAN CALLAN
Au début, il était question d'engager Keith Emerson comme claviériste. Jonesy a protesté, *"Non, je jouerai du clavier"*. Alors les autres lui ont dit, *"Dans ce cas, tu devras aussi jouer de tous les autres instruments"*. Je crois qu'il a même appris le violon.

MAGGIE BELL (chanteuse de Stone The Crows, plus tard signée sur Swan Song comme artiste solo)
Jimmy voulait que ça marche et Peter adorait sa conviction que ça allait marcher. Jimmy aurait pu assez facilement rester dans l'ombre toute sa vie, faire de grands disques avec des gens et être un musicien de sessions. Peter m'a confié, *"C'est assez effrayant, Mags, mais je crois que ça va marcher parce que Jimmy s'est assuré que ça marche"*. J'étais dans son bureau quand Peter lui a dit, *"Jimmy, tu es l'élu. Tu joues de l'instrument. Tu as la musique dans ta tête. Je peux te protéger de toutes ces conneries et je peux conduire le groupe dans la bonne direction"*.

HENRY SMITH
C'était le groupe de Jimmy. Il l'a monté comme un boys band. Il était le chef de la meute. Quand il disait, *"Tout le monde va à gauche"*, tout le monde allait à gauche.

PAMELA DES BARRES (groupie de L. A. et petite amie de Page en 1969-1970)
Son autorité était très subtile. Je voyais que Jimmy manœuvrait d'une manière plus ou moins déguisée. Il tirait tous ces fils invisibles. Je sais que Robert se sentait en quelque sorte sous son... Je ne sais pas si contrôle est le mot juste parce que ça restait très subtil.

PHIL CARSON (patron d'Atlantic Records UK et proche confident des membres de Led Zeppelin)
Robert était une encyclopédie musicale ambulante. Il en savait plus sur le blues et les racines du rock'n'roll que John Paul, et au moins autant que Jimmy, alors quand il était question de travailler sur la musique, il s'en sortait grâce à sa culture.

© DICK BARNATT/REDFERNS/GETTY IMAGES

2. Grâce à Peter Grant, manager psychopathe aux méthodes de gangster, Led Zeppelin obtient un contrat avec le label Atlantic et grave son premier LP de *"progressive blues"* (dixit Page) en une trentaine d'heures. Dans la foulée, Grant expédie ses poulains à la conquête des États-Unis, où ils se produiront en première partie de Vanilla Fudge et autres Iron Butterfly.

Jimmy Page en compagnie de la célèbre groupie Pamela Des Barres.

PETER GRANT
En octobre 1968, je les ai réunis pour leur dire, *"Écoutez, vous commencez le 26 décembre pour dix ou douze dates en Amérique avec Vanilla Fudge, ce qui veut dire que vous devrez partir la veille de Noël"*. J'avais peur de devoir leur avouer, *"Au fait, les mecs, je ne viens pas"*. C'est une des rares fois où je ne les ai pas accompagnés et je le regrettais tellement que j'ai pensé, *"Jamais plus je ne les laisserai s'en aller sans moi"*.

RICHARD COLE (road manager de Led Zeppelin)
La première tournée a été financée par Jimmy, Peter et John Paul avec leur argent. J'ai rencontré le groupe pour la première fois quand ils ont débarqué à l'aéroport de L. A.avec Kenny Pickett le 23 décembre et que je suis venu les chercher. Je m'occupais déjà de Terry Reid et de son groupe qui étaient au Château Marmont.

BILL HARRY (premier attaché de presse de Led Zeppelin en Angleterre)
Richard Cole leur collait aux basques. Il était un peu comme une sorte de cinquième Beatles, au sens où il était toujours là. Il s'occupait de tout. Il était toujours en train de s'activer. Si Bonzo déchirait son pantalon sur scène, Richard le recousait.

CHRIS WELCH (journaliste au *Melody Maker*)
Richard était de la trempe de ces Londoniens durs à cuire qui savaient aussi se montrer incroyablement charmants. Il pouvait être très poli avec les filles et se retourner pour coller un pain à quelqu'un. L'entourage de Led Zeppelin était curieusement réduit, comme une petite famille. Ça étonnait toujours tout le monde qu'il y ait si peu de gens autour d'eux. Au début, de toute façon, il y avait seulement le groupe, Peter et Richard.

MICHAEL DES BARRES (chanteur de Detective, un groupe de Swan Song)
Cole était leur cerbère et leur mac. On n'avait pas envie de déconner avec lui. Aujourd'hui, il n'y a pas plus gentil que lui, mais, à l'époque, il vous aurait enfoncé un cintre dans le cul et vous aurait accroché à la fenêtre. Tous les incidents pendant les tournées de Led Zeppelin ont, au fond, été orchestrés par Ricardo.

RICHARD COLE
Bonham et Plant étaient tous les deux adorables. J'avais 22 ans, seulement deux ans de plus qu'eux. Jimmy et moi, on avait partagé une chambre à l'époque des Yardbirds, alors j'avais prévu une suite avec deux lits pour lui et pour moi. Bonzo et Robert avaient un bungalow ou une suite pendant cette première tournée, puis il y avait John Paul et Kenny Pickett.

ROBERT PLANT
On a fini dans la suite que Burl Ives venait de libérer. Plus bas dans le couloir, il y avait les GTO's, Wild Man Fisher et tous ces personnages du Sunset Strip de l'époque. Rodney Bingenheimer était en train de faire du café... [et] toute cette raideur britannique a rapidement disparu sous le ciel bleu de cette Californie de la fin du Summer of Love. J'ai été téléporté.

RICHARD COLE
Le jour de Noël, je suis allé voir une fille à Laurel Canyon et le groupe a dîné ensemble. Je crois que Bonzo a préparé une dinde.

CHRIS WELCH
Robert taquinait toujours Bonzo et ça le rendait furieux. Mais on peut dire qu'ils s'aimaient beaucoup.

RICHARD COLE
Bonham et Plant se chamaillaient. Ce n'était jamais à propos de la musique. En général, l'un d'eux ne voulait pas payer l'essence quand ils retournaient à Birmingham. Ça nous amusait beaucoup parce que leurs disputes ressemblaient à celles de deux frères. J'imagine que c'est dû au fait qu'ils sont arrivés tous les deux dans le groupe avec un statut d'outsider et je suis sûr de l'avoir senti quand je parlais avec eux.

ROBERT PLANT
C'était beaucoup plus facile pour John de suivre mes changements que pour les deux autres. Comme on venait du même endroit et qu'on avait joué ensemble par le passé, il pouvait se servir d'aspects de ma personnalité que Jimmy et Jonesy ne connaissaient pas ou ne prenaient pas la peine de comprendre.

PAMELA DES BARRES (groupie de L. A. et petite amie de Page en 1969-1970)
À la différence de beaucoup de groupes, [les musiciens de] Led Zeppelin train[aient] ensemble dans les clubs et les restaurants. Ils s'appréciaient vraiment.

JOHN PAUL JONES

Selon cette vieille idée hippie, les membres d'un groupe vivaient ensemble, mais, une fois qu'ils partaient sur la route, ils étaient à couteaux tirés. Alors que nous, on était toujours très contents de se voir à l'aéroport le premier jour de la tournée et je suis sûr que ça explique la longévité du groupe.

Il n'y avait aucun cabotin dans Led Zeppelin. Les gens pensent que Jimmy et Robert étaient toujours fourrés ensemble, mais on oubliait la section rythmique. En fait, c'était plutôt les mecs des Midlands contre les mecs du Sud, il y avait beaucoup de plaisanteries bon enfant. On se foutait de leur gueule et ils se foutaient de notre gueule : *"Espèce de chochotte du Sud..."* Mais on était tous très protecteurs avec Led Zeppelin. Quand un membre du groupe était attaqué par la presse, on venait tous à sa rescousse... et on le ferait sans doute encore. On est toujours sur la défensive.

BILL HARRY

Robert était très drôle. C'était le farceur de la troupe. Quand on était en sa compagnie, on se sentait totalement à l'aise et il n'y avait aucune tension.

CHRIS WELCH

Robert avait une exubérance très enfantine. Je l'ai vu une fois entrer dans le hall d'un hôtel et exécuter une roulade sur le sol. Dans les bars des hôtels, il captivait toutes les filles. Il ne restait jamais assis tout seul. Beaucoup de musiciens de rock draguaient sans vergogne, mais Robert ne le faisait jamais, il attirait les filles comme un aimant. Il n'a jamais choisi une groupie qui ne s'était pas jetée d'abord dans ses bras.

KIM FOWLEY (producteur et figure de la scène de L. A.)

[Les musiciens de] Led Zeppelin [sont] tombé[s] amoureux de Los Angeles parce qu'il y a certains endroits où tout le monde dit oui et c'était mieux que d'être coincés à Grimsby ou en Belgique. Les Anglais sensuels aimaient L. A. tandis que les intellectuels aimaient New York. L. A. est tombé amoureux de Led Zeppelin parce qu'elle était connectée à l'Angleterre. Quand un nouveau groupe anglais arrivait, on voulait être les premières personnes de notre quartier à les accueillir au club. On se disait, *"Allons voler leur énergie et consommer leur magie"*.

ROBERT PLANT

On n'arrivait pas à croire qu'on était aux États-Unis. Tout était nouveau pour nous. Pendant ce temps, Pagey paradait comme un roi, le roi des Yardbirds, entouré de toutes ces filles.

KIM FOWLEY

Jimmy est venu me voir dans ma chambre au Château Marmont et m'a dit, *"Hé, regarde mon nouveau fouet"*. Il m'a montré ce fouet qui aurait fait baver d'admiration Aleister Crowley, un objet impressionnant. Il portait une tenue sombre avec des poignets en velours. Il était tiré à quatre épingles et il n'était que trois heures de l'après-midi. Il ne devait pas monter sur scène d'un moment à l'autre. Le garçon timide que j'avais rencontré en 1965 était devenu tout à coup un jeune homme très sûr de lui. C'était le Jimmy Page de la légende. Il était encore poli, mais avec des traits de caractère qu'il n'avait pas montrés jusque-là.

PAMELA DES BARRES

Quand j'ai rencontré Jimmy, il ne prenait pas de drogue. Il se contrôlait beaucoup et aimait que les filles soient un peu incontrôlables. Ça ne m'a jamais dérangée. J'aimais ça et je me sentais totalement en sécurité. Je sais que beaucoup de gens ont parlé de ses fouets et des choses qu'il faisait, et peut-être qu'il a fait ces choses, mais il était très respectueux avec moi et il ne m'a jamais fait mal. À part me briser le cœur, bien sûr...

3. Dès "Dazed & Confused", Jimmy Page s'est toujours dispensé de créditer les vieux bluesmen auxquels il empruntait largement pour élaborer les futurs classiques de Led Zep. Le mégahit "Whole Lotta Love", décalque du "You Need Love" de Willie Dixon, allait valoir quelques ennuis judiciaires au groupe.

MARIE DIXON (veuve de Willie Dixon, le légendaire bluesman de Chess)

Vers 1979, ma défunte fille, Shirley, a découvert l'enregistrement de "Whole Lotta Love" chez une amie dans le North Side. Elle était persuadée que c'était la même chanson que celle de mon mari, "You Need Love". Willie avait une maison d'édition, Arc Music, dans les environs de New York, qui était censée s'occuper de ses droits. On aurait pu croire qu'ils auraient été au courant, mais ils s'en moquaient. [Willie] était assez content que [Led Zeppelin] ait enregistré "Bring It on Home", mais il ne savait pas qu'ils avaient emprunté une autre chanson moins connue et qu'ils lui avaient donné un autre titre.

DON SNOWDEN (biographe de Willie Dixon)

Willie n'avait jamais entendu "Whole Lotta Love" parce qu'il n'écoutait pas les radios rock, et ses managers ne pouvaient pas faire le lien parce qu'ils n'avaient jamais entendu la version de "You Need Love" enregistrée par Muddy. Presque personne ne connaissait "You Need Love" parce que Chess l'avait sorti en single au début des années 1960 aux États-Unis, avant que les ados blancs comme nous n'apprennent l'existence du blues. Je me souviens que j'ai découvert que les deux morceaux, "You Shook

Led Zep a beaucoup emprunté au répertoire des vieux bluesmen.

© CHARLES BONNAYTINE & LIFE PICTURES/GETTY IMAGES

Me" et "You Need Love", sont sortis sur un EP en Angleterre ou en Europe en 1962. C'est sans doute à cette époque que les membres de Led Zeppelin l'ont entendu. Giorgio Gomelsky m'a dit que Willie lui avait laissé des enregistrements de ses chansons en 1963, pendant les concerts du premier American Folk Blues Festival en Angleterre, et il est difficile de croire que Page ne faisait pas partie de ce milieu, étant donné ses liens avec les Yardbirds.

La version des Small faces est attribuée à Marriott-Lane, mais elle est presque identique à la musique du morceau de Muddy avec l'orgue, sans parler de l'emprunt d'un couplet de "Land of 1 000 Dances". Plant s'est réellement servi du style vocal de Marriott comme d'un point de départ. Un juste retour des choses, j'imagine.

STEVE MARRIOTT (chanteur des Small Faces et de Humble Pie)

"Whole Lotta Love" a été piqué à notre album. On a fait un concert avec les Yardbirds. Il y avait Robert, et Jimmy Page m'a demandé quel était ce morceau qu'on avait joué. *"You Need Loving', lui ai-je répondu. C'est un morceau de Muddy Waters"*. Alors, ils le savaient tous les deux. Après que [les Small Faces] se sont séparés, ils l'ont repris et l'ont modifié. Je leur souhaite bonne chance. C'est surtout ce bon vieux Percy qui voulait le faire. Il l'a chanté de la même façon, avec le même phrasé. Mêmes les pauses à la fin sont identiques. Ils ont seulement changé le rythme.

ROBERT PLANT

Le riff de Page lui appartenait. C'était le point de départ. Je me suis simplement dit, *"Bon, qu'est-ce que je vais chanter ?"* C'est tout, un emprunt, que je reconnais aujourd'hui volontiers. À l'époque, on discutait beaucoup de ce qu'on devait faire. On s'est dit que c'était tellement vieux, si éloigné de nous... Bon, on se fait seulement prendre quand on a du succès.

Robert Plant, l'homme à la voix la plus sexy du monde, selon les fidèles... et les groupies.

JEFF BECK

Il y avait beaucoup de malhonnêteté à cette époque : tu changes le rythme, tu changes le style et ça t'appartient. On était payé que dalle pour ce qu'on faisait et j'en avais rien à foutre des autres.

ED BICKNELL (ancien manager de Dire Straits)

Tout le monde sait que Mick Jagger a dit, *"On avait le meilleur de Chess"*, au sens où ils avaient tout pillé sans rien payer. Il s'est passé la même chose avec Led Zeppelin parce que Mick et Jimmy trouvaient tous les deux que l'idée de sortir de l'argent était assez traumatisante.

ROBERT PLANT

Baissez la tête et ne dites rien, ah ah ah ! Si vous lisez *Deep Blues* de Robert Palmer, vous verrez qu'on a fait ce que tout le monde faisait. Quand Robert Johnson a enregistré "Preaching Blues", il a remanié "Preacher's Blues" de Son House.

JOHN PAUL JONES

Je ne sais pas, toute cette question de l'appropriation de la musique noire par les musiciens blancs est tellement... En définitive, la musique n'appartient à personne. La musique noire a assimilé une bonne partie de la musique religieuse blanche. Tous ceux qui font de la musique sont influencés par ce qui se passe autour d'eux. Il y a tous ces morceaux qu'on peut utiliser pour composer d'autres chansons.

CHARLES SHAAR MURRAY (journaliste au *New Musical Express* dans les années 1970 et 1980)

Nick Kent m'a raconté que, lorsqu'il a fait sa première interview de Jimmy Page, il avait abordé le fait que de nombreuses chansons attribuées à Page-Plant, en particulier "Whole Lotta Love", "Bring It on Home", "The Lemon Song", "Black Mountain Side" et "In My Time of Dying" – étaient soit des morceaux traditionnels, soit des emprunts directs à des artistes comme Willie Dixon. Page est devenu extrêmement hostile.

NICK KENT (journaliste au *New Musical Express*)

Des gens comme Charlie Murray n'aimaient pas Led Zeppelin et étaient moralement choqués qu'ils aient volé des chansons à leurs vieux héros du blues. Il n'a pas compris que ce blues est une forme très malléable et le fait de la remodeler n'est pas nécessairement incongru ou sacrilège.

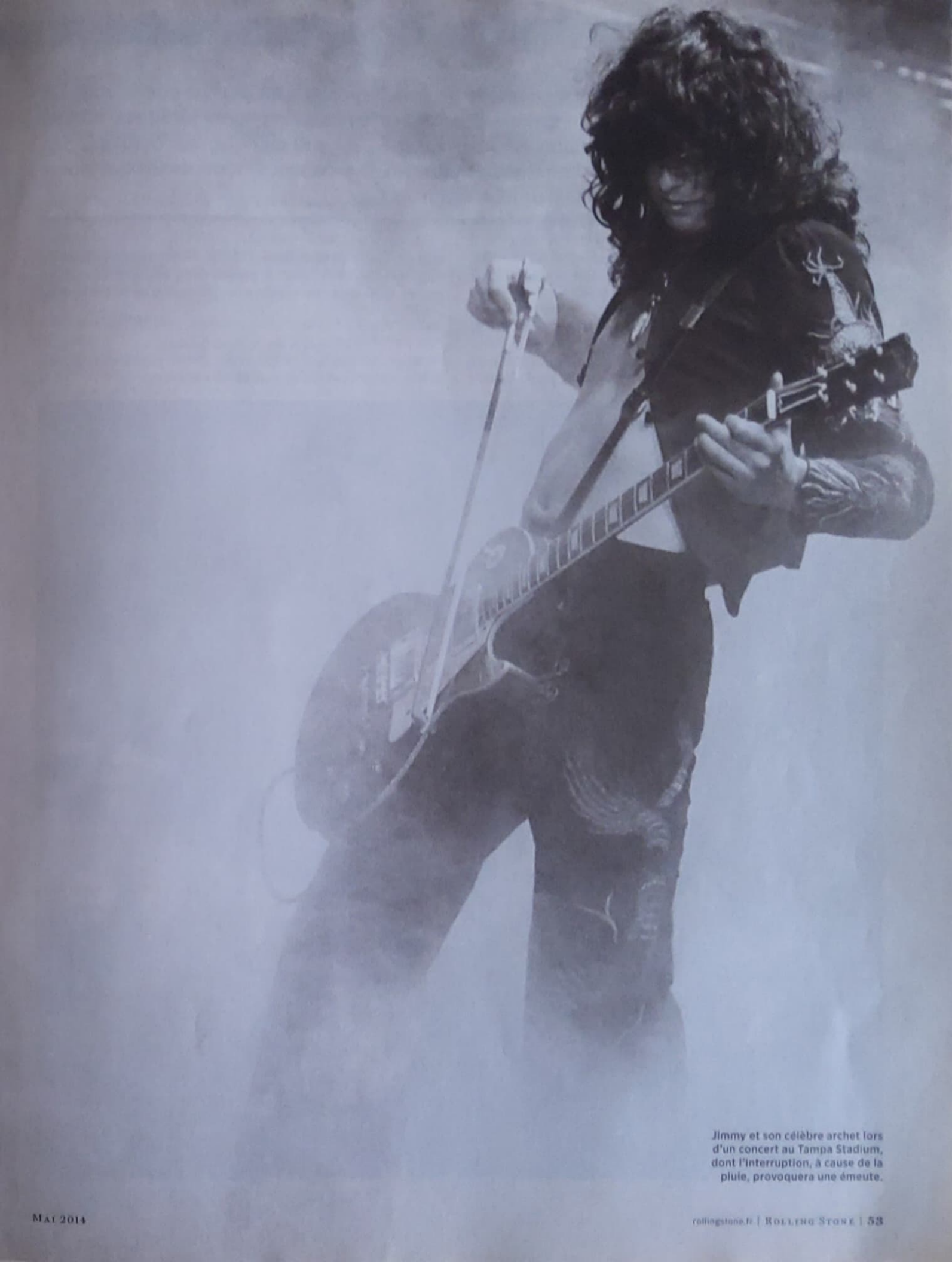
MARIE DIXON

Willie a poursuivi Atlantic. Un accord à l'amiable a été conclu, mais il n'a pas reçu de somme d'argent à la hauteur de la vente des disques. Il est mort en ayant le sentiment qu'il n'avait pas été correctement défendu. Vous avez sans doute lu quelque part qu'il était question de sept millions de dollars, mais il n'a jamais rien touché de ce genre. Ni un million, pas même près d'un million. C'était très décevant pour Willie, mais il m'a dit qu'il n'avait pas le temps d'en vouloir aux gens. Il n'a jamais éprouvé d'amertume. Je crois que, quand il est parti, c'était un homme très heureux.

JIMMY PAGE

Je ne sais pas quelle en a été l'issue. En ce qui me concerne, je ne suis jamais allé au tribunal. Je ne sais pas. Je pourrais savoir. C'est sans doute quelque part dans un dossier. Ça ne m'intéresse pas, c'est tout. Vous devriez demander ce genre de choses à Robert parce que ce n'est pas moi qui ai écrit les paroles.

© CHRIS WALTER/WIREIMAGE/GETTY IMAGES. PAGE DE DROITE : TERRY O'NEILL/GETTY IMAGES.



Jimmy et son célèbre archet lors d'un concert au Tampa Stadium, dont l'interruption, à cause de la pluie, provoquera une émeute.

4. À la fin des seventies, la suprématie de Led Zeppelin n'est plus ce qu'elle était. La réputation sulfureuse du groupe, à base d'excès en tous genres (drogues, bibine, groupies, orgies, satanisme, etc.) ne masque plus son manque de créativité. Ses membres traversent également des tragédies personnelles, comme la mort du fils de Robert Plant et la dégringolade bientôt fatale de John Bonham.

DAVE PEGG (bassiste de Fairport Convention)
Il y avait beaucoup de rumeurs qui couraient et elles étaient très alarmantes. On entendait des histoires sur ces choses affreuses que Bonzo avait faites, comme maltraiter les gens. En ce qui me concerne, je n'ai jamais vu John sous ce jour quand je l'avais rencontré. Il a toujours été un véritable gentleman et se donnait énormément de mal pour aider les autres, mais il avait une part d'ombre. Ça avait beau m'inquiéter, j'avais perdu contact avec lui depuis un bon moment. Je lui ai écrit une lettre pour lui conseiller, *"Arrête de boire"*. Je pensais que quelque chose allait lui arriver, qu'il aurait un accident ou que quelqu'un le mettrait en colère.

TONY IOMMI (guitariste de Black Sabbath)
C'était une bombe à retardement. J'ai vu plusieurs fois John vomir, sniffer une ligne et prendre un autre verre.

John Bonham, alias Bonzo, demeurera l'un des plus grands batteurs de l'histoire du rock.

© JAN PERSSON/WESTERN/GETTY IMAGES

BENJI LEFEVRE (technicien son de Led Zeppelin de 1973 à 1980)
Je me souviens que Bonzo était la plupart du temps bourré. Robert disait, *"Oh, il n'arrête pas de parler pour ne rien dire"*. Il ne disait pas, *"Je m'inquiète vraiment pour lui"*. Il est possible que Pat ait engueulé John parce qu'il allait partir en tournée et se défoncer encore. Peut-être qu'inconsciemment, ça a fait son chemin en lui.

GLENN HUGHES (ancien membre de Deep Purple)
Vers la fin, il buvait méchamment. Quelque chose le rongeait. L'alcool l'a détruit. Ça l'a isolé, ça l'a mis à l'écart et ça l'a bousillé. Ce mec était malheureux. Quelle que soit votre putain de fortune ou le nombre de vos putains de voitures, l'alcool vous détruit. C'était horrible.

PHIL CARLO (tour manager de la dernière tournée de Led Zeppelin)
Je pense que Led Zeppelin avait atteint la croisée des chemins. D'après moi, ça n'aurait pas duré très longtemps. Jimmy et Bonzo prenaient de l'héroïne. La musique n'avait plus du tout la même qualité. Ils devaient se racheter une conduite et recommencer à composer de bonnes chansons. Robert était devenu M. Sobre et en avait marre que les autres ne le soient pas. Il s'est levé à neuf heures du matin pour aller se promener à Bewdley et Kidderminster. À dix heures, il a voulu téléphoner à quelqu'un pour parler de quelque chose, mais, pour le deuxième jour de suite, il s'est fait avoir parce que les autres s'étaient enfermés à clé.

ROBERT PLANT
On partait répéter et [John] n'avait pas l'air aussi joyeux que d'habitude. Il m'a dit, *"J'en ai marre de jouer de la batterie. Tout le monde joue mieux que moi"*. On était dans la voiture, il a enlevé le pare-soleil et l'a jeté par la vitre pendant qu'il parlait. Il a ajouté, *"Tu sais quoi, pendant la répétition, tu joueras de la batterie et je chanterai"*.

MICK HINTON (roadie et homme à tout faire de Bonham)
On s'est installés à Bray. Le jour de la première répétition, Bonzo est arrivé, disons, en sale état. Comme c'était le premier jour, personne n'y a fait trop attention. Il s'est assis sur son tabouret, mais il est tombé deux ou trois fois. Robert a dit, *"Ça suffira pour aujourd'hui, on essaiera demain"*. En fait, je crois qu'il n'y a pas eu d'autre répétition.

BENJI LEFEVRE
Je logeais avec Robert et Jonesy au Blake's à Londres. Le lendemain matin, on a pris la direction de Bray. Je leur ai dit, *"On devrait s'arrêter chez Jimmy pour s'assurer qu'ils sont debout"*. On a fait demi-tour. On a trouvé Jimmy en train d'errer dans la maison. *"Bonzo s'est levé ?" "Non". "Où est-ce qu'il dort ?" "En haut de l'escalier en colimaçon"*. Je leur ai dit, *"Très bien, je vais aller le sortir du lit"*. Jonesy m'a emboîté le pas. On a monté l'escalier. Il y avait Bonzo, mort.

JOHN PAUL JONES
Je me souviens qu'après l'avoir trouvé, je suis descendu. Jimmy et Robert étaient dans le salon. Ils étaient en train de rire. J'ai dû aller leur dire, *"Écoutez"* et leur raconter ce qui s'était passé. Ça a été un tel choc.

BENJI LEFEVRE
Quand je suis descendu, Jonesy était sorti dans le jardin et Robert était debout. Il était sur le point de monter à l'étage, mais je lui ai conseillé, *"S'il te plaît, n'y va pas"*. J'ai appelé Ray Washburn et je lui ai dit qu'il fallait que je parle à G.

PETER GRANT
Ray m'a dit, *"Descends"*. Il m'a prié de m'asseoir, m'a tendu des cachets de Valium et m'a dit, *"Prends ça"*. Je lui ai demandé, *"Pourquoi tu veux que je prenne ça ?"* Il m'a répondu, *"Prends les"*. Je lui ai dit, *"Dis moi ce qui se passe"*. Il m'a dit, *"Il y a quelqu'un pour toi au téléphone"*. Je lui ai demandé, *"Qu'est-ce qui se passe ?"* Il m'a répondu, *"John Bonham est mort"*.

DON MURFET (chef de la sécurité de Led Zeppelin)
Je devais me rendre chez Jimmy en vitesse. C'était mon boulot de gérer la situation, de limiter les dégâts, ce qui voulait dire évidemment tenir la police et la presse à l'écart. Benji, Rex King et Rick Hobbs s'étaient montrés très professionnels. Ils avaient déjà nettoyé la scène, c'est-à-dire qu'ils s'étaient débarrassés de tout ce qui pouvait incriminer ou embarrasser le groupe ou la famille de John.
Quand Peter et Ray sont arrivés, Bonham quittait la maison pour la dernière fois en ambulance. La rue était remplie de journalistes et la foule augmentait de minute en minute, comme des vautours attirés par l'odeur de la mort. On a envisagé ensemble le problème sous tous ses angles, on a essayé d'anticiper les conséquences, on a mis au point un plan d'urgence et on a décidé qu'il valait mieux ne pas sortir pendant les jours suivants. Ceci réglé, Peter et Ray sont allés réconforter les gars du groupe.

PETER GRANT
[Bonzo était] sans doute le meilleur pote que j'aie eu dans la vie... Ouais, je l'ai vu saccager des hôtels. Je l'ai même aidé ! Mais il était toujours là pour le groupe, il était toujours là pour sa famille.

ALAN CALLAN (patron de Swan Song en Angleterre)
Peter aimait ces mecs comme ses propres enfants. Il essayait de devancer tous leurs besoins. Selon moi, il ne s'est jamais remis de ne pas avoir anticipé que Bonzo déraperait ce soir-là. Je crois qu'il cherchait seulement à oublier la tristesse qu'il ressentait.

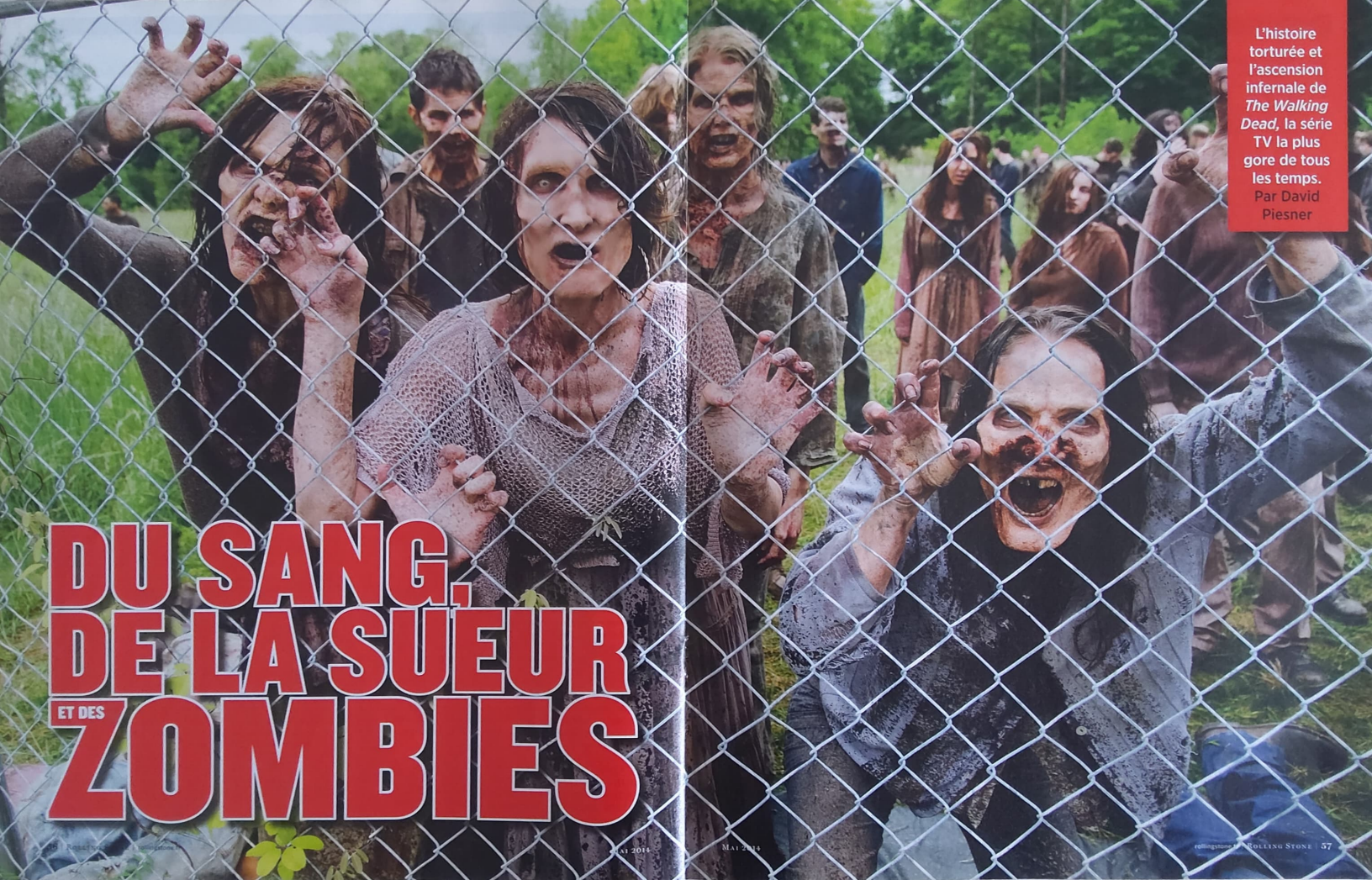
BENJI LEFEVRE
Ça a été un moment absolument terrible. Robert m'a demandé de rester chez lui pour pouvoir parler de tout et de rien. On buvait une vingtaine de pintes tous les soirs. Je pesais cent quinze kilos.

ROBERT PLANT
Je savais combien Bonzo adorait ce qu'il faisait et, vous savez, je trouvais affreux de l'oublier et de se dire, *"Bon, voilà. Maintenant, on ferait mieux de trouver quelqu'un d'autre pour continuer cet incroyable jeu de massacre"*.

PETER GRANT
Il n'en a jamais été question. On n'y a jamais pensé. Le groupe est parti à Jersey et a pris sa décision. On s'est retrouvés au Savoy et je leur ai dit, *"Ce n'est pas possible"*. Il ne s'agissait plus de se réunir pour se demander, *"Qu'est-ce que vous pensez qu'on devrait faire ?"* C'était *"Bang !"*. C'est tout.

ROBERT PLANT
Être à carrefour sans savoir quelle direction prendre, en s'accrochant aux douze ou seize ans passés avec Bonzo, en les serrant contre notre poitrine avec une boule dans la gorge et les larmes aux yeux, voilà une expérience particulièrement étrange. Au fond, je savais que ce rêve avait pris fin, d'un seul coup.

Extraits de Led Zep : Gloire et décadence du plus grand groupe du monde, *de Barney Hoskyns, aux éditions Rivages Rouge. Remerciements spéciaux à Philippe Blanchet.*



DU SANG, DE LA SUEUR ET DES ZOMBIES

L'histoire torturée et l'ascension infernale de *The Walking Dead*, la série TV la plus gore de tous les temps. Par David Piesner

C'EST ENCORE UN MAUVAIS JOUR POUR RICK GRIMES.

Pas un jour du genre *"je sors du coma pour m'apercevoir que le monde est tombé sous la domination des zombies"*, ni du genre *"mon fils vient de tirer sur ma femme qui vient de donner naissance à un enfant dont le père est peut-être mon ancien meilleur ami"*, mais c'est quand même une journée assez horrible. Son visage est couvert de poussière, son œil gauche est entaillé d'une profonde balafre, et un bandage sale et mal fait lui entoure la main. Il cherche son souffle alors qu'il se traîne avec peine en haut d'une colline se trouvant à l'extérieur de la prison qui lui sert de maison, à lui et au groupe de survivants dont il est le chef. On dirait qu'il va s'évanouir.

Le réalisateur Ernest Dickerson vient de crier *"Coupez !"* et des employés de la cantine distribuent des fruits aux acteurs et à l'équipe de tournage. Mais Andrew Lincoln, qui transpire comme un porc sous le soleil dardant du mois d'août, a besoin de plus que d'une petite coupe de salade de fruits pour oublier le fardeau que représente le fait d'incarner Rick Grimes, un ancien adjoint du shérif de l'État de Georgie devenu le dernier à pouvoir sauver l'humanité de l'apocalypse zombie dépeinte dans la série phare de la chaîne AMC, *The Walking Dead*.

Il y a quelques heures, Lincoln sortait de chez lui, à Inman Park, un quartier branché d'Atlanta. Il était alors encore, sans aucun doute, un acteur anglais de 40 ans qui, jusqu'en 2010, était connu en Grande-Bretagne pour ses rôles dans des comédies romantiques légères, et un parfait inconnu aux États-Unis. Après une heure de route jusqu'aux Raleigh Studios près de la petite ville de Senoia, où il troque son accent british pour celui, traînant, du Sud des États-Unis, une heure de maquillage, et un long moment dans la chaleur moite du matin, à répéter son rôle et à écouter son iPod, il est prêt à devenir Rick Grimes. Ou presque.

"Action ! Andy ! Action !" Lincoln est à quatre pattes sur le sol crasseux, et même si on a l'impression qu'il gémit de douleur, en fait, il chante en écoutant son iPod, sans se soucier de l'équipe de tournage qui l'attend. Un assistant de production le sort de sa transe. Lincoln lui donne son iPod et relit la scène. Cette dernière est assez courte : Lincoln doit marcher vers la caméra et dire une seule réplique, mais l'acteur n'aime pas la manière dont se déroulent les choses. *"Encore. Encore. Encore"*, dit-il en hochant la tête, le regard rivé au sol, tandis qu'il retourne vers l'endroit d'où il est parti sur la colline. Il la refait, mais il y a encore quelque chose qui ne va pas. Lincoln laisse échapper un gémissement de mécontentement. *"On le refait !"*, crie-t-il. *"Putain de bordel ! Merde !"* Il replace son oreillette et se remet à quatre pattes. La prise finale se passe bien. Ou assez bien pour continuer.

"LES HISTOIRES D'APOCALYPSE SONT ATTIRANTES QUAND LES GENS ONT DES PENSÉES APOCALYPTIQUES." ROBERT KIRKMAN

"Une part de moi est totalement masochiste, me confie plus tard Lincoln. *Si je trouve que ça ne sonne pas juste, l'équipe comprend et on continue à tourner."* Ce masochisme donne une couleur particulière à *The Walking Dead*, dont le tournage a lieu pendant le chaud été géorgien, souvent en extérieur. Les acteurs et l'équipe de tournage bravent la chaleur, évitent la pluie, évoluent dans des bois et des prairies infestés de tiques affamées, d'aoûtats et de moustiques, et supportent l'emploi du temps épouvantable imposé par le tournage d'un épisode de quarante-trois minutes en huit jour maximum, malgré toutes les scènes d'action et les effets spéciaux. Et le pire, c'est qu'ils doivent faire la même chose seize fois entre mai et novembre.

"C'est un boulot difficile", explique Norman Reedus, qui incarne le redneck Daryl Dixon, un mec très branché arbalète. *"On court, on se fait mal, il fait chaud, il y a des insectes partout. Il y a des acteurs qui sont partis au milieu du tournage parce qu'il faisait cinquante degrés dehors !"*

Lincoln est bien davantage que l'acteur principal de la série : il est producteur de facto, professeur, grand frère et meneur d'hommes. Il commente souvent les scènes dans lesquelles il ne joue pas. Les autres écoutent ses conseils. *"C'est Andy, l'âme du show"*, explique Steven Yeun, qui joue le rôle le Glenn, un ex-livreur de pizzas plein de ressources. *"Pense aux conditions de tournage : on demande à des gens d'être là douze heures par jour pendant sept mois. Toi, tu enverrais tout balader. Mais Andy se pointe avec son air de rien et il dit : 'Je suis l'acteur principal, mais j'arrive tôt et je reste tard, je regarde les prises des autres acteurs, et je prends tout ça au sérieux.' Ça déteint sur l'équipe et les acteurs."*

THE WALKING DEAD EST LA MEILleure série TV du moment, et sans doute la success story la plus surprenante de ces dix dernières années. Tirée de la populaire série BD du même nom conçue par Robert Kirkman (devenu lui-même une sorte de dieu des comics grâce au succès de son bébé indépendant qui dame le pion aux géants du genre DC et Marvel), la série *The Walking Dead* est longtemps restée à l'état de projet, et a été refusée par presque toutes les grandes chaînes avant qu'AMC ne commande la première saison, diffusée en 2010. La série, qui parle des derniers survivants dans un monde aux mains des zombies (les "walkers"), a vu le jour dans un univers télévisuel qui ne montrait jusqu'alors d'intérêt pour les morts vivants que s'ils étaient des vampires. Depuis, *The Walking Dead* a fait presque autant de victimes derrière la caméra que devant : Frank Darabont, le réalisateur des *Évadés*, a été remercié, tout comme Glen Mazzara, qui l'avait remplacé. Sur Internet, de nombreux commentaires reprochent à la série de ne pas être assez fidèle à la BD de Kirkman, ni à la version originale de Darabont, et le sort réservé aux personnages a généré un nombre de réactions (tant positives que négatives) jamais vu depuis la première saison de *Survivor*. La série a parfois eu du mal à

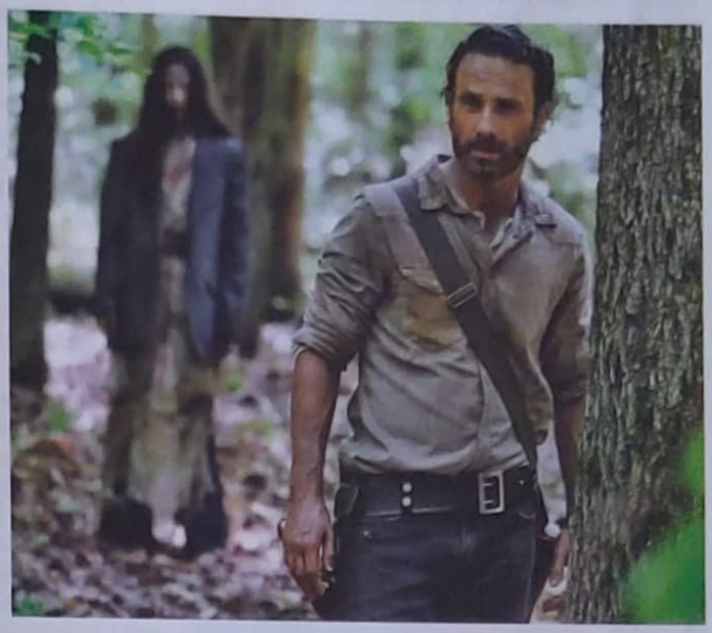
© DOUBLE PAGE PRÉCÉDENTE : GENE PAGE/AMC

VOYAGE À ZOMBIELAND

Les acteurs de *The Walking Dead* parlent des héros crados, des fans obsédés, du nombre élevé de morts sur la série et du prix qu'il faut payer pour sa sécurité pendant une apocalypse zombie.

RICK GRIMES
Andrew Lincoln

"C'est une mode... il suffit de regarder Dexter, Mad Men, *tous ces antihéros... C'est l'archétype masculin du moment"*, constate Lincoln. *"Rick n'est pas comme ça. C'est un héros à l'ancienne. Ça n'est pas cool. Ça n'est pas sexy. C'est brut. C'est sale. Ça parle de réactions viscérales parce que les personnages n'ont pas le temps de boire un cappuccino ou de parler de leur iPod. Ça n'est pas ça, cette série. Je suis le gars que les gens suivent, qu'il ait tort ou raison."*



DARYL DIXON
Norman Reedus

Le bouseux survivaliste est le personnage préféré des fans. L'une d'entre eux lui a envoyé son implant mammaire par la poste. *"J'ai été suivi jusque chez moi une demi-douzaine de fois"*, affirme-t-il.

MICHONNE
Danai Gurira

"Beaucoup de séries reposent sur les personnages, dit Gurira. *La structure de* Walking Dead *est différente. Tout peut arriver. C'est ce qui la rend authentique. Beaucoup de gens vont mourir. C'est pour ça qu'on a signé."*

LE GOUVERNEUR
David Morrissey

"Il est méchant, mais je voulais que les gens le comprennent, dit Morrissey. *Il a créé une ville où les gamins peuvent courir dans la rue. La sécurité a un prix : ce type de paranoïa est très tangible au XXIe siècle."*

trouver un équilibre entre scénarios shakespeariens, nobles idéaux politiques, et cet indescriptible plaisir que l'on éprouve à regarder un zombie se faire tirer une balle en pleine tête. L'audience ne cesse de croître, et la série est aujourd'hui la plus regardée de l'histoire du câble. AMC a annoncé il y a peu la diffusion, dès 2015, d'une suite qui raconterait l'histoire d'autres personnages dans un contexte apocalyptique similaire. La série *The Walking Dead* ressemble à l'enfer zombie qu'elle raconte : elle est inexorable, sanglante et toujours plus imposante.

Robert Kirkman dessine toujours la BD : le centième numéro a été le comic le plus vendu de l'année 2012. Il travaille aussi comme producteur exécutif et auteur pour la série. Il pense que *The Walking Dead* doit en partie son succès au marasme ambiant. *"Les histoires d'apocalypse sont attirantes quand les gens ont des pensées apocalyptiques. Avec la crise économique mondiale et tout le reste, beaucoup de gens ont l'impression qu'on se dirige droit dans le mur. Ça n'est peut-être pas bon pour notre société*, sourit-il, *mais moi, ça me profite !"*

Quelques jours plus tôt, quand je rencontre Lincoln pour la première fois, dans un café branché du quartier très bohème de Little Five Points à Atlanta, il est assis à une table dans le fond de la salle et fait de son mieux pour ne pas se faire remarquer. Ses cheveux bouclés, châtains avec une pointe de gris, sont cachés sous une casquette de baseball John Deere, et il porte une barbe de deux jours. Lincoln vit dans le coin, et la plupart gens qui s'arrêtent à la table le connaissent, au moins de vue, parce qu'il est un client régulier de l'endroit.

Pour répondre à ceux qui ne le connaissent pas personnellement, il troque son accent anglais contre un autre, bien plus traînant, dans lequel il les remercie pour leurs compliments, comme s'il craignait que le fait de découvrir que Rick est en réalité anglais ne tue la magie de *The Walking Dead* pour ces pauvres gens.

Lincoln est quelqu'un de poli, avec une nette tendance à l'autodérision. Quand il se penche vers vous et vous regarde de ses yeux bleus perçants, l'air fasciné par les conneries que vous racontez, vous vous dites qu'il fait semblant, mais il le fait si bien que vous ne pouvez pas vous empêcher soit d'y croire, soit de vous dire qu'en fait, il est sincère.

Lincoln, dont le vrai nom de famille est Clutterbuck, a passé les premières années de sa vie dans le Nord de l'Angleterre, près de Hull (*"qui a été élu pire endroit de tout le Royaume-Uni"*, précise-t-il), avant de déménager à Bath, dans le Sud-Ouest du pays, alors qu'il était encore petit. Il a fait ses débuts en tant qu'acteur à l'adolescence, sur le terrain de rugby, où un professeur l'a repéré et a décidé qu'il jouerait le rôle du Renard dans *Oliver!*, le spectacle de fin d'année de l'école. Lincoln a tout de suite aimé jouer la comédie et la sensation procurée par la scène.

Neuf mois après avoir reçu son diplôme de la Royal Academy of Dramatic Art, Lincoln a décroché un rôle dans la série télévisée *This Life*, un drame romantique sur des jeunes de 20 ans à Londres, dans les années 90. D'autres rôles pour le cinéma et la télévision ont suivi, dont un dans la série comique *Teachers*, dans laquelle il a rencontré celle qui deviendrait sa femme, Gael Anderson, une assistante de production qui se trouve être la fille du leader de Jethro Tull, Ian Anderson.

"Je ne connaissais pas Jethro Tull, avoue-t-il, comme s'il révélait un terrible secret. *Et puis un week-end, elle m'a dit : 'Viens chez mes parents.' C'est là que j'ai réalisé que son père était une rockstar. On s'est très bien entendus. C'est un mec assez unique en son genre."*

© GENE PAGE/AMC. FRANK OCKENFELS 3/AMC.

La carrière de Lincoln était bien lancée en Angleterre, et après un rôle assez important dans le film *Love Actually*, cela le démangeait de tenter sa chance aux États-Unis. Mais les scénarios qu'il recevait étaient décourageants. *"Je ne voulais plus faire de comédie romantique*, raconte-t-il. *J'avais très envie de travailler aux États-Unis, mais je ne voulais pas devenir un nouveau Hugh Grant."* Lincoln voulait à tout prix sortir de la case dans laquelle on l'avait rangé. Quand il a lu le scénario du pilote de *The Walking Dead*, il ne semblait pas le choix le plus évident pour incarner un homme de loi géorgien, mais les producteurs cherchaient une nouvelle tête, et le fait qu'il n'ait pas encore réussi à faire carrière aux États-Unis est soudain devenu un avantage.

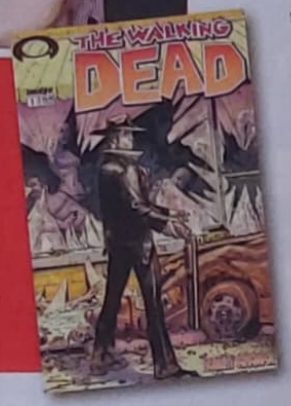
Rick Grimes est un personnage complexe. Ce n'est pas un antihéros sombre comme Tony Soprano, Don Draper ou Walter White, mais plutôt un héros classique à la Gary Cooper, même s'il est obligé de commettre des choses horribles pour faire le bien. Pour ce rôle, la productrice exécutive Gale Anne Hurd raconte qu'ils avaient besoin de *"quelqu'un qui ne soit pas rebuté par la violence. Il fallait qu'on puisse croire que c'était un homme bon soudain projeté dans un univers incroyablement violent"*.

Jon Bernthal, qui avait déjà décroché le rôle de Shane Walsh (l'ancien meilleur ami de Rick devenu son pire ennemi), raconte que quand Lincoln est entré dans le bureau de Frank Darabont, le réalisateur, scénariste et producteur des deux premières saisons de la série, *"c'était évident qu'il était le personnage"*.

Lincoln et sa femme, qui venaient d'avoir un bébé, n'avaient cependant pas très envie de déménager pour un rôle qui paraissait peu prometteur. Lincoln aimait *Mad Men* (une autre série d'AMC), mais surtout, il savait que si quelqu'un pouvait transformer une histoire d'invasion de la planète par des cadavres pourrissants en histoire sur l'humanité, c'était bien Darabont. *"Frank nous a convaincus"*, se souvient-il.

Il est quasi impossible de regarder Robert Kirkman sans penser que c'est à ça qu'aurait ressemblé le gars qui vend des BD dans *Les Simpson* s'il avait été un peu moins amer et plus débrouillard. À 34 ans, Kirkman est un barbu affable et plutôt corpulent. Sa seule ambition quand il était petit était de devenir un auteur de BD à succès, et quand nous nous rencontrons dans son petit bureau sur le tournage, il semble encore étonné du chemin qu'il a parcouru depuis. Bien sûr, il est l'un des auteurs et des producteurs de la série, mais il avoue qu'il ne maîtrise pas encore tous les rouages de la télévision.

Kirkman a grandi à Richmond, dans le Kentucky. Quand il a su qu'il voulait gagner sa vie avec la BD, il n'a pas osé dire à ses parents qu'il avait quitté son travail. Un an plus tard, il leur mentait toujours. Et même après que sa mère a découvert qu'il ne travaillait plus pour l'entreprise qui l'avait embauché, il n'a pas osé dire la vérité. *"Je disais : 'Oh oui, maintenant, je travaille à UPS"*, se souvient-il. Il lui aura fallu deux ans, durant lesquels il a travaillé sur ses propres comics tout en travaillant en freelance pour Marvel, pour se décider à apporter un paquet de ses œuvres à ses parents et à cracher le morceau. *"Ils ont trouvé que j'étais bizarre."*



ZOMBIE INC.
Kirkman *(ci-dessus)* aimait les films de zombies, mais détestait toujours leur fin. Il a voulu en créer un qui *"continue à l'infini"*. Le numéro 1 de la BD, paru en 2003, a donné naissance à une mégafranchise.

Kirkman est un homme de secrets. Il a aussi mis du temps à avouer à ses parents qu'il s'était marié. *"Le mois où nous nous sommes fiancés, mes parents ont décidé de divorcer*, raconte-t-il. *Ça ne me semblait pas juste de leur dire : 'Ah, vous divorcez, c'est marrant, moi je me marie.' Alors on ne leur a rien dit."*

Vers 14 ans, Kirkman a vu *La Nuit des morts vivants* de George A. Romero (1968). Même si les histoires de zombies existaient depuis des siècles, le film de Romero définissait l'archétype moderne du zombie : un cadavre titubant et résolu qui contamine les vivants en les mordant, et dont on ne peut se débarrasser qu'en lui tirant dans la tête. Quand on regarde ce film aujourd'hui, malgré la production médiocre, on ne peut que voir d'où Kirkman, mais aussi Darabont, ont tiré leur inspiration pour *The Walking Dead*.

"Une histoire de vampires et de loups garous est une histoire sur des gens qui subissent une métamorphose, explique Kirkman. *Mais les histoires de zombies parlent d'êtres humains qui font des choses dans lesquelles on peut se reconnaître, comme protéger sa famille, trouver à manger, construire un abri."* Les zombies sont aussi une métaphore bien commode des masses débiles et affamées, toujours avides de nourrir leur appétit égoïste, une métaphore des pressions que la société nous fait subir, et de presque tout ce qui échappe à notre contrôle et qui, par conséquent, nous effraie.

Max Brooks, l'auteur du *Guide de survie en territoire zombie* et de *World War Z*, explique que *La Nuit des morts vivants* et d'autres films de Romero comme *Zombie (Dawn of the Dead)*, ont donné naissance à une philosophie sous-jacente à toute bonne histoire de zombies. *"Ces créatures sont le miroir de nos faiblesses*, explique Brooks. *Comment les zombies gagnent-ils alors qu'ils sont lents, stupides et faciles à tuer ? Leur faiblesse inhérente révèle notre bêtise, notre avidité et notre peur. C'est comme l'ouragan Katrina. C'était juste de l'eau. Mais l'histoire de Katrina est celle d'erreurs humaines incroyables, et c'est exactement ce qu'est une bonne histoire de zombies."*

Kirkman aimait ce genre de films, mais la plupart d'entre eux lui posaient un problème : leur fin. Après environ quatre-vingt-dix minutes de combats et de bain de sang, un ou deux personnages survivent et s'en vont dans le soleil couchant. Pour lui, cela ne ressemblait pas à la fin de l'histoire, mais plutôt à son début. *"J'ai commencé à me demander ce qui se passerait si une de ces histoires continuait à l'infini..."*

C'est de cette question qu'est née *The Walking Dead*, dont le premier tome est paru en 2003. La BD est devenue un succès underground, ce qui a vite permis à Kirkman de rencontrer des gens intéressés par une adaptation pour le cinéma. Aucune des propositions ne lui avait semblé intéressante, jusqu'à celle de Darabont en 2005. *"Il avait compris mes BD*, dit Kirkman. *L'important n'était pas l'hémoglobine ou la menace zombie. C'était une histoire réaliste de survie, qui parlait de vraies personnes."*

© MICHAEL TRAN/FILMMAGIC/GETTY IMAGES, DR.

Darabont, qui a refusé d'être interviewé pour cet article, a écrit un pilote et a passé plusieurs années à essayer d'intéresser les gens à son projet. La chaîne NBC et d'autres s'y sont penchées, mais n'ont pas donné suite, jugeant le projet trop violent. Darabont était sur le point d'abandonner quand Hurd, qui avait fait ses classes en collaborant avec le pape des films de série B Roger Corman et avait, plus tard, coproduit *Terminator* et *Alien*, l'a appelé pour en parler. Ensemble, ils ont proposé la série à AMC, qui lui a donné le feu vert en 2009.

Les attentes d'AMC étaient modestes. La chaîne avait peur que la série soit considérée comme un film de genre. Du coup, les premières publicités soulignaient la carrière de Darabont, la réputation d'AMC pour les séries et le fait que le tout ne parlait pas vraiment de zombies.

Il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. Le pilote, réalisé par Darabont, est un film de soixante-sept minutes totalement tordu qui ne ressemble à rien d'autre jamais produit pour la télévision. Il a été diffusé pour la première fois pour Halloween en 2010, et a été le programme le plus regardé de l'histoire d'AMC, devant *Mad Men* et *Breaking Bad*. Après cela, le phénomène ne pouvait que prendre de l'ampleur. La plupart des acteurs et des membres de l'équipe à qui j'ai parlé attribuent le succès de la série au fait que le public se reconnaît dans les personnages et qu'il partage le sentiment plus large que ça peut arriver à tout le monde d'être en rupture avec la société. Ils l'expliquent par tout cela, mais aussi l'action non-stop, le suspense et le sang qui gicle dans les règles de l'art. Mais il semble aussi qu'en faisant fi de toutes les subtilités du monde civilisé, *The Walking Dead* fasse écho aux peurs les plus sombres des spectateurs : suis-je un mauvais parent ? Ma femme couche-t-elle avec mon meilleur ami ? Est-ce que j'accorde davantage de valeur à ma propre vie qu'à celle de ceux qui m'entourent ? Qu'est-ce qu'être humain ? Et puis-je répondre à toutes ces questions avant qu'un zombie décharné ne me plante les dents dans le cou ?

La relation entre la série et la BD de Kirkman tisse un réseau complexe d'intrigues. Même si la version TV ne colle pas totalement au scénario de la BD, elle en utilise de nombreux personnages et suit souvent la même intrigue de base. Mais certains personnages qui ont survécu dans la BD sont déjà morts dans la série, et d'autres, qui ont succombé assez vite sur papier, ont connu une vie plus longue à l'écran. Le comic propose un plan détaillé de l'action aux auteurs de la série, mais ces derniers ne sont pas obligés de l'utiliser. Du coup, sur le plateau, tout le monde a peur des fuites sur le scénario. Pendant le tournage de plusieurs scènes auquel j'ai assisté, un assistant-réalisateur a exigé que les dizaines de membres de l'équipe présents éteignent leur téléphone avant le début des prises.

"J'ai été témoin du sabotage de la mort de Shane, raconte Kirkman. *Deux semaines avant la diffusion de l'épisode, des photos de lui maquillé en zombie ont envahi Internet."* Mais, comme beaucoup d'autres catastrophes potentielles autour de la série, celle-ci n'a pas eu de grand impact : *"Les gens flippaient, ils croyaient que ça allait couler la série ! En fait, l'audience a grimpé en flèche."*

The Walking Dead parle de survie, mais en lâchant sur les humains une horde affamée aux origines obscures, Kirkman offre un commentaire implicite sur le monde qu'il détruit. *"Il y a cent ans, nous vivions dans les maisons que nous construisions, nous cultivions la nourriture que nous consommions, et nous avions des rapports étroits avec les autres membres de notre famille,* explique-t-il. *Aujourd'hui, nous faisons un travail que nous n'aimons pas pour acheter des trucs dont nous n'avons pas besoin. On a tout foiré. C'est amusant de regarder* The Walking Dead *et de voir toutes ces choses disparaître,* ajoute-t-il. *Beaucoup de gens trouvent la série déprimante, mais si je me projette dans les dix prochaines années, je vois quelque chose de plutôt optimiste. Peut-être qu'en fin de compte, elle nous rendra meilleurs."*

Dans le camp où s'est installée l'équipe de tournage, Norman Reedus ouvre la porte de sa caravane, armé d'un couteau à cran d'arrêt. Il porte l'uniforme de Daryl Dixon : une chemise sombre, sale et sans manches, et un pantalon marron. Daryl était un survivaliste qui vivait dans les bois avant l'apocalypse zombie, et du coup, il s'est avéré plutôt utile quand notre civilisation

L'HISTOIRE DES MORTS DE KIRKMAN

Au départ, Robert Kirkman a conçu la BD *The Walking Dead* comme un film de zombies sans fin, et la série qui en a été tirée doit beaucoup aux classiques du genre. Kirkman nous offre une visite guidée de certains des plus grands moments du cinéma zombie...

La Nuit des morts vivants (Night of the Living Dead) 1968

Si c'était juste un film sur des gens dans une maison encerclée par des zombies, ça aurait déjà été bien, mais ils arrivent à en faire quelque chose de remarquable. C'est à ça que j'ai toujours pensé : on peut faire tant de choses avec ce genre. Visuellement, ces zombies ne sont pas trop en décomposition parce que c'est quelque chose qui leur est arrivé récemment. Ils sont beaucoup plus humains.

Le Jour des morts vivants (Day of the Dead) 1985

C'est mon film préféré de Romero. Il est sinistre. Ça commence des années après l'apocalypse, les gens vivent dans une base militaire et essayent de trouver des survivants. Cette manière de voir ce qui vient après la chute de la civilisation a inspiré *The Walking Dead*. Les zombies ont rarement été si répugnants, ils se réveillent sur des tables d'opération avec leurs tripes à l'air.

LE JOUR DES MORTS VIVANTS

28 Jours plus tard (28 Days Later) 2002

La naissance des zombies express. Ce film marque un tournant dans l'évolution des films de zombies : je ne pense pas que le public les prenait au sérieux jusqu'alors. Les gens ne regarderaient pas *The Walking Dead* si ce film ne leur avait pas ouvert l'esprit. L'austérité et la manière dont Londres est décrite après la chute sont très cool et très effrayantes.

Shaun of the Dead 2004

Sans doute le meilleur film de zombies jamais tourné. Tous ceux qui y ont participé devraient avoir reçu un Oscar. Toutes les ficelles comiques fonctionnent, les éléments d'horreur sont terrifiants et le scénario est déchirant. Quand quelqu'un se fait arracher la tête, c'est quelqu'un que tu as appris à connaître et avec qui tu as ri, alors ça joue sur tes émotions d'une manière qu'on ne retrouve pas dans les autres films de zombies.

SHAUN OF THE DEAD

World War Z 2013

C'est la première fois qu'un film de zombies est traité comme un blockbuster estival. Il contient des scènes de grand spectacle, mais c'est dommage qu'ils n'aient pas vraiment adapté le livre. Avec *The Walking Dead*, je suis content qu'on ne l'ait pas fait, parce que les gens n'arrêteraient pas d'en parler, et je n'ai pas besoin de ça dans ma vie.

WORLD WAR Z

s'est effondrée. Des dessins de fans le représentant tapissent les murs de sa caravane, et sur le bureau, il y a un implant mammaire gélatineux qu'une fan lui a envoyé. Reedus l'utilise pour poser son téléphone. Il me montre une lettre accompagnée d'une photo de parties génitales qu'il a reçue il y a peu. *"Je viens de la lire. En gros, ça dit : 'Je t'aime. Je t'attendrai. Je fais tout mon possible pour te trouver."* Il secoue la tête. *"Putain..."*

La série provoque un sérieux fanatisme, dont le principal objet est Reedus. Ce dernier pense que les fans s'identifient à Daryl car c'est un homme sans importance qui peut enfin prouver ses qualités grâce à l'apocalypse. Reedus donne à Daryl un côté sombre qui semble attirer les dingues. La semaine précédant notre rencontre, une femme de 32 ans a embarqué ses trois enfants dans un road trip depuis le Mississippi pour venir trouver Reedus. Elle est arrivée jusqu'en Géorgie, où elle est tombée en panne d'essence, a abandonné ses enfants, et est entrée par effraction dans une maison toute proche avant d'être arrêtée. *"J'ai été suivi jusque chez moi une bonne demi-douzaine de fois,* avoue-t-il en plantant son couteau dans le plancher. *Quelqu'un est entré par effraction dans mon jardin. Un gars du FBI va venir pour nous parler de la sécurité."* On frappe à la porte de la caravane. *"Yo, Reedus, tu as des visiteurs !"*

Il s'agit de Lincoln et de Melissa McBride, qui interprète Carol, la veuve inflexible qui a perdu sa fille dans la saison 2. Ces trois-là composent la version réduite de la vieille garde. En plus d'eux, les seuls personnages principaux restants de la première saison sont Steven Yeun et Chandler Riggs (le fils de Rick, Carl).

Les acteurs parlent tous souvent de la *"culture de* The Walking Dead", c'est-à-dire de l'atmosphère très unie et plutôt sérieuse qui règne sur le tournage. Lincoln, Bernthal, Sarah Wayne Callies (qui joue la femme de Rick, Lori), et d'autres œuvrent depuis le premier jour pour entretenir cette ambiance, mais elle est également due en partie à l'alchimie entre l'équipe et Darabont, qui a été très clair dès le départ sur le fait que certains acteurs ne verraient pas la fin de l'histoire. McBride raconte que, la saison dernière, le réalisateur du moment, Mazzara, l'a appelée pour lui annoncer que Carol allait être tuée. *"J'ai dit que je trouvais cela dommage, parce que c'est un personnage intéressant",* confie-t-elle. Puis elle lui a expliqué ce que Carol avait encore à offrir à cet enfer. *"Je ne m'étais jamais entendue parler avec tant d'aplomb. Je défendais ma vie."*

"Je ne sais pas si ça a eu un impact sur sa décision de la garder en vie", poursuit-elle, mais elle est toujours là. L'idée que personne n'est à l'abri de rien unit les acteurs autant que les personnages. Bernthal, qui a été tué en tant que Shane dans la saison 2, raconte que sa scène finale a renforcé l'idée que ce métier était vraiment unique. *"À la fin de la nuit, tous les acteurs se sont pris dans les bras,* raconte-t-il. *Je ne vais pas vous raconter des conneries, je pleurais à chaudes larmes. Je leur ai dit de rester forts, de continuer à donner le meilleur."*

S'il est vrai que *The Walking Dead* ne parle pas uniquement de zombies, à 5 h 45 du matin, dans la caravane de maquillage du tournage, on dirait bien le contraire ! Bethany Murphy attend d'être métamorphosée de jeune actrice sexy en sac de chair dégoulinante, ou, comme on dit dans la série quand on parle des zombies, en "héros". Depuis le pilote, Murphy a incarné plusieurs morts vivants : quand Rick se traîne dans les couloirs de l'hôpital vers les portes battantes sur lesquelles on peut lire *"Ne pas ouvrir, morts à l'intérieur",* ce sont les mains décharnées de Murphy que l'on voit dépasser de la porte pour le saisir.

NICOTERO ENTRE EN TROMBE DANS LA CARAVANE AVEC UNE CHEMISE DÉCORÉE D'UN ZOMBIE COMBATTANT UN REQUIN.

Murphy est l'une des trois acteurs qui vont endurer la session de deux heures de maquillage ce matin, ce qui inclut un masque en mousse de latex, des fausses dents pourries, un assortiment de peintures et de colles, et pour Murphy, un traitement particulier des cheveux qui les rend épouvantablement zombiesques. On maquille aussi les bras et les jambes, mais l'habillage essaye en général de dissimuler la peau des zombies pour gagner du temps (d'où la prédominance des manches longues chez les morts vivants). Aujourd'hui, il y a seize héros à grimer, plus une poignée de zombies de seconde zone qui ont droit à un maquillage élaboré, mais pas à des prothèses, et plusieurs zombies d'arrière-plan qui ont seulement besoin d'avoir un teint "mortel".

Parfois, le scénario donne des détails sur l'apparence d'un zombie, mais souvent, c'est à la maquilleuse de décider. Les zombies ont sans conteste l'air horribles, mais la véritable horreur vient du fait que même chez le plus affreux, on peut toujours percevoir quel humain il a été avant de devenir un mort vivant. Ce ne sont pas de simples monstres : ces choses ont un jour été nos voisins, nos amis, notre famille. C'est ce que l'on voit bien dans la saison 3 avec le personnage du Gouverneur, qui cache sa fille zombie et espère un remède qui ne vient jamais.

Un peu avant sept heures, Greg Nicotero entre en trombe dans la caravane. Il porte une chemise grise décorée d'une image de zombie combattant un requin, un hommage à l'obscur film italien *Zombi 2*. Nicotero, un producteur exécutif responsable du maquillage, examine les trois héros et fait quelques retouches. *"Au fur et à mesure que la série avance, les zombies se décomposent de plus en plus,* dit-il. *Nous faisons toujours des lèvres pourries parce que nous avons fait des recherches sur les cadavres, et quand la peau se tend, elle éclate. Je pense tout le temps à ça."*

Nicotero a grandi à Pittsburgh et a débuté aux côtés d'un autre habitant de la ville, Romero, sur *Le Jour des morts vivants (Day of the Dead)* en 1985. Depuis, il est devenu une pointure de la profession, et a travaillé sur des films comme *Pulp Fiction* et *Boogie Nights*. Quand Darabont a proposé la série à AMC, les pontes de la chaîne ont eu peur que l'ampleur du projet ne le rende pas financièrement réalisable. Nicotero, qui avait collaboré avec Darabont sur *La Ligne verte* en 1999 et *The Mist* en 2007, a été son atout. Pourtant, il y a régulièrement des tensions autour du budget de la série, ce qui rend le travail de Nicotero difficile.

"Est-ce que je voudrais dix maquilleurs de plus ?, demande-t-il. *Évidemment ! Est-ce que j'aimerais une autre équipe qui puisse filmer seulement les gros plans des zombies ? Ça arrive parfois. Mais on a trouvé comment faire une grande série tout en respectant les contraintes budgétaires."*

Les budgets ont été la cause du départ de Darabont, mais cela n'a pas été le seul problème pendant qu'il était en fonction. Juste avant la diffusion du dernier épisode de la saison 1, Darabont aurait renvoyé la majorité de l'équipe d'auteurs à l'exception de Mazzara. (Les producteurs d'AMC disent qu'ils sont partis de leur plein gré.) Darabont avait écrit, coécrit ou réécrit chacun des scénarios jusqu'alors, et de nombreuses personnes m'ont dit qu'il avait aussi écrit la plupart des dialogues

Andrew Lincoln photographié pour la couverture de l'édition américaine de *Rolling Stone* au mois de mars 2013, en Géorgie.

Selon toute probabilité, "Zombie Jamboree" de Tom Petty est la chanson préférée des acteurs de *The Walking Dead*.

de la saison. Jeffrey DeMunn, qui incarnait le vieux Dale, dit que certains des scénarios originaux *"avaient besoin de pas mal de corrections. Mais quand on me donnait la version réécrite, c'était extraordinaire"*.

MALGRÉ LE SUCCÈS D'AUDIENCE de la saison 1, la chaîne AMC a réduit le budget de chaque épisode de la saison 2 d'environ 500 000 dollars, selon un ancien membre de l'équipe. Kirkman dit que le budget n'a jamais été un problème, et précise qu'il était toujours *"30 % plus élevé que celui de la plupart des autres séries TV"*, même si cela représenterait, selon certaines sources, moins de la moitié de ce que *Game of Thrones* coûte à HBO. Le président d'AMC, Charlie Collier, a affirmé que les épisodes pilotes coûtent en général davantage, et que les coupes budgétaires pour la saison 2 étaient normales. Mais selon Gregory Melton, le chef décorateur des deux premières saisons, et également associé de longue date de Darabont, ces décisions économiques ont eu un impact important sur la série. Darabont avait prévu de faire débuter la saison 2 par un flash-back expliquant comment Atlanta avait été envahie par les zombies.

"Ça aurait dû être comme La Chute du faucon noir, *on aurait suivi une unité de Rangers alors que la ville succombe à l'attaque des zombies*, raconte Melton. *Mais ça ne s'est pas fait à cause de l'argent."* Et, à la place, dès l'épisode 2, les survivants ont installé leur campement à la ferme de Hershel. Un autre ancien membre de l'équipe raconte que la décision de maintenir le groupe sur un lieu de tournage unique pour presque toute la saison a été prise en partie pour des raisons financières.

La chaîne maintient que ces décisions budgétaires ont été prises en fonction de la santé financière à long terme de la série, mais Darabont ne croyait pas cette explication. *"Frank disait que c'était des radins profiteurs*, explique Melton. *Ils voulaient garder leur argent. Ils pensaient qu'ils pouvaient économiser cet argent sans que la qualité, ni l'audience, de la série ne s'en ressentent."*

Pourtant, la plupart des gens travaillant sur la série pensaient alors que les tensions entre Darabont et la chaîne n'étaient pas insurmontables. En juillet 2011, Darabont et les comédiens marquaient une pause dans le tournage de la saison 2 pour faire une apparition à la convention de BD Comic-Con, à San Diego. Darabont rentrait à Los Angeles le dimanche après-midi, et le lundi, il était renvoyé.

Cet événement a sonné l'équipe autant que Darabont. Selon Melton, il a fallu dissuader les acteurs de démissionner en masse. Plusieurs personnes ont très clairement exprimé leur souhait que Darabont continue la série. À ce jour, aucune explication claire n'a été donnée sur les raisons de ce renvoi. *"J'ai posé la question, et on m'a répondu dans le vague"*, avoue Jeffrey DeMunn, collaborateur de longue date de Darabont avec qui il a travaillé sur *Les Évadés*, mais aussi sur la nouvelle série à venir sur TNT, *Mob City*. *"Je suis devenu acerbe, mais je n'ai rien pu apprendre. Ma théorie, c'est que ce sont tous des enfants, et que tout ça, c'était un concours de celui qui pisse le plus loin."*

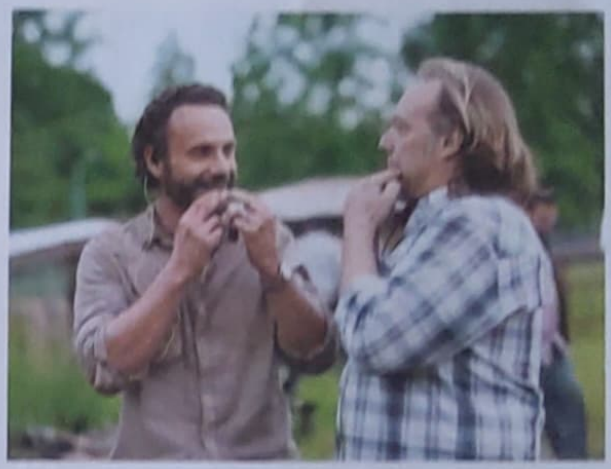
Melton explique que Darabont pouvait être corrosif, ce qui n'a sûrement pas aidé. *"J'ai entendu dire que Frank était très difficile, et qu'il y a eu des échanges de mails peu appropriés,* dit-il. *Il sait très bien écrire des e-mails désagréables. Je pense que certaines personnes chez AMC voulaient se débarrasser de lui."* Collier, le président de la chaîne, n'a pas évoqué les raisons du renvoi de Darabont. DeMunn, en accord parfait avec le moral de son personnage, Dale, a alors déclaré qu'il voulait quitter la série. *"Frank et moi sommes amis depuis plus de vingt ans,* dit-il. *Je n'avais aucun respect pour la manière dont toute cette affaire était menée. Pour moi, dans la vie, quand on a des désaccords, il faut essayer de les résoudre. Si on n'y arrive pas, on fait intervenir un médiateur. Je ne regrette pas de leur avoir dit de se débarrasser de moi."* Le souhait de DeMunn fut exaucé. À la fin d'un épisode de la saison 2, son personnage est mordu par un zombie, puis, dans un moment criant de vérité, il incline la tête vers l'arme de Daryl pour demander qu'on abrège ses souffrances. Comme dans la série, le reste des acteurs a continué.

Après cet incident, Mazzara, le second de Darabont, a pris en main une situation quasi ingérable, mais il a terminé la saison 2, dont l'audience a continué à grimper. À la moitié de la saison 3, pourtant, de nouveaux problèmes se sont présentés. David Boyd, directeur de la photographie de la plupart des épisodes de la saison 1 et d'une partie de la saison 2, également réalisateur de plusieurs épisodes (dont un de la fin de la saison 3), évoque des problèmes de scénario. *"Pendant l'épisode que je dirigeais, la production a stoppé pendant une semaine, sans doute pour mettre de l'ordre dans le scénario. On sait très bien qu'AMC n'en était pas content."* D'autres sources confirment les retards dans la production et les désaccords sur la fin de la saison. Un ancien membre de l'équipe suggère que Kirkman était peut-être très contrarié de voir ses scénarios si lourdement réécrits.

Cependant, après avoir battu de nouveaux records d'audience, Mazzara semblait en position de force. Mais, peu de temps après la fin du tournage, AMC lui annonça qu'il était remplacé par Scott Gimple, un auteur de la saison 2. Les deux parties ont déclaré qu'il s'agissait d'une séparation à l'amiable, due à des désaccords créatifs, sans entrer dans les détails. Mais quelques semaines plus tard, la rumeur prétendait que Kirkman aurait été à l'origine du départ de Mazzara, une opinion partagée par Kurt Sutter, le créateur de *Sons of Anarchy*, qui avait collaboré avec Mazzara sur *The Shield*. Dans une vidéo YouTube, Sutter laisse entendre qu'AMC laisse Kirkman gérer le process créatif parce qu'il détient les droits de *The Walking Dead*. *"En réalité, c'est lui qui tient les rênes... et il ne sait pas comment s'occuper d'une série."* Kirkman réfute l'argument. *"C'est dommage que quelqu'un de son importance commence à dire des trucs de ce genre,* crache-t-il. *C'est bizarre, ça n'est pas comme si j'avais fait virer quelqu'un."*

Quand j'ai parlé à Mazzara en mars, trois mois après son départ, il a souligné le fait que celui-ci n'avait été dû à aucune raison particulière. *"Je ne peux pas dire que je voulais ci, et qu'ils voulaient ça. C'est une accumulation de différences de points de vue. C'était mieux de se séparer à l'amiable."* Collier, lui, reste vague sur le départ de Mazzara, mais insiste sur le fait que, comme avec les autres succès d'AMC, le but de *The Walking Dead* a toujours été de respecter le dessein de son auteur. *"Le créateur de* Mad Men *est Matthew Weiner, celui de* Breaking Bad, *Vince Gilligan, et celui de* The Walking Dead, *Robert Kirkman, et je pense que nous sommes restés fidèles à l'esprit de cette série, qui vient de la BD, qui elle-même représente la vision de Robert."* Le départ de Mazzara a été moins houleux que celui de Darabont. Danai Gurira, qui interprète la manieuse d'épée Michonne, dit : *"Aujourd'hui, on a tous confiance dans la série et on sait qu'elle continuera."*

Avec Gimple, un fan de longue date de la BD et ancien collaborateur de Matt Groening à Bongo Comics, la série semble se rapprocher à nouveau de la vision de Kirkman, après que certains se sont plaint qu'elle s'en était trop éloignée lors de la saison précédente. Gimple reconnaît que lorsqu'il a décroché le job, ça lui a fait un peu peur, mais il décrit aujourd'hui son rôle comme celui d'un *"visionneur en chef"*. Sur la saison 4, il a eu quelques divergences d'opinion avec Kirkman, mais pas celles que l'on pourrait croire. *"Il voulait se détacher de l'histoire de la BD, et moi, je voulais y être fidèle"*, avoue Gimple. Pour finir, les grandes lignes du scénario de la BD sont appliquées dans de nouveaux contextes, et à des personnages différents ou suffisamment modifiés pour entretenir le suspense pour les fans. *"C'est une sorte de remix."*



"DEAD" HEADS
Lincoln apprend à siffler les zombies filles avec Nicotero sur le tournage de la série.

Deux semaines après notre première rencontre, Lincoln m'invite à jouer au golf avec lui. Avant de rentrer une balle dans le quatrième trou, il me dit : *"Le plus difficile dans le fait d'être l'acteur principal de ce truc, c'est de perdre autant de personnages clés qui ont contribué à établir la culture de la série. C'est terrible quand on perd quelqu'un."* Il parle de ses partenaires — Callies, Bernthal, DeMunn et d'autres — qui ont été victimes des zombies, mais on sent qu'il pense aussi à Darabont et à Mazzara. *"L'ambiance est assez sombre sur le tournage, maintenant,* ajoute-t-il. *Ce qui est parfait ! C'est de ça que ça parle. On forme un groupe soudé, et puis un nouveau rejoint la famille, et on s'y fait."*

ETANT DONNÉ CE QU'A TRAVERSÉ la série, on ne voit pas pourquoi *The Walking Dead* ne survivrait pas à ces nouveaux changements. Car c'est une force de la nature, et la chose la plus importante que ceux qui la font vivre puissent faire, qu'il s'agisse de Gimple, de Kirkman, de Lincoln, d'AMC ou de n'importe qui d'autre, c'est de ne pas tout faire foirer. Au trou suivant, Lincoln envoie la balle au milieu du fairway. C'est un bon golfeur. *"Frapper la balle, c'est comme méditer"*, commente-t-il avant de continuer à jouer avec la même grâce qui ponctue tout ce qu'il fait. Il regarde vers le trou, à environ cent cinquante mètres, et saisit un fer 8. *"Un 8, c'est un peu court, mais je vais essayer de cogner fort. On verra ce que ça donne."* Son swing est impeccable, mais quand il frappe la balle, il rate son coup. La balle roule dans l'herbe jusqu'à un bunker.

"Oh, fils de pute, jure-t-il. *Stop !"* L'espace d'un instant, on se dit que Rick Grimes n'est pas loin, mais Lincoln se met à rire. *"Voilà ! C'est ce qui arrive quand on essaye d'en mettre un grand coup."*

L'INTÉGRALE DE LA SAISON 4 SERA DIFFUSÉE À PARTIR DU 11 MAI À 20 H 40 SUR OCS CHOC.

Le début de la fin...

Mai 1984. Boosté par sa chanson-titre (et le clip de Mondino, surdiffusé), *Un autre monde*, le nouvel album de Téléphone, débarque chez les disquaires. Sans que personne ne se doute encore qu'il constituera le testament de la "bande à Aubert". Récit.

Par ***Pierre Mikaïloff***
Photographie par ***Claude Gassian***

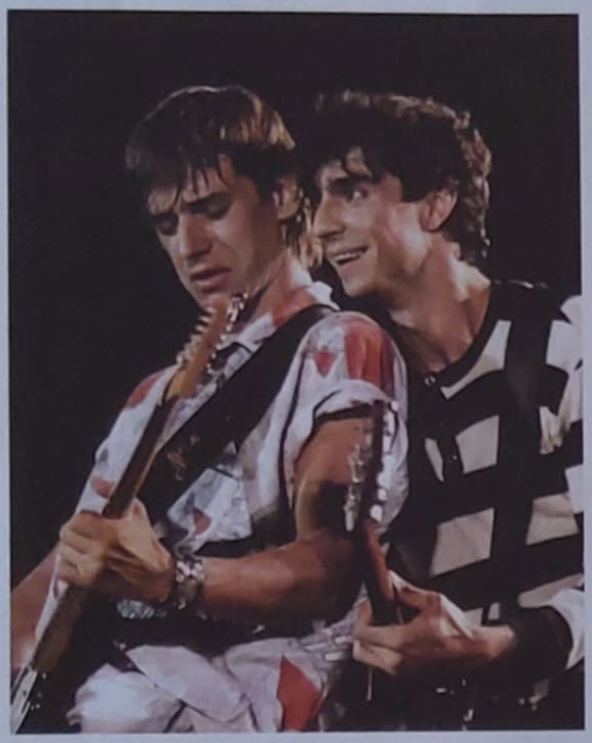
Fin 1983, à la veille d'enregistrer son cinquième album, le paquebot Téléphone semble insubmersible. Tous ses camarades de promotion ont coulé ou sont désormais en cale sèche : Starshooter, Bijou, Lili Drop, Trust, Factory, Diesel, Shakin' Street... Au milieu d'une scène rock française sinistrée, un groupe qui collectionne les disques d'or et de platine reste une exception.

Si l'intérêt du public pour Téléphone n'a fait que croître depuis sept ans, la critique, elle, s'est peu à peu lassée, il faut bien l'avouer, de ce groupe devenu *"trop mainstream, trop riche, trop prévisible"*. C'est vrai que le quatuor ne se conforme pas à l'image du loser magnifique dont on tisse les légendes rock. Pourtant, si l'on creuse un peu, son parcours est tout sauf tranquille. Ses membres sont juste un peu plus malins que la moyenne et n'étalent pas leurs turpitudes sur la place publique – du moins, pas directement. Des chansons comme "Fleur de ma ville" et "J'avais un ami" illustrent bien l'approche de Jean-Louis Aubert pour traiter d'un sujet aussi sensible que l'héroïne, en ménageant plusieurs niveaux d'interprétation.

Pour faire frissonner dans les chaumières, restent toujours les bonnes vieilles rumeurs de séparations. Dès 1979, à la parution de *Crache ton venin*, en réponse à une question sur la fin prochaine du groupe, Aubert ironisait déjà : *"En général, quand on entend ces bruits venir à nos oreilles, c'est à des périodes où, justement, il ne se passe rien."* Et Louis Bertignac d'ajouter : *"Quand il y a des merdes, on n'en entend jamais parler parce qu'on est discrets."*

Le tangage est plus sérieux, en 1982, pendant les sessions de *Dure limite* sous la direction de Bob Ezrin, mais, une fois encore, l'équipage accoste sain et sauf. Ces bruits de palais, il faut bien reconnaître que le public n'y accorde guère d'attention. Les albums se vendent tout seuls (ou presque), chaque tournée attire plus de jeunes spectateurs que la précédente, et les incursions à l'étranger s'enchaînent, même si la conquête du marché international demeure un rêve lointain.

Fin 1983, quand leur manager, François Ravard, annonce au groupe que le successeur de *Dure limite* sera produit par Glyn Johns, le risque d'une séparation imminente semble écarté. Le nom de Johns est généralement associé aux Who, Rolling Stones, Led Zeppelin, Eric Clapton et autres Steve Miller Band. C'est oublier un peu vite qu'il vient aussi de réaliser *Combat Rock* du Clash. Un pied dans la tradition, un autre dans la modernité... Étant donné l'héritage musical (Stones et Who en tête, justement) abondamment recyclé par Téléphone, Johns semble être le choix idéal – même s'il n'est pas forcément le premier. Les quatre rockers frenchies courtisent en effet Bill Price et Chris Thomas (Pretenders) depuis longtemps, mais leurs emplois du temps ne coïncident jamais. Cette fois, ils auraient bien confié les clés du studio à Steve Lillywhite, mais, après avoir assisté à une répétition, le producteur branché du moment a prudemment décliné. *"On traversait une crise grave"*, admet Ravard, qui se souviendra longtemps du coup de fil glaçant de Lillywhite : *"Ils sont en train de se séparer et tu ne t'en rends pas compte, il n'y aura pas de prochain album."*



DURE LIMITE

Sur scène, Aubert et Bertignac retrouvent leur vieille complicité entamée par les tensions au sein du groupe.

Pourtant, en décembre, à la veille de s'envoler pour l'Angleterre, le "groupe en train de se séparer" fête ses sept ans d'existence en donnant sept concerts surprise en banlieue parisienne, au cours desquels il apparaît plus que jamais en grande forme. Un mois plus tard, Téléphone pose ses valises dans le Sussex, chez Johns, qui possède son propre studio et loge ses illustres clients dans l'une des dépendances de sa propriété. Une disposition qui présente l'avantage de repousser les problèmes – et les tentations – du monde extérieur, loin derrière les murs capitonnés de la cabine d'enregistrement.

Avant même le début des sessions, l'Anglais les a avertis : *"Si vous voulez un son moderne, ça n'ira pas. Par contre, si vous voulez quelque chose de pur, de rock'n'roll..."* Une bonne approche pour remettre à plat les fondamentaux : Téléphone, c'est avant tout deux guitares, une basse et une batterie. Le producteur fera plus que tenir sa promesse, forgeant un son à la fois rock'n'roll et moderne aux nouvelles chansons du quatuor. "New York avec toi", "66 heures", "Un autre monde", donnent réellement l'impression d'être issues de premières prises. Johns privilégie en effet l'improvisation, l'accident, la spontanéité. Aussi fin pour manier les machines que les hommes, il sent à quel moment il faut presser la touche "record". Face à un groupe de scène comme Téléphone, il a très vite compris qu'il suffisait de placer les micros au bon endroit, de veiller à ce qu'il y ait toujours une bande vierge sur le 24-pistes et de capter la magie de l'instant.

"Pur" et *"rock'n'roll"* ne signifie pas pour autant "monolithique". Sans doute parce que Téléphone sillonne le monde depuis sept ans, son inspiration s'est diversifiée – un peu trop, même, selon Corine Marienneau. Sur "T'as qu'ces mots", John Entwistle (tiens, tiens...) vient poser quelques parties de cuivres, comme il le fait parfois avec les Who ; sur "Electric cité", une incursion dans le funk, Corine et Jean-Louis y vont chacun de leur ligne de basse ; sur "Les Dunes" et "New York avec toi", Paul "Wix" Wickens (que l'on retrouvera cinq ans plus tard dans le backing band de Paul McCartney) ajoute des parties de claviers et même de l'accordéon...

Contrairement à l'enregistrement de *Dure limite*, plombé par les problèmes internes, celui d'*Un autre monde* est jubilatoire. *"On a vécu à deux par piaule, dans une petite maison, sans s'envoyer les breakfasts à la figure. Alors que pour* Dure limite, *on avait commencé à quatre dans un appart', avant de finir chacun dans son hôtel, aux quatre coins de Toronto"*, commentera Bertignac. Bref, Glyn Johns est parvenu à recoller les morceaux du puzzle.

産

Téléphone, lors d'une halte en Grèce, durant la tournée *Un autre monde*. Derrière les sourires de façade, des relations orageuses...

Du moins provisoirement. Aubert, de son côté, s'enthousiasme pour cet *"immense ingénieur du son qui opère très simplement, à l'opposé des jeunes sorciers actuels : morceaux par groupes de deux ou trois, à fond, au feeling. Avec lui, aucune déperdition d'énergie, aucune débauche de supergadgets. Il n'utilise pratiquement que seize pistes sur les vingt-quatre de la machine, pour que chacune soit plus forte. Trois micros pour la batterie, et non dix. Et si ça ne va pas, on change la batterie de place, on incline quelques amplis..."* L'Anglais soigne tellement les prises de son que le mixage devient une formalité, un simple équilibre à trouver entre les différents instruments.

Le climat apaisant du Sussex a toutefois ses (dures) limites. De retour à Paris, les problèmes resurgissent : *"La moindre décision devenait de plus en plus difficile à prendre,* racontera Ravard. *Une fois l'album enregistré, on n'arrivait pas à s'entendre sur la pochette. Et puis, j'ai rencontré le peintre Francky Boy par l'intermédiaire d'une amie. Jean-Baptiste Mondino a photographié une de ses peintures dans l'optique d'en faire une pochette et ça a convaincu tout le monde."* Francky Boy, qui est membre du collectif de graphistes Musulmans Fumants, réalisera aussi le clip d'"Electric Cité", face B du single "Oublie ça", et concevra la scénographie de la tournée à venir.

Le nouvel album de Téléphone arrive dans les bacs au mois de mai. Difficile d'évoquer *Un autre monde* sans parler du single éponyme et des images qu'il a inspirées à Mondino. *"À ce sujet,* rappelle Ravard, *ce qui peut paraître dingue aujourd'hui, c'est que lorsque l'album paraît, le premier titre que le groupe, conforté par la maison de disques et par moi, décide d'extraire, ça s'appelle 'Oublie ça'. Et, comme son nom l'indique, ce 45-tours sera vite oublié. Les ventes de l'album stagnent pendant un moment, et puis on sort 'Un autre monde'... Ce sera pire encore que 'La bombe humaine' ! Jamais on a autant bastonné dans les médias. Ça devient un tube monstrueux, le clip de Jean-Baptiste passe partout, les ventes de l'album décollent, et on entame une tournée."*

À l'époque, le photographe Jean-Baptiste Mondino est encore relativement novice en matière de clips, même s'il a déjà à son actif l'impeccable "Cargo de nuit" d'Axel Bauer. Le film promo d'"Un autre monde" est tourné en 35 mm, en noir et blanc, pour partie en studio avec des décors de Francky Boy, pour partie en extérieur, avec de sublimes plans nocturnes du métro aérien. Du grand luxe. Comme Ravard le souligne, les images du clip sont indissociables de l'ascension du 45-tours et, par conséquent, de l'album dans les charts.

Durant l'été, Téléphone rode son nouveau répertoire en Europe du Nord, puis opère les derniers ajustements, en septembre, au cours d'une série de concerts en banlieue parisienne. Ce qui restera comme leur plus importante – et plus chère, avec ses 3 500 000 francs de budget – tournée française, est programmée du 1er octobre au 18 novembre. La caravane se compose d'un semi-remorque et de trois bus. De quoi transporter les kilowatts de sono, les kilojoules d'éclairage, le matériel des cinq musiciens – Wix a été recruté pour l'occasion – et le décor d'un million de francs réalisé en Angleterre sous la direction de Francky Boy. Le bon fonctionnement de cette usine à gaz nécessite une équipe technique de quarante-deux personnes, essentiellement composée de Britanniques.

En cet automne 1984 à l'actualité musicale pourtant chargée, Téléphone est partout. La machine promotionnelle tourne à plein régime : radios, télévisions, presses spécialisée, généraliste et même teen (cette dernière est encore très puissante à l'époque) sont à l'unisson. Pour plus de sûreté, Ravard et Pascal Bernardin, le producteur des concerts, investissent dans une campagne publicitaire de type rouleau compresseur. Ce qui a peu d'influence sur un public déjà conquis : les shows se déroulent à guichets fermés. En coulisses, en revanche, la situation est un peu moins flatteuse. Le groupe s'est scindé en "3 + 1" ou, si l'on préfère, en "eux + elle". Dès la première date, Corine Marienneau décide de fuir les hôtels, trop luxueux à son goût, où descendent ses partenaires. Jusqu'à la fin de la tournée, elle voyagera et vivra avec les techniciens.

En octobre, la caravane s'arrête à Paris pour cinq soirées au Zénith, récemment construit. Glyn Johns enregistre deux des concerts en vue d'un live à venir. Sur scène, la machine tourne rond. Son, décor, éclairage, arrangements... tout est réglé à la perfection. Pourtant, il manque un ingrédient. Au détour d'un solo un peu trop long, on se prend à s'ennuyer. On cherche en vain cette énergie brute qui faisait le charme des tournées précédentes. Téléphone semble perdu au milieu d'un décor surdimensionné, écrasé sous une machinerie trop lourde.

Marienneau ne remet pas en cause la qualité musicale de cette tournée, mais constate *"comme un déni par rapport à l'état du groupe. L'œuvre, le son, le public, le spectacle, tout était là, mais c'était déjà foutu. On ne le savait pas encore, mais c'était fini. On ne savait pas que la fin était si proche. On luttait pour que ça tienne, mais on était salement gangrené."* Une gangrène que ne remarque pas le public, composé, pour beaucoup, de fans de fraîche date. Du reste, s'il existe une vérité des chiffres, l'approche du groupe et de son management est la bonne : en novembre, Virgin annonce que les ventes d'*Un autre monde* atteignent les 500 000 exemplaires. Difficile de parler de déclin lorsqu'on a un tel succès. Mais qui pourrait expliquer pourquoi diable Jean-Louis Aubert pose seul en couverture du numéro de juin du magazine rock *Best*, si ce n'est pour signifier que tout ne va pas pour le mieux au sein du groupe le plus populaire de ce début de décennie ?

Le planning de l'année 1985 va s'avérer nettement plus relâché. Jusqu'à l'été, chacun vaque à ses projets personnels. Le groupe se retrouve pour participer au concert organisé par SOS Racisme le 15 juin, place de la Concorde, puis au festival Rock in Athens, où ils sont les seuls artistes français au milieu d'une programmation anglo-saxonne. À l'automne, commencent les répétitions de ce qui aurait dû constituer leur sixième album. L'ambiance s'avère si délétère qu'il semble plus sage d'opter pour un 45-tours. Ce sera aussi l'occasion de tester le réalisateur Steve Levine, à qui l'on pourrait confier la production du successeur d'*Un autre monde*, si successeur il y a. Le quatuor s'enferme au studio Miraval, en Provence, célèbre pour avoir accueilli les séances de *The Wall*, et met en boîte deux titres, "Le jour s'est levé" et "Quelqu'un va venir", considérés a posteriori comme les premières pierres de la carrière solo d'Aubert.

La face A est une ballade qui déçoit le fan habitué aux entrelacs de riffs d'Aubert et de Bertignac. Téléphone vient de succomber au syndrome des eighties : la surproduction. Le son est typique de ces années-là ; les arrangements sont dominés par les claviers. Levine fait partie de ces geeks avides de nouveautés technologiques, et le son glacial de l'enregistrement numérique est encore accentué par son usage intempestif du sampling et de l'informatique. Après une longue intro de claviers, il faut attendre la cinquante-troisième seconde du morceau pour qu'un autre membre du groupe intervienne. En l'occurrence, Kolinka, avec un coup de caisse claire recalé par un logiciel. On ne peut pas être plus éloigné des méthodes de travail de Glyn Johns.

Contrairement à l'enregistrement de *Dure limite*, plombé par les problèmes internes, celui d'*Un autre monde* est jubilatoire.

Pourtant, grâce à une campagne de promotion orchestrée par l'une des attachées de presse les plus influentes de Paris, ce simple si éloigné d'"Un autre monde" – pour ne rien dire d'"Hygiaphone" – se hissera à la quatrième place du Top 50, s'écoulant à 600 000 exemplaires. Sur les plateaux télé, le piano à queue réservé à Aubert exaspère Marienneau. Pour elle, l'instrument ne correspond pas à leur image et, surtout, isole symboliquement le chanteur des autres musiciens, illustrant une dérive, réelle ou supposée, qu'elle dénonce depuis longtemps.

La sortie du 45-tours a repoussé les problèmes à plus tard, sans les régler. Et tout laisse craindre que les prochaines échéances, l'enregistrement de l'album, suivi d'une série de concerts à Bercy, se dérouleront dans un climat orageux. Quand les répétitions reprennent, la répartition des forces est claire. D'un côté, le binôme Jean-Louis/Richard, de l'autre, les électrons libres Corine et Louis. Concernant ce dernier, qui mûrit depuis longtemps un projet d'album solo, Corine expliquera qu'*"à la fin, c'était : 'Je ne fais plus un seul riff parce que, de toute façon, on va me le piquer.'"* Face à une situation où la moindre décision nécessite des heures de palabres, la bassiste propose de prendre une année sabbatique. Kolinka et Aubert n'auraient rien contre, mais Bertignac et François Ravard préféreraient sortir un nouvel album et reprendre la route dans la foulée. On optera pour ce compromis boiteux : l'album est maintenu, Bercy annulé.

Dès la reprise des répétitions, il se confirme qu'on s'achemine vers un accouchement dans la douleur. Cette fois, c'est Aubert qui craque. Ses nouveaux morceaux, "Juste une illusion" et "Plâtre et ciment", laissent de marbre Marienneau et Bertignac. À l'issue d'une autre journée stérile, sans doute pas très éloignée de ce que la caméra de Michael Lindsay-Hogg captura naguère dans le film *Let It Be*, Jean-Louis propose de se réunir dans les locaux de Téléphone Musique. Les points de vue de chacun sont exposés et débattus, confirmant ce que l'on savait : ils sont inconciliables. Le 24 mars 1986, un communiqué de François Ravard annoncera que le groupe s'accorde une *"année sabbatique"* pour *"mener à bien des projets personnels"*. Chez Virgin, le ton se veut tout aussi rassurant : *"En aucun cas, ce congé de douze mois ne signifie la séparation du groupe."* Un mois plus tard, au moment où paraît le live enregistré au Zénith, *"la terre, l'eau, l'air et le feu"*, pour reprendre une métaphore de Corine, officialisent leur divorce.

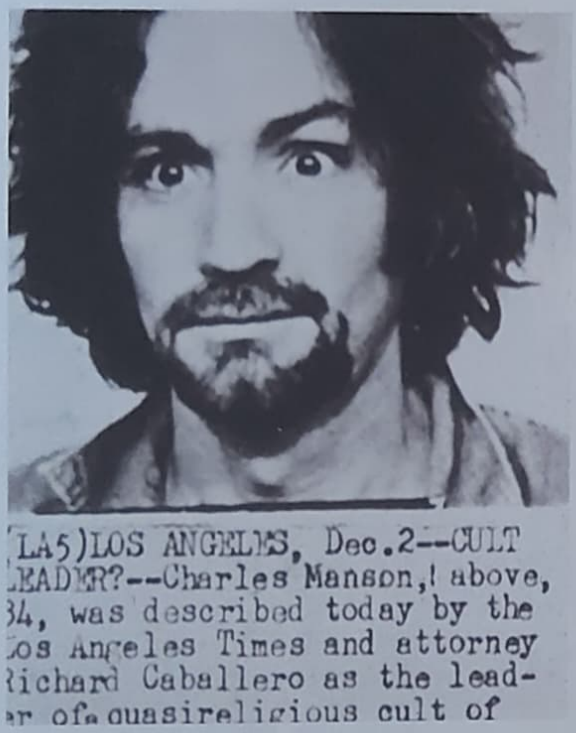
"On gagne, on perd et toujours on espère/Pouvoir s'en refaire une petite gratuite...", affirmait Aubert en 1977. En dix ans d'existence, Téléphone avait explosé tous les scores et confirmé la validité du slogan inscrit sur le fronton des flippers, *"It's more fun to compete" ("c'est plus amusant de jouer à plusieurs")*, mais au moment de se quitter, chacun avait envie de se convaincre que c'est plus amusant en solo. Et personne ne proposa de *"s'en refaire une petite gratuite"*.

de sauter hors de son siège pour bondir sur le juge, le stylo prêt à s'enfoncer dans sa gorge, avant d'être maîtrisé et de subir le verdict : coupable. Ces jours-là sont terminés. Il a aujourd'hui 79 ans. C'est un vieil homme avec des cheveux blancs, qui a des problèmes d'audition, de mauvais poumons et un dentier ébréché fourni par la prison. Il marche avec une canne, qu'il soulève en direction d'une visiteuse : une jeune femme aux cheveux noirs qu'il appelle Star. *"Star !*, s'exclame-t-il. *Ce n'est pas une femme, c'est une étoile de la Voie lactée !"*

Il s'avance vers elle et lui tend les bras en souriant. Deux gardiens armés de gaz lacrymogène et de matraques surveillent le couple depuis une plateforme surélevée au centre de la pièce. Star a 25 ans, elle vient d'une petite ville du Mississippi. Elle a été élevée dans la religion baptiste, vit dans une petite maison très convenable, élève des vaches et détient un certain sens de l'humour. Charlie est le meurtrier le plus détesté de tous les temps. L'influence qu'il a eue sur ses amis, qui ont assassiné en son nom, lui a valu d'être surnommé "le Diable". Il a passé ces quarante-quatre dernières années en prison, et près de soixante années d'incarcération au total, ce qui signifie qu'il a vécu un peu moins de deux décennies en homme libre. Il ne sortira plus jamais.

De son côté, cela fait sept ans que Star vit à Corcoran – depuis ses 19 ans. En plus de son engagement auprès de l'association ATWA, qui lutte pour préserver l'air, les arbres, l'eau et les animaux, elle est le plus fervent soutien de Charlie, animant des sites du genre *"Donnez une chance à Charlie"* (mansondirect.com, atwaearth.com, la page Facebook et le blog Tumblr). Elle lui rend visite tous les samedis et dimanches, jusqu'à cinq heures par jour. *"Les gens pensent que je suis folle,* aime-t-elle répéter. *Mais ce qu'ils ne savent pas, c'est que c'est exactement ce dont j'ai besoin. C'est ce pourquoi je suis née."*

Les règles au parloir n'autorisent que deux baisers, l'un au début de la visite et l'autre à la fin. Il s'agit plutôt d'une étreinte avant que Star et Manson aillent s'asseoir à une table, l'un en face de l'autre. La première chose que l'on remarque chez lui est le "X" taillé sur son front pendant son procès, afin de protester contre son traitement entre les mains de la loi, acte copié par ses défenseurs à l'époque – et, des années plus tard, par la fille aujourd'hui assise en face de lui. La deuxième chose, c'est qu'il a plutôt bien vieilli. Malgré son âge, il ne manifeste aucun de ces trucs de vieux, poils d'oreille, de nez ou substance visqueuse qui pendrait des coins de sa bouche. Sur sa chemise bleue de prisonnier, aucun bouton ne manque, aucune tache de nourriture ou faux pli. Il a l'air en grande forme. Enfin, il y a sa façon de parler, si éloignée des interviews données à la télé dans les années 80 et 90, quand il regardait une Diane Sawyer en pull à col roulé noir et jolies boucles d'oreilles en rugissant : *"Je suis un gangster, femme. Je prends l'argent !"*



CRAZY EYES

Petit voleur, Manson avait passé sa jeunesse en prison lorsqu'il commença à traîner dans le Los Angeles hippie.

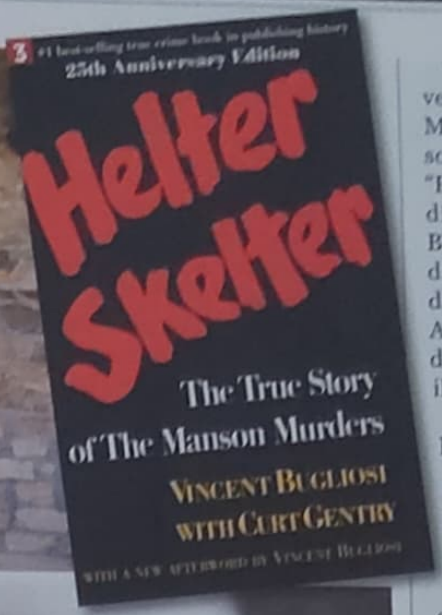
Il se lève et regarde autour de lui. *"Je pensais que nous aurions du pop-corn"*, dit-il, tout en se dirigeant vers un placard où les détenus planquent parfois de la nourriture. Il se penche, fouille à l'intérieur et pousse un grand soupir de déception. *"Bon*, dit-il. *Plus de pop-corn." "Je pense que nous avons tout mangé la dernière fois"*, répond Star. Charlie soupire et s'assied à nouveau, l'air perdu. Mais alors, avant que je ne me rende compte de quoi que ce soit, il a tendu la main et fait rebondir un de ses doigts, aussi rapide qu'une langue d'une grenouille, sur le bout de mon nez. Une pichenette et s'en va. Il se penche en avant. Je peux sentir son souffle dans mon oreille. *"Mon gars, il n'y a personne dont je ne puisse toucher le nez"*, dit-il tranquillement. Il se penche sur le côté : *"Je sais ce que tu penses. Détends-toi."* Un peu plus tard, il me déclare : *"Si je peux te toucher, c'est que je peux te tuer."*

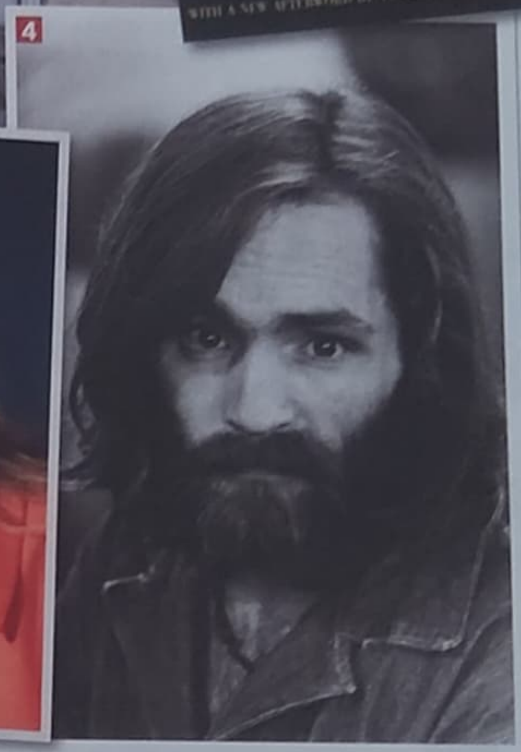
Il met sa main sur mon bras et commence à le frotter. Une heure après, nous parlons de sa vie sexuelle au ranch, au bon vieux temps, toutes ces filles qui se baladaient, quelques gars aussi, les orgies. *"C'était bien, ça,* dit-il, posant à nouveau sa main sur mon bras, la glissant jusqu'au creux de mon coude. *Nous sommes tous passés par là. Il n'y avait pas moyen de dire non. On allait avec tous ceux qui le voulaient."* Je hoche la tête car, avec sa main glissant sur ma peau, je pense avoir une petite idée sur son attitude de jadis. OK, tout va bien. C'est étonnamment agréable de suivre le mouvement, même si c'est celui de Charles Manson, et même si, depuis qu'il me touche, il pourrait également me tuer – ce qui était probablement sa façon de faire, à l'époque. Pendant ce temps, Star dispose sur la table des barres de chocolat, une tarte à la citrouille, des chips de maïs, des sablés à la fraise, du beurre de cacahuète. Charlie choisit une barre chocolatée qu'il trempe dans le soda. C'est ainsi qu'il fait désormais passer le temps. C'est ainsi qu'il attend la fin.

Ce que la plupart des gens savent et pensent de Manson vient surtout du compte-rendu judiciaire de six cents pages rédigé par l'avocat Vincent Bugliosi. Recensant les crimes, l'enquête et le procès de Manson, *Helter Skelter* s'est vendu à plus de sept millions d'exemplaires depuis 1974. Un record historique pour les récits criminels basés sur des faits réels. À sa publication, ce livre était terrifiant. Il le reste encore à présent.

Voici les faits racontés par Bugliosi. Le 21 mars 1967, après six ans purgés pour violation de liberté conditionnelle (le crime : un usage de faux d'une valeur de 37 dollars), le délinquant récidiviste Charles Milles Manson, 32 ans, sort des murs de la prison pour se retrouver dans le monde peace & love de San Francisco. C'était le Summer of Love. Il n'avait jamais vu ça auparavant : l'amour et la nourriture gratuits, beaucoup d'embrassades, d'herbe et d'acide, encore plus de filles qui ne demandaient qu'à ce qu'on les trouve. Charlie était leur homme. Il jouait de la guitare, il possédait cette mystique des

© HULTON ARCHIVE/GETTY IMAGES





LES MEURTRES DE MANSON

En 1969, deux nuits meurtrières sonnèrent brutalement le glas des sixties **(1)**. Enceinte de huit mois, Sharon Tate fut poignardée à mort **(2)**. Le best-seller du procureur Bugliosi **(3)** présenta Manson comme un Svengali meurtrier des années hippies **(4)**.

© JULIAN WASSER/TIME LIFE PICTURES/GETTY IMAGES. ROLLS PRESS/POPPERFOTO/GETTY IMAGES. VERNON MERRITT III/TIME LIFE PICTURES/GETTY IMAGES. DR.

anciens détenus, il avait cette pensée libertaire... Les filles affluaient à ses côtés, à commencer par la bibliothécaire Mary Brunner, suivie par l'adorable lutin Lynette Fromme, bientôt surnommée "Squeaky", l'ultrasexuelle Susan Atkins et la gestionnaire Sandra Good. Ce fut le début de ce que le procureur appellerait plus tard *"la Famille"*. Et le début de la fin pour Manson.

Ils finirent par descendre à L. A. D'après Bugliosi, Manson voulait plus que tout être une rockstar. Il copina avec le Beach Boy Dennis Wilson, qui pensait qu'il avait un potentiel, et le producteur aux mains d'or Terry Melcher.

Manson allait d'un endroit à un autre. Tout le monde squattait chez tout le monde. On s'amusait tellement, on s'aimait tellement. C'était vraiment le cas, sauf quand, comme témoignera plus tard l'une des filles, Charlie en frappait une ou deux. Ils vivaient à Spahn Ranch, un décor idéal pour les westerns hollywoodiens où Charlie était aussi connu que le Messie, et où on le traitait comme tel. Il se présentait comme une espèce de superdevin Svengali. Pendant un moment, ça a bien marché. Les gamins qui n'avaient jamais vraiment eu de foyer en trouvaient un chez lui.

Tout bascula en 1969. Les Beatles venaient de publier leur *White Album* et Manson développa une obsession, aussi soudaine que complexe, pour la chanson "Helter Skelter". Il voyait en elle une prédiction : une guerre apocalyptique entre Blancs et Noirs, pendant laquelle il vivrait dans le désert avec sa tribu, sous terre, dans un pays magique de lait et de miel. Après avoir gagné la guerre, les Noirs viendraient lui demander d'être leur leader car ils ne pourraient pas se gouverner seuls.

D'après le récit de Bugliosi, Manson se lassa rapidement d'attendre que la guerre commence. Le 9 août 1969, il décida d'accélérer le mouvement en envoyant Tex Watson, un ancien athlète et coqueluche de lycée, Patricia Krenwinkel, ex-étudiante d'une université catholique, Susan Atkins, jadis choriste d'église, ainsi qu'une nouvelle recrue, Linda Kasabian, dans une maison où des riches vivaient, sur Cielo Drive, à Los Angeles, où avait également habité Melcher, avec l'ordre de *"détruire tous ceux qui s'y trouvent, avec toute l'horreur dont vous êtes capables"*. Ils devaient laisser des signes de sorcellerie et des faux indices laissant penser que ce serait l'œuvre des Black Panthers. Il n'y eut aucune opposition à ce projet. Personne ne dit "non".

"Je suis le diable et je suis là pour accomplir la mission du diable", annonça Watson en entrant dans la maison. À peu près vingt-cinq minutes et cent deux coups de couteau plus tard, tout était terminé, au moins pour cette nuit-là.

Parmi les victimes de cette boucherie, l'actrice Sharon Tate, 26 ans, épouse du réalisateur Roman Polanski et enceinte de huit mois, la célèbre coiffeuse Jay Sebring, 35 ans, le scénariste Voytek Frykowski, 32 ans, et l'héritière des cafés Folgers, Abigail Folger, 25 ans. Le soir suivant, les assassins recommencèrent, toujours sous les ordres de Charlie. Une ancienne reine du lycée, Leslie Van Houten, vint grossir les rangs. Se rajoutèrent soixante-sept coups de couteaux et l'abattage au hasard d'un couple, le propriétaire d'épicerie Leno LaBianca, 44 ans, et sa femme Rosemary, 38 ans. Dans les deux cas, les mots *"cochons"* et *"mort aux cochons"* ensanglantèrent les murs, les portes et les réfrigérateurs. Selon Bugliosi, il s'agissait d'orienter l'enquête vers la population noire, pour que celle-ci se révolte et que la guerre commence enfin. C'était l'*"opération Helter Skelter"*, ainsi nommée d'après le morceau des Beatles. Ce scénario était insensé, issu d'un cerveau dérangé, et les collègues de Bugliosi auraient préféré que ses mobiles soient plus pragmatiques, du genre cambriolage ou trafic de drogue.

Bug, comme l'appelle Manson, n'était pas convaincu. Il donna l'immunité à Kasabian (elle n'était apparemment pas présente sur les lieux du crime) et, avec elle comme principal témoin à charge, fut capable de vendre la théorie Helter Skelter non seulement au jury, mais aussi au reste du pays. En 1971, les accusés furent tous jugés coupables et soumis à la peine de mort. Quand cette dernière fut abrogée par l'État, la peine se transforma en prison à perpétuité. Atkins décéda des suites d'un cancer quarante ans plus tard, à 61 ans. Krenwinkel, 65 ans, et Van Houten, 64 ans, vivent dans le California Institution for Women à Chino. Ces prisonnières modèles espèrent encore obtenir la liberté conditionnelle. À 67 ans, Watson est incarcéré à la prison de Mule Creek à Ione, Californie. Il avait avoué avoir commis tous les crimes, et que les filles poignardaient les victimes seulement lorsqu'elles étaient quasi mortes – si cela fait une grande différence. Tous ont répudié Manson. Après une longue carrière en tant qu'avocat accompli et auteur de best-sellers, Bugliosi, 79 ans, a pris sa retraite. Il vit en Californie, où il lutte contre son cancer tout en accordant de rares interviews.

"Il y a des centaines de démons et d'escrocs pervers, nous avons connu des meurtres plus brutaux encore que ceux de Manson, alors pourquoi parle-t-on encore de lui ?, demande Bugliosi. *Parce qu'il possède ce dont seulement 10 % de la population bénéficie. Une aura. Une 'vibe', comme disaient les gosses dans les sixties. Partout où il se rendait, les gamins s'agrippaient à lui. Ce n'est pas normal. Moi, je ne pourrais même pas envoyer quelqu'un me chercher un milkshake au Dairy Queen du coin. Mais ce type a quelque chose d'inexplicable, je ne sais pas d'où ça vient."*

Personne ne sait, d'ailleurs. C'est incompréhensible, tout comme je ne comprendrai jamais pourquoi, lorsque Manson laissait sa main sur mon bras, je me sentais si bien. Non pas d'une manière passive, mais active, positive. C'est une présence qui, alliée à la manière dont il l'a utilisée ces quarante-quatre dernières années, a fait de lui l'incarnation du diable, juste derrière Hitler. En 1970, *Rolling Stone* publia le premier récit, long de vingt-deux pages, de Manson et de ses adeptes, titré *L'Incroyable Histoire de l'homme vivant le plus dangereux du monde.* L'angle était nuancé et Manson y prenait longuement la parole. Depuis, livres et histoires n'ont cessé d'affluer, même s'il y participe rarement et que cela fait presque vingt ans qu'il n'a pas accordé de long entretien à la presse.

J'ai commencé à échanger avec Star en septembre 2012, puis j'ai réussi à avoir Manson au téléphone deux mois plus tard. C'était très compliqué de se voir : un jour c'était oui, l'autre non, un autre jour il m'accusait d'être à la botte des médias : *"Tu es sur une autre planète, vieux. Les gens comme toi, je les vole. Tu es un vendu. Je ne parle pas aux vendus."* Lorsque je rendis visite à Star en septembre dernier, Charlie affirma une nouvelle fois qu'il refusait de me voir. Mais il changea d'avis à la dernière minute et, après notre première conversation, me demanda de revenir le lendemain.

"JE N'AI TUÉ PERSONNE. ALORS, ME PARDONNEREZ-VOUS UN JOUR POUR CE QUE VOUS PENSEZ QUE J'AI FAIT ?"

Au fil des années, le visage et le nom de Manson se sont incrustés dans la conscience collective, au dépit de ce qu'il souhaitait. On trouve ses yeux noirs de fou sur des T-shirts ou des rediffusions de l'épisode de *South Park* "Merry Christmas Charlie Manson!". Il a également inspiré un opéra et une comédie musicale. Les penseurs ont aussi leur mot à dire. En 2010, le théologien David R. Williams écrivit : *"En tant que culture collective, nous regardions dans les yeux de Manson et voyions dans ces grottes obscures ce que nous craignions le plus, la paranoïa de ce qui pourrait arriver si nous allions trop loin. Il était le monstre dans le désert, l'ombre dans la forêt nocturne, la bête qui se cache, incognito, au-delà des frontières."* Le fait est que la bête est encore là. En 1988, dans une interview télévisée de Manson, Geraldo Rivera le surnomma *"l'essence des cauchemars de la nation"*, et s'il ne l'était pas jusque-là, c'est assurément ce qu'il est devenu.

Cela explique aussi en partie pourquoi l'affaire elle-même n'a pas été oubliée, en particulier sur Internet, où chaque détail est sujet à réinterprétation. La théorie Helter Skelter de Bugliosi, par exemple, est inlassablement discutée. Beaucoup ont fini par conclure que c'était un tas de foutaises basées sur les déclarations de témoins à charge bien préparés et autres parasites du Spahn Ranch.

Maintenant, Charlie est assis en prison, où il est enfermé depuis si longtemps, répétant à peu près la même chose depuis le début. Il n'a pas dit à Tex d'aller tuer quelqu'un *("Je n'ai dirigé personne pour faire un truc aussi grave")*, il est innocent *("Je n'ai jamais tué personne !")*, il n'y avait pas de Famille *("Une invention de Bug")*, il n'était pas le chef *("Chacun fait ce qu'il veut, bébé ; nous sommes libres, je ne suis le patron de personne")*, Helter Skelter n'était pas ce qu'a décrit Bugliosi *("Mec, cela n'a juste aucun sens !")*, on lui a refusé d'être son propre avocat lors du procès *("Je réclamais seulement mes droits !")*, et le gouvernement lui doit 50 millions de dollars... Et rien de tout cela n'est important, comparé à ce que nous faisons subir à notre air, nos arbres, notre eau, nos animaux, un patrimoine qu'il revendique parfois comme une raison suffisante pour ce qui est arrivé à Sharon Tate et aux LaBianca – sans prendre en compte sa propre participation.

"Laisse-moi t'expliquer comment ça marche, dit-il. *Tu prends un bébé et...* [le voici déblatérant les pires choses que l'on puisse faire à un bébé, dont l'horreur va au-delà de ce que vous pouvez imaginer] *... et il meurt"*, conclut-il en donnant force détails atroces. Il reprend : *"Je sais ce que tu penses. Je peux voir le remue-ménage dans ton cerveau. Mais qu'arrive-t-il quand un bébé meurt ?"* Il inspire et il expire, il inspire et il expire. *"Même un chien l'aurait fait, tuer pour avoir plus d'air. Donc, quel est le problème de l'avoir fait à ces gens ?"* C'est dans ce genre de moments que l'on réalise qu'il ne peut pas être ailleurs qu'en prison, et prier Dieu pour qu'il ne remette jamais la main sur vous.

Les visites avec Charlie ont toujours lieu en présence de Star, qui s'acquitte sans rechigner des allers-retours de trois kilomètres porte à porte. Avant, elle était accompagnée d'un type maigre au regard bizarre nommé Gray Wolf, 64 ans, un fidèle de Manson de l'époque Spahn Ranch, qui s'est taillé un "X" sur le front à la même période que Star. Or, il y a quelques mois, il a été arrêté pour

© STACY KRANITZ

UNE FAMILLE MODERNE

Star et Gray Wolf sont les principaux liens de Charles Manson avec le monde extérieur. Star compte se marier avec lui.

tentative de contrebande de téléphone portable en faveur de Charlie, et on lui a retiré son droit de visite, laissant Manson en tête-à-tête avec cette fille aussi mince et fragile qu'une feuille de papier.

Le chemin qui l'a menée jusqu'ici est le même que celui qui menait les filles au Spahn Ranch, des décennies plus tôt : en réaction au monde qui l'entourait. Star a grandi sur la rivière Mississippi, près de Saint-Louis, et a développé un amour précoce pour la série *I Love Lucy*. Ses parents, profondément religieux, détestaient tous ses amis. *"Ils pensaient que je devenais hippie,* se souvient-elle. *Je fumais de la marijuana, mangeais des champignons, je ne voulais pas aller à l'église tous les dimanches, ni me marier avec un pasteur."* Pour la préserver des tentations, ils l'enfermèrent dans sa chambre, où elle passa une bonne partie de ses années de lycée. Et, comme Charlie, elle trouva un moyen d'exister par elle-même : *"Je ne me suis jamais sentie seule depuis cette époque où j'ai appris à l'être."* Jusqu'au jour où un ami lui donna une feuille de papier. Y étaient inscrits quelques mots de Manson sur l'environnement. Elle n'avait jamais entendu parler de lui, mais elle apprécia son message – *"L'air, c'est Dieu, parce que sans lui, nous n'existons pas"* – et commença à lui écrire. Après le début de leur correspondance, elle économisa 2 000 dollars en travaillant en cuisine dans une maison de retraite, et, en 2007, entassa ses affaires dans un sac à dos et prit le train pour Corcoran. Peu de temps après, Charlie la baptisa "Star", comme il avait déjà surnommé Lynette Fromme "Squeaky" (et "Red") et Sandra Good "Blue" (à cause de la couleur de ses yeux).

Sa maison n'est pas très grande, peu meublée et mal éclairée. Sa chambre à coucher est trop en désordre pour que je puisse y entrer. Une guitare et un étui à violon traînent dans un coin. Pas de télévision. Sur l'un des murs, il y a la grande photographie en noir et blanc de Charlie au Spahn Ranch, un fedora sur la tête et un corbeau dans la main (*"Nous sommes devenus des compagnons de route,* dit-il à propos de l'oiseau. *Je ne lui ai pas donné de nom, c'était juste un corbeau."* D'autre prétendaient qu'il l'avait appelé Démon.). Sur la table, l'ordinateur, sur lequel Star passe le plus clair de son temps à essayer de réhabiliter Charlie auprès du public. Elle est particulièrement ulcérée par cette croyance populaire qui le diminue de sept centimètres – d'après elle, Bugliosi a volontairement commis cette erreur dans *Helter Skelter* pour diminuer la stature de Manson. Il n'est pas si petit que ça.

De toutes les filles de la famille, seulement deux continuent à croire en Charlie – Sandra Good, 69 ans aujourd'hui, et Squeaky Fromme, 65 ans. On ne sait pas où vit la première, même si elle a été récemment photographiée sur le dos d'une mule dans le Grand Canyon. En 1975, Squeaky fut reconnue coupable de tentative d'assassinat sur le président Gerald Ford et ne fut pas libérée avant 2009. Elle fut longtemps la préférée de Manson. *"Cette petite nana juste là, Lynette,* dit-il, *je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi fiable. Elle n'a jamais trahi. Elle a fait trente-quatre ans de prison sans briser son serment. Aucun homme n'en serait capable."* Puis Star est arrivée, et certains de la sphère Internet gravitant autour de Manson se demandent si elle n'a pas remplacé Squeaky dans le cœur de Manson.

"Lynn mérite d'être numéro un", écrit LynyrdSkynyrdBand sur le blog TateLaBianca Homicide Research, où l'on peut voir une image de Star avec Gray Wolf et Charlie. *"Elle est loyale depuis des décennies."* Marliese : *"J'imagine que la jolie fille avec Charlie n'a jamais eu à se déshabiller et à le sucer, ou sentir son poing écraser son visage."* Bon nombre de ces internautes

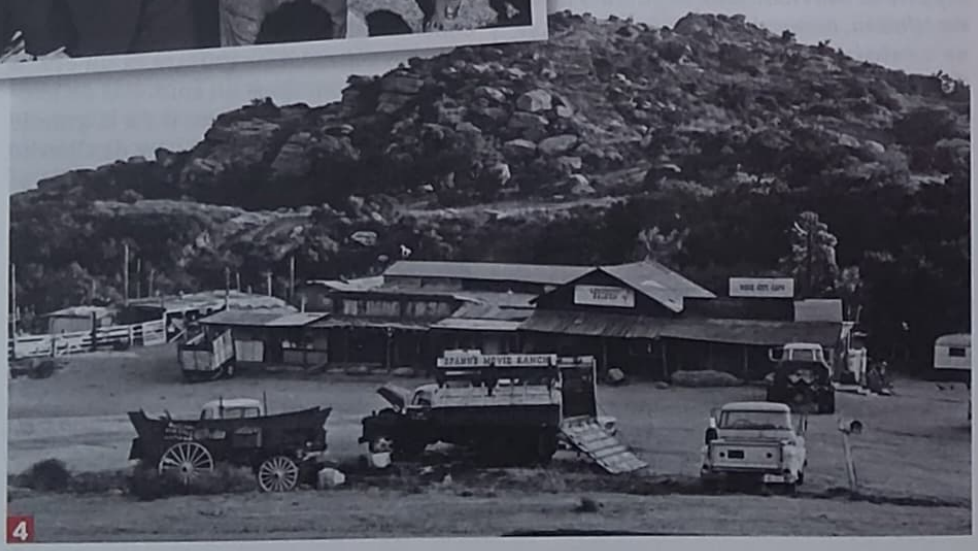
soulignent sa ressemblance troublante avec Susan Atkins *"lorsqu'elle était fraîche et belle"*.

Quant à Star, elle ne prête que peu d'attention à ces ragots. Elle préfère commander ce qui va remplir le colis trimestriel de Charlie : cacahuètes grillées, graines de tournesol et de citrouille, barres de protéines, préparations de soupes de légumes, vitamines, crackers, pastilles pour la gorge, thé, T-shirts sans manches, chaussettes, caleçons, un rasoir électrique et des cordes de guitare. Quelques instants plus tard, elle est assise sur le canapé, évoquant le souci que Gray Wolf et elle-même rencontrent avec un groupie de Manson nommé Ben. À chaque fois que Manson se retrouve en chambre d'isolement, il doit se débarrasser de tout ce qu'il possède sous peine de le céder à l'État, et l'envoie à ceux qui le soutiennent, surtout des collectionneurs en quête d'une future grande récompense. Actuellement, Ben vend des tongs ayant appartenu à Manson pour 5 000 dollars. Avec la permission de ce dernier, il vend aussi des vieux enregistrements, mais il accuse Star et Gray Wolf d'essayer de saboter ses ventes. *"C'est la guerre !*, écrit-il sur sa page Facebook. *Ce n'est que le début ! Vous êtes grillés !"* Star hoche la tête. *"Il est furieux parce que Charlie a cessé de l'appeler. Et c'est nous les méchants. Voilà le genre de problèmes auxquels nous sommes confrontés. Les gens sont tordus."*

LE MATIN, CHARLIE SE LÈVE, laisse derrière lui sa cellule grise pour aller petit-déjeuner, ramène un doggy bag, retourne dans sa cellule, fait une sieste, mange son déjeuner, fait une autre sieste, va et vient, joue peut-être aux échec, va dîner, doit revenir dans sa cellule pour 20 h 45. *"J'aime bien ma cellule*, affirme-t-il. *Ça me fait penser à une chanson que j'avais écrite, 'In My Cell', que les Beach Boys ont transformée en 'In My Room.'"* Manson revendique souvent la paternité de "In My Room", ce qui est plutôt ridicule vu que la chanson est sortie en 1963, quatre ans avant sa sortie de prison. Cette preuve ne semble pas le contrarier : *"Comme tous mes morceaux, ce titre parle de mon paradis qui est ici, sur terre. Mon meilleur ami est dans cette cellule, car j'y suis."* Malgré tout, il se plaint tout le temps du système de ventilation de la prison et assure que l'air est en train de le tuer. Il a peur que les gardiens mettent des ordures dans ses chaussures, juste pour le provoquer. Il est toujours sur le qui-vive. Il n'a jamais été mêlé aux autres détenus :

LES DISCIPLES

Les trois femmes reconnues coupables des meurtres. De gauche à droite : Krenwinkel et Van Outen, qui sont encore en prison, et Atkins, qui y est morte **(1)**. Fromme a tenté d'assassiner le président Ford **(2)**. Si Manson n'était pas présent sur les lieux des crimes, il sera reconnu coupable d'en avoir été l'instigateur **(3)**. Manson et sa "Famille" ont vécu dans ce ranch jusqu'à leur arrestation **(4)**.



il est enfermé dans des unités spéciales, où il est censé être plus difficile d'aller jusqu'à lui, en particulier pour les amateurs de célébrités. Pourtant, en 1984, dans une autre prison, un autre mec l'aspergea de produit inflammable et sa tête prit feu. Aujourd'hui, il ne peut converser qu'avec quinze autres prisonniers, dont Juan Corona, qui a tué vingt-cinq personnes en 1971 ; Dana Ewell, qui ordonna le meurtre de sa propre famille en 1992 ; Phillip Garrido, le violeur qui kidnappa une petite fille de 11 ans, Jaycee Lee Dugard, qu'il séquestra pendant 18 ans ; et Mikhail Markhasev, reconnu coupable d'avoir assassiné le fils de Bill Cosby, Ennis. Jusqu'ici, tout semble être fluide entre eux.

Manson ne regarde pas tant que cela la télé, même s'il est friand des séries *Barney Miller*, *Gunsmoke* et *Sesame Street* en espagnol. Il joue de la guitare, prodigue quelques cours à Corona, le serial killer : *"Je ne suis pas un bon professeur, je lui enseigne seulement les accords et les progressions."* Lorsqu'il réussit à faire fonctionner sa vieille platine CD, il écoute des disques des Doors ou de Jefferson Airplane. Parfois, il doit sortir de sa cellule pour laisser les chiens renifler d'éventuelles traces de contrebande. La dernière fois, ils n'ont rien trouvé mais lui ont laissé une belle crotte. Il reçoit des centaines de mails par an, plus que n'importe quel autre prisonnier. Il envoie parfois des autographes : *"Le leader hippie culte m'a dit de le faire."* Durant tout ce temps passé derrière les barreaux, il a commis cent huit infractions. La dernière fois, en 2011, on l'a chopé avec une *"arme faite main"* – une tige de lunettes très aiguisée – et il s'est retrouvé pendant un an en cellule d'isolement.

Plus tard dans l'après-midi, il va traîner près des téléphones. Ses coups de fil sont enregistrés, mais il peut en passer autant qu'il veut. Je le sais : j'ai été à l'autre bout du fil pendant des mois. Il appelait quand j'étais au cinéma, quand je conduisais, quand j'étais à des vernissages, quand je promenais mes chiens au parc. Bref, quand j'évoluais dans tous ces endroits où il n'ira plus jamais.

C'est ainsi qu'il entamait nos dernières conversations : *"J'ai oublié – tu étais en colère contre moi ou c'était le contraire ?"*; *"Veux-tu venir swinguer sur une étoile ? Transporter des rayons de lune dans un bocal ?"*; *"Pourquoi tu n'y vas pas franco, et tu ne me dis pas ce qu'il y a de mieux pour toi, comme ça je te balance tout et tu peux ensuite aller à la plage ?"*; *"Il y a quelque chose d'important que je souhaiterais expliquer."*

La plupart du temps, il parle de la protection de l'environnement – *"La fin approche."* Un jour où il évoquait le droit de tuer pour avoir davantage d'air, il me dit : *"Des gens doivent mourir, c'est la volonté de Dieu. Sans meurtres, on n'a plus aucune chance de vivre."* Parfois, il semble se sentir seul *("Star, Star, personne ne vient me voir sauf Star")*. Parfois, il fait dire à Neil Young que le style musical de Manson est plutôt bon. *"Il n'a pas fait le malin avec moi, il ne m'a pas plagié comme Zappa et les autres. C'est un type droit."* Et parfois, il essaye de me duper. *"Une fois, tu m'as promis la moitié"*, dit-il. *"La moitié de quoi ?" "De ce que tu pouvais me donner." "Eh bien, la moitié de rien est rien." "La moitié de la moitié reste la moitié. Comme un et un reste un. Tu as l'air confus, mon chéri. Tu ne sais pas que tu étais ma femme ? Je te reconnais."* Je change brusquement de sujet, technique que j'utilise souvent avec lui, pour lui dire que je souffre de sumac vénéneux. Il se sent soudainement très concerné et me conseille d'aller tremper mes cloques dans du vinaigre de pomme. *"J'avais des champignons sous les pieds et rien ne les soignait jusqu'à ce que Star me conseille du vinaigre de cidre. C'est un produit miraculeux, mec !"*

Tout d'un coup, il peut se mettre en rogne et crier : *"Je suis un hors-la-loi, je suis un gangster, je suis rebelle, et je ne fais pas semblant de tirer"*, ce qui m'a toujours fait sourire, car il est comique de parler de soi de la sorte. Et même si vous ne voulez rien savoir de sa vie sexuelle, il vous la racontera de toute manière. *"Tu penses que je suis trop vieux pour tirer mon coup et niquer mon oreiller ? Eh bien non. Je reste très actif, je reste ce que j'ai toujours été."*

Il se garde aussi une bonne part de venin pour Bugliosi. *"Il sait que je suis trop bête pour me perdre dans une entreprise de l'amplitude de Helter Skelter. Comment il a pu s'en convaincre pendant toutes ces années ? Il a gagné le procès, il a gagné de l'argent. C'est un génie ! Il a pris quarante-cinq ans de la vie d'un homme pour son petit bien-être minable. Et sur son lit de mort, sa conscience ne le travaillera pas ? Il n'a donc aucun honneur ?"*

Et le voilà reparti sur l'absence totale de sympathie qu'il éprouve pour ses victimes, à commencer par Sharon Tate. *"C'était une star d'Hollywood. Combien de personnes a-t-elle tué sur grand écran ? Était-elle si jolie ? Elle compromettait son corps dans tout ce qu'elle faisait. Et si elle était si merveilleuse, que faisait-elle dans le lit d'un autre homme quand ça a explosé ? C'est quoi cette merde ?"* Tout ça pour finir avec son vieil argument sur Jésus : *"Je ne crois pas que tu mesures la gravité de la situation, mec. Comment peux-tu interviewer Jésus quand il est en train de mourir sur la croix ?"* Ou bien : *"Ne demande pas pourquoi ils ont crucifié Jésus, demande plutôt pourquoi ils sont en train de le faire."* Face à mes moqueries, il enfle à nouveau et menace : *"Viens me parler seul à seul. Rien à foutre de ce que tu es. Je te prendrai et te jetterai dans la tombe. Et qui va te protéger, adorable petite chose ?"*

MANSON COMPREND QU'IL N'APPARTIENT PAS AU MONDE EXTÉRIEUR. "ÇA A ÉTÉ TROP VITE POUR MOI."

Voilà comment il passe ses journées. Voilà comment il les passera jusqu'à la fin de ses jours. *"Bon, je dois y aller,* dit-il. *Je reviens plus tard."*

Un jour, à contrecœur, il parle des meurtres. Pas beaucoup à chaque fois, mais suffisamment pour que je puisse établir un récit rudimentaire. Voici la version donnée par Manson, très éloignée de celle de Bugliosi : Tex Watson avait des problèmes avec un dealer nommé Bernard "Lotsapoppa" Crowe, donc il appela à l'aide Charlie, qui s'exécuta en lui tirant dessus. Il ne tua pas Lotsapoppa, mais pensa l'avoir fait. Tex avait donc une dette envers lui. C'est alors qu'un copain musicien, son "frère" Bobby Beausoleil, connu sous le nom de Cupid, s'embrouilla avec un autre dealer, Gary Hinman, et fit aussi appel à Manson, qui se chargea de lui balafrer le visage avec le couteau qu'il portait toujours sur lui. Puis il s'en alla, laissant Beausoleil avec Hinman encore vivant, prêt à porter plainte auprès de la police qui ne manquerait pas de se manifester au Spahn Ranch. Beausoleil ne pouvait pas laisser faire une chose pareille, donc il le tua. Puis fut arrêté. Quelqu'un au ranch, que Manson ne veut pas mentionner *("je ne suis pas une balance")*, eut la brillante idée de commettre

des meurtres qui ressembleraient à celui perpétré sur Hinman. Beausoleil ne pouvant se trouver dans deux endroits à la fois, il serait donc libéré.

"Comme j'avais sauvé Tex, celui-ci voulut aider notre frère. Il me demanda ce qu'il devait faire. Je lui ai répondu : 'Je ne veux pas savoir, mec. Je connais la loi. Fais ce que tu veux.' Je savais ce que faisait Tex. Je savais aussi que ça ne me concernait pas. Il m'a dit : 'Je vais tuer tout le monde !' Et moi : 'Ne me raconte pas de conneries. Je ne veux pas savoir !' Ils m'ont dit : 'On va tuer ces gens-là.' 'Eh bien, bonne chance, les gars.'" C'est alors que Tex et les filles allèrent dans la maison de Cielo Drive jadis louée par le producteur Melcher. Ce dernier était déjà venu au ranch plusieurs fois pour écouter la musique de Manson, et avait apparemment décidé qu'il n'avait pas assez de talent. Et ce, même si Manson avait annoncé à ses amis qu'il était sur le point de signer un contrat. *"Ouais, c'était la maison de Terry Melcher. Il avait menti à tout le monde au ranch, promis des choses qu'il ne ferait pas. C'était un gosse de riches qui possédait sept automobiles et qui ne se souciait de rien. Je l'avais floué durant une partie de cartes et j'avais gagné une maison. Ce n'était qu'un jeu, mais je l'avais gagné, il me devait donc quelque chose. Personne n'était très en colère contre Terry Melcher, il était juste encore dans l'esprit de tout le monde et le lieu leur était familier. Sharon Tate était au mauvais endroit au mauvais moment. Tex a fait ce qu'il avait à faire. Bon garçon, bon soldat. On devrait lui donner une médaille."*

Est-il allé sur place nettoyer le carnage qu'ils avaient commis, comme l'avancent certains ouvrages et, si c'est la vérité, était-il sur la scène du crime ? *"Eh bien, il faut que je surveille mes chevaux. Je m'inquiète de ce qui me concerne"*, dit-il, même s'il prétendra plus tard s'être mal exprimé, affirmant qu'il n'était jamais allé chez Tate. Et la nuit suivante, chez les LaBianca ? *"Oui, j'y suis allé. J'ai vu un vieil homme sur le canapé et je lui ai dit : 'Hey, mec, je ne savais pas que vous étiez là, désolé. Il n'y avait personne la dernière fois que je suis venu.' J'y avais mes habitudes lorsqu'il y avait des grosses fêtes chez Harold True, la porte d'à côté. Cela aurait dû être vide. C'était l'endroit de décompression où on tombait sur des filles. Bref, j'ai tourné les talons et je suis parti. Tex était juste derrière moi. C'était son jeu, pas le mien."* Qu'avez-vous fait avant de partir ? Avez-vous attaché les LaBianca en les laissant comme proies aux filles et à Tex, comme l'affirme ce dernier ? *"Non,* répond-il calmement. *Bon Dieu, non."*

TROP DE MORTS, TROP DE VIOLENCE. *"Quelle violence ?"* rétorque-t-il en haussant la voix. Et le sujet s'oriente vers les couteaux et les pistolets. *"Qu'est-ce qui est violent dans le fait d'appuyer sur une gâchette ? Rien. Il y a juste une personne devant vous, vous appuyez et elle n'est plus là. Laissez-moi vous demander quelque chose : me pardonnerez-vous un jour pour ce que vous pensez que j'ai fait ?"*

Après quarante-quatre ans, les faits de l'affaire Manson n'en sont plus vraiment – il s'agit plutôt de croyances et de conclusions tirées à partir de nouvelles mises en lumière ou, comme aime les appeler Charlie, des *"perspectives"*. *"Helter Skelter n'était pas un mensonge. C'était le point de vue de Bugliosi. Bien sûr, ça a existé, mais ce n'était qu'une partie de l'ensemble. Les raisons sont dans tout ce qui se passait dans la tête de Tex et dans les nôtres. Tout le monde avait ses raisons. C'était une idée collective muée par un épisode psychotique, et on veut me blâmer pour ça ?"*

Dans un sens, Bugliosi n'avait pas le choix. On ne peut pas poursuivre un épisode psychotique collectif. Il faut le ramener à un seul visage, un seul mobile. Mais, d'après Manson et des proches de la Famille, beaucoup de choses dingues se passèrent à l'été 1969 : paranoïa après que Charlie eut tué Lotsapoppa (ou qu'il eut cru le tuer), paranoïa sur Bobby en prison, LSD dans l'air, revolvers au sol, des trafics de drogues poisseux, d'énormes besoins d'argent, des bombes atomiques au-dessus des têtes, la révolution à Cuba, le bruit de fond persistant des Black Panthers, des voitures volées dans les mauvaises herbes, des filles mineures dans des piscines, des grands dîners heureux sous acide... Charlie parle par métaphores, énigmes et paradoxes. Il avait peur que quelqu'un le balance pour Lotsapoppa, les cerveaux tournaient en rond, les grandes idées sortaient de la masse, etc. Et, dans la mesure où ce serait vrai, Manson pourrait être considéré comme un homme innocent, comme il l'affirme. S'il est coupable, sa peur d'être dénoncé pour Lotsapoppa l'aurait incité à transformer ceux qui l'entouraient en meurtriers. Ou peut-être qu'il n'a rien à voir là-dedans et que tout est l'œuvre de Watson pour une sombre affaire de drogue, comme certains le pensent. Et peut-être que sa version de psychose collective était celle que Charlie voulait raconter aux jurés. Il savait que ça allait arriver. Il l'a su à la minute où il a vu Atkins avec le couteau maculé de sang, après la virée meurtrière chez Sharon Tate. Il aurait dû rester chez lui. *"Trop de liberté est préjudiciable pour l'âme,* dit-il. *Je n'aurais pas dû sortir de là-bas. Ça allait trop vite pour moi."*

Manson déclare souvent que le temps ne veut rien dire pour lui : *"Dans les couloirs de l'éternité, je vis une seconde, mec."* Prenons-le au mot. Revenons en 1934, où il est né d'une fille de Cincinnati âgée de 16 ans. Il n'a jamais connu de père, et la seule mère qu'il ait jamais eue était une alcoolique irresponsable. Il fut élevé dans des centres de puériculture et des maisons de redressement, éduqué comme un adulte par des détenus en prison, et pas toujours de la meilleure façon. Il devint un mauvais criminel, un proxénète stupide, un voleur de voiture médiocre, un cambrioleur maladroit, un gars qui se faisait griller à chaque fois qu'il enfreignait la loi. Avant les assassinats, tout ceci était pathétique, presque drôle. Si vous balancez cela à Manson aujourd'hui, il vous dira, après une minute de réflexion : *"OK. Je vais te dire un truc. Je ne suis pas un être humain, je ne l'ai jamais été. Je suis un animal qui a passé sa vie en cage."* Il n'a même jamais entendu parler de jeux d'enfants comme 1, 2, 3, soleil. *"Qu'est-ce que c'est ?"* demande-t-il, clignant des yeux. Et c'est tout ce que vous avez besoin de savoir. Vous pouvez imaginer le reste : il suffit de penser au pire. À peine deux décennies de sa longue vie passées en tant qu'homme libre... Ces jours-ci, il adore fanfaronner qu'il est aussi libre en prison que n'importe où ailleurs. *"On est seul en prison, mec."* Mais le jour de son soixante-dix-neuvième anniversaire, il me téléphone, la voix traînante et distante : *"Penses-tu que cet article pourrait me faire sortir de là avant que je meure ?"* Le temps d'un instant, je ressens alors l'humanité de Manson, écorchée vive, et elle me remue le cœur.

"JE N'AI JAMAIS ÉTÉ UN ÊTRE HUMAIN – JE SUIS UN ANIMAL, J'AI PASSÉ MA VIE EN CAGE."

Cependant, et mieux que quiconque, Manson a toujours su qu'il n'appartenait pas au monde extérieur. Avant qu'il ne soit libéré en 1967, il dit à l'un des gardiens qu'il ne voulait pas partir. En 1971, à la fin de son procès, sous le couperet d'une peine de mort, il continuait à vouloir parler aux jurés, vouloir être son propre avocat, et s'est senti trahi par Bugliosi lorsqu'il obtint du tribunal le refus de cette requête. C'est l'une des choses qu'il n'a toujours pas digérées.

Aujourd'hui, au parloir de Corcoran, Star porte une minirobe. Elle est très jolie et a l'air heureuse, tandis qu'elle s'affaire à désinfecter la table avec un essuie-tout. Je suis ravi que Gray Wolf ait perdu son droit de visite. C'est une espèce de control freak, qui réprimande Star avec ses deux yeux sombres et enfoncés dès qu'elle dit quelque chose qui ne lui plaît pas. Je n'aimerais pas me retrouver entre eux deux. Ils font tout ce que Charlie leur dit de faire, y compris tailler des "X" sur leurs fronts. *"Charlie nous a fait l'honneur de nous demander d'orner notre front d'un 'X', pour ATWA"*, a posté Gray Wolf sur le blog.

Un jour, nous sommes tous trois allés nous promener dans les séquoias ensemble, et nous avons marché dans une forêt. Près d'une falaise, ils me faisaient signe pour que je vienne plus près, *"la vue étant beaucoup mieux d'ici"*, et tout ce que j'entendais alors était la voix de Charlie : *"Je te prendrai. Je te jetterai dans la tombe."* Je voyais Star qui ressemble à Susan Atkins aka Sexy Sadie, l'un des cerveaux de la Famille.

Pendant son procès, celle-ci raconta sans sourciller : *"Sharon Tate continuait à nous supplier, supplier, supplier, et je n'en pouvais plus de l'entendre, alors je l'ai poignardée... Comment cela peut-il être mal, quand c'est fait avec amour ?"*

Pour Star, *"Sharon Tate n'était même pas une star. Même maintenant, personne ne sait vraiment qui elle est, mis à part qu'elle aurait été tuée par Charles Manson, l'homme le plus célèbre du monde. Et c'est la seule raison pour qu'on sache qui elle était."* Star lève les yeux, et voici encore Charlie, qui sourit de ses dents ébréchées, avec une paire de lunettes teintées de jaune recouvrant ses yeux. Il pousse un fauteuil roulant devant lui pour s'y appuyer, mais cela fait partie d'une mise en scène, car deux minutes plus tard, il est sur ses pieds, faisant la fameuse danse kung-fu du dragon, qu'il réserve habituellement aux caméras.

Il l'a faite pour les présentateurs TV Charlie Rose en 1986, Penny Daniels en 1987 et Geraldo Rivera en 1988. C'était vers la quarantaine, l'âge d'or de son exposition médiatique. Pendant les interviews, il faisait preuve d'une force incroyable, se passant constamment la main dans ses longs cheveux grisonnants ou jouant avec sa barbe, les yeux flamboyant comme des revolvers, se déhanchant sur la droite et intimidant certains de ses adversaires (en particulier ce pauvre Rivera), attentionné avec d'autres, s'indignant toujours à juste titre. Mais après une conversation mouvementée et sexuellement agressive avec Diane Sawyer en 1994, l'État de Californie a interdit l'utilisation d'appareils d'enregistrement au cours des entretiens de prisonniers. Ce qui énerve particulièrement Manson.

C'est pour cette raison qu'on n'entend plus parler de lui, ces derniers temps. Il boude. Bien plus que les mots, c'est avec la danse, son point fort lors de ses apparitions télévisuelles, qu'il pense le mieux communiquer ses véritables sentiments. Sans elle, quel intérêt à s'adresser aux médias ? C'est vraiment étonnant d'observer ses déplacements, ses bras et jambes formant des formes et des volutes d'un autre monde. Ce que cela signifie, je l'ignore. Mais, bon sang, il est doué.

CHARLIE'S ANGEL

À 25 ans, Star subvient à tous les besoins de Manson. *"Ce n'est pas une femme*, dit Manson, *c'est une étoile de la Voie lactée !"*

STAR A QUELQUE CHOSE EN TÊTE. Cette fois-ci, ce fameux groupie agressif de Manson. *"Il nous attaque et dit que quelqu'un va venir chez moi"*, dit-elle. Charlie croise les mains. *"Continues-tu à t'entraîner au tir ?"* Star acquiesce. *"C'est bien. S'ils vous intimident, ils ont peur. Ce sont juste des grosses bouches graisseuses d'Internet"*, dit-il. Même s'il n'a jamais utilisé un ordinateur de toute sa vie.

Il utilise sa manche de chemise pour s'essuyer, un peu somnolent. Clignant des yeux, il pose sa main sur la mienne, dirige ses doigts le long des miens, de mon poignet et de mon avant-bras. Il le serre à plusieurs reprises et dit : *"Mec, tu es un type doux"* – ce que je transforme en un bon mot, lui expliquant que je ne suis pas intéressé. Il hausse les épaules. *"Le sexe, pour moi, c'est comme d'aller aux toilettes. Que ce soit une fille ou pas. Je ne suis pas dépendant du genre."* Puis il désigne Star : *"Je ne peux pas l'avoir pour moi, prendre mon temps avec elle."* Il secoue la tête et se penche vers moi. *"Tu sais ce que je voudrais vraiment ? Je voudrais une vraie chatte. Un petit quelque chose à fumer. Une bonne guitare électrique. Je voudrais un bon endroit pour péter et chier. Je voudrais avoir ce que tu as."* Il ne me menace pas, il se contente juste de s'exprimer. *"Tous les gens suçaient et baisaient au ranch. Tout ce que je cherchais, c'était une chatte, jouer de la musique et danser. J'ai redonné confiance à Susie : tout le monde disait qu'elle était moche, qu'elle ressemblait à un homme, moi je répondais qu'elle était un beau morceau d'humanité. Elle me l'a bien rendu. Elle m'a tendu le couteau sanglant en disant : 'Je t'aime tellement, je te donne ma vie.' Et Leslie, eh bien, je me la suis tapée à quelques reprises. Son cul était gros et laid, c'était comme coller votre bite à la fenêtre. Ça ne faisait pas d'elle une mauvaise personne, mais ce n'était pas non plus ce que vous recherchiez en priorité."* Il fronce les sourcils, plongé dans ses souvenirs, assis les jambes écartées, son petit ventre de détenu pendant entre les deux.

"Ils sont sortis commettre ces meurtres, pas moi, poursuit-il. *Pensez-vous que j'allais tuer tous ces gens ? J'avais peur. Je ne voulais pas retourner en prison. Les cafards sont plus doués pour mener leur vie que moi. Je ne fais... rien."* Il se lève. *"Quelle vie, mon gars... Ma vie est un*

énorme tas de merde." Je regarde Star. Normalement, je me méfie de ce genre de déclarations qui disent le contraire de sa pensée. Mais, la bouche grande ouverte, elle gémit longuement.

Il revient sur la conversation avec Tex, où ce dernier voulait savoir quoi faire. Le sang et la rage lui montent au visage : *"Ne me demande pas ce qu'il faut faire !"* Il rugit, frappant l'air. *"Une chose que tu ne veux pas faire, c'est me marcher dessus. Tu sais quoi faire, alors fais-le ! "* Les gardiens jettent un œil et attendent qu'il se calme pour retourner devant leur écran de télévision. *"Il n'y a pas de complot là-dedans"*, dit-il. Peut-être. Mais je comprends comment il a pu présenter son point de vue à Tex et lui signifier quoi faire sans le formuler directement. C'est dans sa fureur soudaine, dans le rugissement de sa voix, le bavardage silencieux de son corps expressif, cette danse qui, comme il l'admet lui-même, dit plus que de simples mots.

Il se rassied. Je lui demande où cette conversation avec Tex a eu lieu. Il se tait. Dans le passé, il disait qu'il n'était pas au Spahn quand Tex et les filles sont partis en voiture, qu'il était à San Diego et qu'il a parlé à Tex au téléphone, ne retournant pas au ranch avant tard dans la nuit.

Star le lui rappelle : *"Tu étais au téléphone."* Charlie la regarde, me regarde, puis regarde le mur et répond : *"Je ne sais pas, voilà ce que je dis quand je veux me sortir d'une situation embarrassante."* Un ange passe. Il sourit, mi-homme, mi-démon.

"Je suis fainéant, poursuit-il. *Je fais tout ce que je peux pour ne pas me mouiller. Quand je ne fais rien, je survis. Je ne veux pas endosser de responsabilité. La seule erreur que j'ai faite, c'est de ne pas les avoir accompagnés. Tex était terrifié, le petit garçon de sa maman. La seconde nuit s'est mieux déroulée car j'ai mis mon nez là-dedans. Le bordel qu'ils ont foutu la première nuit ! Si j'avais été là, tout se serait beaucoup mieux passé. Cela ne fait aucun doute."* Il hoche la tête. *"Tex faisait toujours ce que je disais. Lorsqu'il est arrivé au ranch, il a trouvé un homme – moi – pour la première fois de sa vie, et il voulait lui ressembler. Moi, je n'avais plus un sou. En le voyant débarquer avec son beau camion, je l'ai accueilli à bras ouverts. C'était malin. Ce putain de pick-up Dodge m'a coûté quarante-cinq ans de ma vie."*

ENCORE UN MAUVAIS CALCUL, parmi tant d'autres, qui a commencé avec le fait de tirer sur Lotsapoppa, puis d'agresser Gary Hinman, et qui s'est soldé par la prison à vie. Pas seulement pour les crimes Tate-LaBianca, mais aussi pour un meurtre commis avec d'autres fidèles de Spahn, Bruce Davis et Steve "Clem" Grogan : celui de l'ouvrier Shorty Shea. Sa réaction : *"Yep, nous avons tué Shorty. Il a été découpé en morceaux. Mais je n'ai rien fait. C'était Bruce et Clem, et Tex aussi. Bruce ne savait pas se battre, donc je lui ai appris et j'ai ensuite vu par la fenêtre de la voiture ce qu'il faisait. Je n'étais pas là."* C'est drôle qu'il n'ait jamais été présent dans aucune de ces situations. *"Ouais,* dit-il. *N'est-ce pas étrange ?"* Il peut paraître si honnête qu'il a parfois davantage l'air d'un nigaud maladroit qui a pris les mauvaises décisions que d'un homme qui a commandité des meurtres, mué par le fantasme ambitieux d'être un Svengali dominant le monde.

"BEAUCOUP VEULENT QUE JE MEURE. BUGLIOSI VEUT ME VOIR MOURIR AVANT LUI, SINON J'AURAIS GAGNÉ."

Les yeux de Charlie roulent un peu. Il se replonge dans le passé. *"Tu vois un mec en enc... un autre, ils te regardent en disant : 'C'est ce que tu as envie de faire. Tu vas aimer.' Ça te tord l'estomac de voir ça, mais tu finis par le faire. Tu vois ce cul blanc et brillant, oh mon Dieu. On ne se rappelle pas quand on a eu cette idée, on a appris à franchir des barrières. J'avais 17 ans. J'ai demandé à ce mec : 'Laisse-moi mettre ma b... dans ton derrière.' Il a refusé catégoriquement. J'ai ramassé une lame de rasoir sur le sol de la salle de bain et je lui ai dit : 'S'ils nous chopent, je dirai que je t'ai forcé à le faire.' Alors il m'a laissé faire. Peut-être a-t-il pensé que j'allais l'attaquer. Je n'y suis pas vraiment arrivé mais, le temps d'une ou deux secondes, j'étais tout entier dans son cul."* C'est l'histoire de sa vie. Et si ceci n'est pas une explication de ce qui l'a fait dérailler, je ne sais pas ce que c'est.

Star saute sur ses pieds et commence à jeter des emballages alimentaires. Charlie creuse des trous dans un avocat avec une cuillère, laisse la moitié à Star quand il a fini, et ils mangent tous deux en silence. Il n'y a rien d'autre à ajouter.

Un jour, j'ai Bugliosi au téléphone – *"Appelez-moi Vince"*, dit-il. Depuis que *Helter Skelter* a fait de lui un auteur à succès, Bugliosi a écrit douze autres livres, des best-sellers pour la plupart. Comme Manson aime le répéter, c'est un gagnant. Il a réussi. Et ces jours-ci, il est encore vaillant. Comme le gourou meurtrier, Bug a des hauts et des bas, surtout à cause de malheureux problèmes de santé, mais, contrairement à lui, il revient toujours au présent, à l'essentiel.

Que penser du mobile concernant Bobby Beausoleil, la thèse défendue par Manson ? Bugliosi le rejette d'un geste de la main. *"Oh, ça. Eh bien, vous ne poignardez pas cent soixante-neuf fois les gens et vous ne tuez pas sept autres personnes uniquement pour sortir quelqu'un de prison. Je veux bien croire qu'il n'y ait pas eu un seul motif. Je pense que tous ceux qui ont participé aux meurtres croyaient en la théorie de Helter Skelter. Mais est-ce que Manson croyait lui-même en ces absurdités sur des gens qui vivraient dans un puits dans le désert pendant qu'une guerre mondiale se déroulait à l'extérieur ? Je n'en suis pas sûr."* Il marque une pause. *"Je crois que l'une des raisons pour lesquelles il n'a pas participé aux meurtres, c'est parce qu'il pensait se prémunir de toute responsabilité pénale. Cependant, si vous êtes coupable de complot en vue de commettre un assassinat et qu'un crime est perpétré, alors vous êtes tout aussi coupable que l'assassin. C'est la loi."*

Plus tard, alors que je suis au lit devant *The Big Bang Theory,* Charlie m'appelle à nouveau. De temps en temps, je l'ignore. Peut-être parce que je préfère passer du temps avec Sheldon, Leonard et Penny qu'avec Charlie Manson. Peut-être que je ne veux pas entendre une autre de ses comédies fomentées pour m'amener là où je ne veux pas. Star et Gray Wolf ont tenté, eux aussi, de me convaincre d'aller dans leur sens. Je refuse. Ce soir, cependant, je réponds.

"Inspirer, expirer, inspirer, expirer, dit-il. *Je suis le dernier souffle sur terre. Certaines personnes ici veulent me faire signer un ordre de ne pas me réanimer. J'ai écrit à ce sujet : 'Pourquoi le devrais-je ?' Beaucoup de gens veulent que je meure. Bugliosi veut me voir mourir avant lui, sinon j'aurais gagné."* Ainsi continue leur combat, au moins dans l'esprit de Manson.

CIELO DRIVE

Des policiers en faction devant la propriété de Roman Polanski, à West Hollywood, après le meurtre de Sharon Tate, le 9 août 1969.

APRÈS NOTRE VISITE DOMINICALE à la prison, Star et moi roulons dans le désolé Corcoran, effectuons un arrêt dans un drive-in pour acheter un milkshake, puis nous nous dirigeons vers le grand parc municipal, la seule étendue de verdure dans la région, pour trouver un banc où s'asseoir. *"Personnellement, je me contrefous de 1969"*, dit-elle en cours de route. Elle commence à penser à Susan Atkins. *"Cette salope était barge. C'était une putain de tarée. 'Oh, Charlie, je l'ai fait pour toi.' Elle ne savait pas ce qu'elle faisait. Cette fille était juste une pute et une psychopathe."* Elle dit cela avec une telle véhémence que je suis un peu surpris. Je ne la croyais pas capable de ce genre de réaction.

Il fait froid sur le banc, et elle enroule ses bras autour d'elle. Puis elle secoue la tête et balance : *"Voici un scoop : Charlie et moi allons nous marier. Quand cela aura lieu, nous ne le savons pas. Mais je prends ça très au sérieux. Charlie est mon mari. Il m'a dit de vous l'annoncer. Nous n'avons mis personne au courant."*

C'est une chose que d'être ici, de rendre visite à Charlie, de lui acheter sa boîte de sucreries trimestrielle, de lui trouver du vinaigre de cidre pour traiter ses champignons aux pieds et d'aller tirer à la cible. En un sens, je peux comprendre. J'ai senti sa main sur ma peau, j'ai écouté sa voix me parler, perçu le langage de son corps, je sais ce que c'est. Mais épouser ce gars ?

Va-t-elle prendre son nom ? *"Ouais,* dit-elle. *Mes parents aiment bien Charlie. Nous venons juste d'en parler et ils m'ont dit : 'Si Charlie sort, vous pourrez venir séjourner ici. Rester dans le sous-sol un certain temps, et peut-être même construire votre propre petite maison plus bas, vers le ruisseau."* Y aura-t-il des visites conjugales ? *"Non, les condamnés à perpétuité en Californie n'y ont pas droit,* regrette-t-elle. *Sinon, nous serions mariés depuis longtemps. Vous savez, je ne veux plus être au parloir, sous observation. Pourtant, c'est le seul moment que j'ai pour le voir. C'est dur, mais les choses changent, vous savez. Et qui sait ce qui pourrait arriver ?"*

Un autre jour, Charlie m'appelle encore. *"Star, Star, bébé sur le sol,* dit-il. *Nous recommençons à zéro avec celui-ci. Les autres savent tout, maintenant. Je n'ai pas besoin de dire quoi que ce soit. Elles se déplacent en couleurs."* Les autres étant Squeaky et Sandy ? *"Oui."* Cela ne présage rien qui vaille, ce nouveau projet de Manson avec Star. On dirait qu'il a prévu quelque chose pour elle. Et, l'histoire l'a prouvé, ses plans n'ont pas toujours bien tourné.

Qu'en est-il du mariage ? Il grogne. *"Oh. C'est un tas de conneries. Vous le savez bien. C'est juste un show pour le public."* Ce n'est pas exactement une surprise. J'ai suffisamment parlé à Manson pour savoir ce dont il est capable. Star aussi marche là-dedans, ce qui est bien plus surprenant. Or, cela fait sens, une fois qu'on comprend qu'elle est le "bébé" de Charlie. Pas sa future épouse, mais un autre de ses enfants, tout comme l'étaient Squeaky et Sandy. Il lui fait faire ses premiers pas, lui tient main et lui montre le chemin. En tout cas, c'est mon interprétation. Et on sait aussi que les interprétations ne sont pas toujours bonnes.

"J'ai toujours été assez honnête envers moi-même, autant que les circonstances me le permettaient, me dit plus tard Manson. *Mais je ne dirai jamais ce qu'il s'est réellement passé à ce moment-là, pas même à moi-même, et c'est pourquoi je ne l'ai jamais dit à qui que ce soit. Cela ne fonctionnerait pas, parce que cela changerait tout. Tout est en constante évolution. L'esprit est une chose universelle. Charles Manson et Beethoven,* dit-il avant de raccrocher pour aller se coucher. *C'était la petite pensée du soir."*

TRADUCTION ET ADAPTATION PAR SOPHIE ROSEMONT

© ROLLS PRESS/POPPERFOTO/GETTY IMAGES

ABONNEMENT - OFFRE SPÉCIALE

11 NUMÉROS
DE ROLLING STONE

2 NUMÉROS
HORS-SÉRIE

POUR 49 € SEULEMENT

AU LIEU DE 78,45 € SOIT 37 % DE REMISE ET 29,45 € ÉCONOMISÉS !

À RENVOYER DEPUIS LA FRANCE MÉTROPOLITAINE, SOUS ENVELOPPE SANS L'AFFRANCHIR, ACCOMPAGNÉ DE VOTRE RÈGLEMENT À : GROUPE 1633 SAS - ABO PRESS - LIBRE REPONSE 31714 - 67409 ILLKIRCH CEDEX.
DEPUIS LES DOM-TOM ET L'ÉTRANGER SOUS ENVELOPPE AFFRANCHIE, ACCOMPAGNÉ DE VOTRE RÈGLEMENT À :
GROUPE 1633 SAS - ABO PRESS - BP 90053 - 19 RUE DE L'INDUSTRIE - 67402 ILLKIRCH CEDEX - FRANCE

OUI **je souhaite bénéficier de votre offre spéciale d'abonnement à ROLLING STONE** (un an - 11 numéros) et recevoir les deux prochains Hors-Série de Rolling Stone pour **49 €** au lieu de78,45 € (*prix de vente au numéro) ***Pour les Dom-Tom et l'étranger*** **:** Union européenne + DOM : 55 € - Reste du monde + TOM : 65 €

Je choisis mon mode de règlement à l'ordre de **ROLLING STONE** [ ] par chèque bancaire ou postal [ ] par carte bancaire Visa
[ ] par carte bancaire MasterCard

N° [ ][ ][ ][ ]/[ ][ ][ ][ ]/[ ][ ][ ][ ]/[ ][ ][ ][ ] Expire fin : [ ][ ][ ][ ] N° de contrôle [ ][ ][ ]

IMPORTANT : inscrivez dans les trois cases "N° de contrôle" les trois derniers chiffres du n° qui apparaît sur le bloc signature au verso de votre carte bancaire. Cette opération est indispensable.

ÉCRIRE EN MAJUSCULES 1PSHI

[ ] M. [ ] Mme [ ] Mlle Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal [ ][ ][ ][ ][ ] Ville _____ Pays _____

Tél. _____ E-mail _____ Date [ ][ ][ ][ ][ ][ ][ ][ ]

En application de l'article-27 de la loi n°78-17 du 06-01-78, les informations qui vous sont demandées sont nécessaires au traitement de votre abonnement. Vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des données qui vous concernent. Photo non contractuelle. Vous pouvez acquérir séparément chaque n° de Rolling Stone au prix de la vente en kiosque (plus 1,5 € de frais de port), en écrivant à Rolling Stone.

Tél. service abonnements : 03 88 66 11 20 / rollingstone@abopress.fr.

Offre valable jusqu'au 30 juin 2014

Signature (obligatoire)

Le Guide

ALBUMS P. 86
CINÉMA P. 92
LIVRES P. 96

The Great Escape...

Passionnante nouvelle escale solo d'un voyage musical au long cours.

Damon Albarn

Everyday Robots

Parlophone/Warner ★★★★

PAR KATHLEEN AUBERT

DAMON ALBARN N'A JAMAIS ÉTÉ LE genre de garçon à se tourner les pouces. Depuis ses débuts avec Blur en 1989, l'éclectique Londonien n'a cessé d'enchaîner les projets sous divers avatars. De la britpop à la fusion électro/hip-pop de Gorillaz, en passant par le rock métissé de *The Good, The Bad & The Queen*, les échappées africaines de *Mali Music*, Africa Express et les opéras *Monkey, Journey to the West* et *Dr. Dee*, il a tout tenté, tout goûté, sans jamais pour autant perdre son identité musicale. Et c'est sans doute ce qu'aiment ses fans : quoi qu'il touche, l'enthousiaste bidouilleur sonique y laisse une empreinte indélébile, reconnaissable entre toutes.

Le prolifique Briton continue aujourd'hui son aventure musicale avec *Everyday Robots*, un disque conçu avec l'aide de Richard Russell, le patron du label XL Recordings (Vampire Weekend, Adele, The Horrors, Thom Yorke, Peaches, Sigur Ros, The XX...) avec qui Albarn a déjà travaillé sur deux projets, *Kinshasa One Two* pour Oxfam en Afrique, et le dernier album de Bobby Womack il y a deux ans. Et même s'il ne s'agit pas techniquement d'un véritable album solo, ce disque est sans doute le plus personnel jamais réalisé par le charmant quadragénaire. En fait, on pourrait même [Suite p. 86]

Illustration par ALAIN FRÉTET

[Suite de la p. 85] dire que *Everyday Robots*, le premier enregistrement que le musicien sort sous son propre nom, EST Albarn. Il s'agit une entité vivante, dont on entend littéralement battre le cœur au fil des douze titres qui le composent.

Ces derniers s'enchaînent sans interruption, comme si le musicien nous laissait entrevoir le cheminement de ses pensées (ce fameux "stream of consciousness" cher à certains auteurs anglais). Peu importent les mots, ici l'artiste parvient, par sa seule musique et le son de sa voix mélancolique, à nous faire comprendre ce qu'il a voulu exprimer. Et heureusement, car pour être honnête, on ne saisit pas toujours de quoi parlent les chansons aux paroles souvent énigmatiques, sauf peut-être le très nostalgique "Hollow Ponds", qui revient sur des instants clés de la vie du leader de Blur.

Bref, Damon Albarn utilise la langue qu'il maîtrise le mieux pour nous offrir un petit tour dans sa tête et dans sa vie.

On éprouve une intense sensation de bien-être à l'écoute de cet album sincère et sans prétention pour lequel, dit-il, il est retourné arpenter les rues de son enfance, dans l'East London, iPad en bandoulière. Certains diront qu'Albarn frôle parfois l'easy-listening, au sens propre du terme, mais la vérité est plus complexe : comme un grand chef conçoit un délicieux plat avec un rien, le musicien ultra-inventif a le don de confectionner des petits bijoux avec des ingrédients basiques (chant, guitare, piano, cordes, chœurs, samples) judicieusement agencés. Parfait équilibre entre l'organique et les machines, ce disque plutôt lent et introspectif (à l'exception du guilleret "Mr. Tembo" et de l'hymne très bluresque "Heavy Seas of Love") est celui d'un homme qui n'a plus rien à prouver.

Outre Richard Russell, Albarn a invité son voisin Brian Eno et sa copine Natasha Khan, alias Bat for Lashes, à poser leur voix sur deux titres du disque, que l'Anglais défendra bientôt sur scène (à Paris le 9 juillet, entre autres) avec The Heavy Seas, groupe formé pour l'occasion et avec lequel il jouera aussi, promis, des chansons de Blur et de ses autres side-projects. Ce qu'on attend évidemment avec imaptience...

Nothing is real...

Petite merveille psychédélique entre Flaming Lips et Klaatu...

The Ghost of a Saber Tooth Tiger

Midnight Sun Chimera Music ★★★★

ON LES AVAIT LAISSÉS ASSIS CÔTE À CÔTE SUR LEUR lit à baldaquin, jeune couple urbain résolument hype, tout droit sorti d'une séance photo pour un magazine branché ou d'un film de Wes Anderson. On savait aussi, depuis *Friendly Fire*, que Sean Lennon était un musicien et un compositeur indéniablement doué, qui préférait désormais, assez judicieusement, l'anonymat d'un groupe (avec sa girlfriend, le mannequin Charlotte Kemp Muhl) pour échapper à une écrasante hérédité. Son éclectisme revendiqué – de la BO d'un film arty à sa participation au Plastic Ono Band, via quelques écarts avec The Flaming Lips – avait tendance à brouiller les pistes. Mais si l'on gardait un souvenir sympathique du dernier The Ghost of a Saber Tooth Tiger, aux tonalités délicieusement acoustiques, nul n'attendait d'eux un disque de la teneur de ce *Midnight Sun* totalement psychédélique, qui risque d'en secouer plus d'un. *"Charlotte n'avait seulement jamais entendu 'Strawberry Fields Forever' quand je l'ai rencontrée"*, déclara-t-il un jour. Il est raisonnable de penser qu'elle a, depuis, suivi un ou deux cours de rattrapage, même si *Midnight Sun* ne donne nullement, sinon de façon subconsciente, dans le pastiche *Revolver/Pepper's* auquel le terme "psychédélique", au regard de l'arbre généalogique de Lennon, pourrait être associé. Si le titre d'ouverture, "Too Deep", peut faire songer à certaines néo-planeries rock de feu Oasis, c'est bien du côté de la jeune garde (Temples, Tame Impala...) qu'il faut aller chercher. Dès "Xanadu" et surtout l'impressionnant "Animals", l'affaire prend une tout autre tournure : The GOASTT, à travers ses compositions ambitieuses et débridées, aux harmonies et aux structures souvent complexes, rivalisent clairement avec les grands orfèvres pop de son époque ("Last Call", "Poor Paul Getty"), ce que viendront confirmer, à l'issue de ce trip sonique aux allures de kaléidoscope, les sept minutes du grandiose "Moth to a Flame", véritable morceau de bravoure. Certes, on discernera bien ici ou là des réminiscences renvoyant à son illustre paternel (ici un loop de guitare à l'envers, là une pincée de slide, le grain de voix, troublant). Mais c'est avant tout la dimension artistique de Sean (et de sa compagne) que révèle chaque note de ce disque étrangement fascinant.

titres clés : "Moth to a Flame", "Animals", "Last Call"...

LÉON DESPREZ

The Horrors

Luminous

XL Recordings/Beggars Banquet ★★★★

Pop lumineuse...

Il est loin, le temps où les Horrors se trimbalaient avec un look d'*Edward aux mains d'argent* et jouaient un garage-rock de l'apocalypse : les Anglais ont toujours exploré l'histoire des marges la musique, peaufinant leur formule. Sur *Primary Colours*, ils tutoyaient les barons du shoegaze et du krautrock. Aujourd'hui, avec *Luminous*, ils continuent sur la lancée de *Skying* : des morceaux pop jamais alambiqués dans la forme, avec une production qui tend systématiquement vers le psychédélique. La vraie nouveauté, c'est qu'une bonne partie des morceaux sont dansants, que la voix de Faris Badwan n'a jamais aussi été en avant. Après l'élégance pop et le pointillisme arty, avec *Luminous*, The Horrors ajoutent une nouvelle corde à leur arc. Celle de la crédibilité dance...

ANTHONY MANSUY

The Dandy Warhols

Thirteen Tales From Urban Bohemia Live at the Wonder

Naïve ★★★★

Ils marchent à la Wonder!

En vingt ans d'existence, le quatuor de Portland n'avait jamais sorti d'album live, jusqu'à ce que l'envie lui prenne de fêter sur scène le treizième anniversaire de *Thirteen Tales From Urban Bohemia*. Ce concert, enregistré en juin 2013 dans sa ville natale, en reprend l'intégralité, sans retouches ultérieures. Non seulement ces tubes qui ont fait connaître le groupe au monde entier séduisent toujours, mais leur interprétation live, moins confinée qu'en studio, révèle une nouvelle fraîcheur d'une irrésistible ampleur. De l'hypnotique "Godless" à l'énergique "Horse Pills", en passant par le ténébreux "Nietzsche" et le lumineux "Bohemian Like You", ce disque est une merveille du genre, témoin d'un fabuleux moment.

JULIEN GAISNE

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK! | ★★ Mouais... | ★ Euh...

DVD

Opéra rock ou birthday party FM ?

The Who
Sensation - The Story of Tommy
Eagle Vision ★★★★

À la fin des sixties, les Who sont dans la panade. Ils n'ont toujours pas conquis le marché américain, et leurs deux derniers albums – *A Quick One* et *Sell Out* – ont connu des ventes confidentielles. Seuls leurs 45-tours remportent un franc succès. L'heure est à l'acide et aux substances hallucinogènes, et Pete Townshend envisage son nouveau projet comme une expérience spirituelle, insufflée par son gourou Meher Baba, l'équivalent de ce qu'est le sinistre Maharishi pour les Beatles. *"Je voulais faire un dernier coup d'éclat, une œuvre d'art,* confie Pete dans le DVD *Sensation – The Story of Tommy* qui n'est pas exactement un making-of, mais une réflexion sur le concept de *Tommy* à partir des précieux témoignages des membres du groupe et de certains journalistes. Grâce à *Tommy,* les Who vont enfin pouvoir s'installer durablement aux États-Unis. Opéra rock sous forme de double album, *Tommy* raconte l'histoire un brin fumeuse d'un enfant traumatisé par la vision de sa mère avec son amant, qui lui disent : *"Tu n'a rien vu ! Rien entendu ! Tu n'en parleras à personne !"* Du coup, le bambin devient aveugle, sourd et muet. Torturé par un cousin sadique, violé par un oncle pédophile, shooté à mort par l'Acid Queen, Tommy finit par briser et franchir le miroir, recouvrant sa liberté sensorielle – tout en étant, entre-temps, devenu le sorcier du flipper. Il fonde une religion et invite ses disciples dans un camp de vacances qu'ils finissent par détruire en se révoltant contre leur nouveau messie... Incarné à merveille par Roger Daltrey, qui passe de chanteur pop à icône rock, *Tommy* change l'image du groupe, notamment à Woodstock. Roger Daltrey a laissé boucler ses cheveux, Pete Townshend a abandonné ses vestes cintrées Union Jack au profit de combinaisons de pompiste, et les Who délivrent des shows fulgurants sponctués par le célèbre *"See me, feel me, touch me, heal me".* Le DVD offre en bonus de larges extraits du *Beat Club* en noir et blanc et semi-playback. FRÉDÉRIC LECOMTE

The Who en 1969.

Toto *35th Anniversary Tour – Live in Poland*
Eagle Vision ★★★

Assez perfidement, on serait tenté de dire qu'il n'y avait guère qu'en Pologne que les virtuoses associés de Toto pouvaient fêter dignement leur 35e anniversaire – un compte pas vraiment rond, d'ailleurs, quand on y réfléchit. À ce détail près que Toto fait le plein à chacune de ses tournées, y compris celle de 2013, qui passa notamment par la France. Steve Lukather, David Paich et Steve Porcaro, seuls rescapés d'un line-up originel bousculé par le destin (la mort de Jeff Porcaro) ou les excès (Bobby Kimball) ont récupéré leur ex-frontman Joseph Williams (le fils de John) pour revisiter leur collection de tubes FM ("Rosanna", "Africa" et autres "Pamela") dont les versions live ne peuvent évidemment rivaliser avec la perfection des enregistrements studio. Pour rester diplomate, on dira que cet OVNI (objet vidéo non identifié) ne convaincra pas ceux qui pensent que la petite entreprise des session men constitue l'incarnation même de la décadence du rock californien, mais ravira sans aucun doute leurs fans. BUNNY MONROE

Lake Street Dive
Bad Self Portraits
Signature Sounds ★★★½
L'album du big break?

Après dix ans d'existence, le quatuor emmené par l'étonnante Rachael Price, vocaliste à la voix gorgée de soul, pourrait bien décrocher la timbale avec cet album solidement ancré dans la tradition Muscle Shoals et la pop du Brill Building. L'évolution de cet ex-groupe d'alternative jazz est palpable dès le premier titre, l'épatant "Bad Self Portraits" – allusion aux fameux selfies qui serviraient à masquer notre solitude – à la hauteur des compositions du légendaire tandem Goffin-King. D'une simplicité rare mais parfaitement ciselée, chaque chanson, ici, fait mouche par sa sobriété d'exécution, à l'image de la ballade à la Christine McVie "Better Than" ou de l'entraînant "You Go Down Smooth", boosté par la basse de Bridget Kearney, l'autre fille de la bande. Sacré portrait de famille. LÉON DESPREZ.

Leif Vollebekk
North Americana
Outside Music ★★★½
Folk des grands espaces...

D'une enfance passée à Ottawa, ce Canadien d'origine norvégienne a gardé un amour indéfectible pour les grands espaces. Après des études en Islande, un déménagement à Montréal et un premier album vaguement remarqué, *Inland* (2010), le voici fin prêt à se faire un nom avec *North Americana*. Comme son nom l'indique, l'album fait preuve d'un folk nourri par des siècles de traditions américaines. Enregistré entre New York, Montréal et Paris, il évoque aussi bien Bob Dylan que Tom Waits ou Sigur Ros. Tandis que la guitare ("Southern United States", "Cairo Blues", "From the Fourth") et le piano ("Photographer Friend", "A Wildfire Took Down Rosenberg", "Palbearer Blues") se renvoient la balle à tour de rôle, la voix de Vollebekk tutoie parfois, et en toute simplicité, les anges. SOPHIE ROSEMONT.

Christophe
Intime
Capitol/Universal ★★★★
Intime... et intense.

Après sa tournée solo, Christophe a eu envie revisiter ses classiques dans le plus simple appareil, en studio, devant un public restreint. Est-ce le souvenir de ses orchestrations divines gravées en nos sens, ou la simple magie de son timbre quasi enfantin ? Toujours est-il que ces pièces acoustiques gardent leur charme onirique. On y est capté par l'univers spectral de joyaux comme "Lita", "J'l'ai pas touchée", envoûté par les cathédrales de "Paradis perdus" ou "Emporte-moi". Christophe livre des versions plus swing ("Senorita") ou touchantes de ses tubes ("Petite fille du soleil", "Les Marionnettes"), rend au passage hommage à Bashung ("Alcaline") et, plus étonnamment, réussit à embarquer "La Non-demande en mariage" de Brassens dans son théâtre étoilé. Sublime. VINCENT GUILLOT

The Men
Tomorrow's Hits
Captured Tracks/Differ-Ant ★★★★
American trip grandiose.

Les musiciens de The Men ont une trentaine d'années, mais ne vous y trompez pas : ils vivent dans les 70's. Enfin, en ce moment. Après avoir entamé sa carrière dans le punk hardcore et le shoegaze, Mark Perro et ses ouailles ont décidé de se mettre à l'art du songwriting à l'américaine. Et Dieu sait qu'ils excellent dans l'exercice (on ne s'est toujours pas remis de "Candy", sorti il y a deux albums). Sur *Tomorrow's Hits,* ils enfoncent le clou : l'americana est une influence omniprésente, les cuivres font leur apparition et les chansons, de "Get What You Give" à "Settle Me Down", évoquent les grands espaces, les diners aux néons fatigués, les leçons de vie pleines de bon sens. Bref, le mythe de la Grande Amérique. Mention spéciale à la furie rock'n'roll du single "Pearly Gates". A.M.

Handbags & Gladrags

Rod the Mod revisite vingt ans de live au diapason de son stylisme : plus ou moins heureux, mais toujours haut en couleur.

Rod Stewart *Live 1976-1998*
Tonight's the Night Warner ★★★½

Chansons clés : **"Maggie May", "Sweet Little Rock'n'Roller", "Baby Please Don't Go"...**

APRÈS LES INÉDITS EARLY 70'S exhumés par la maison d'en face, place aux reliques live de la période Warner. Pas moins de quatre CD, soit plus de cinquante titres jamais sortis. Le premier démarre fin 1976 : Rod vient de traverser l'Atlantique avec Britt Ekland et "Sailing" sous le bras, et, fortune faite, revient faire un tour au pays – Leicester et Newcastle. C'est le Rod qu'on aime. Voix débraillée fantastique, musiciens plus fiables que les Faces, ambiance pub rock : on y entend les lads beugler les paroles de "Maggie May" entre huit pintes. Fabuleux. Le deuxième CD nous embarque à L.A., la voix de Stewart semble déjà un rien entamée (la coke ?) et, si les effluves rock restent goûtues (un étonnant medley Womack-Motown-Clapton et un "Hot Legs" avec Tina), le son flirte déjà avec les 80's. Ça se gâte à l'écoute de la période 84-89, où le "Hungry Heart" de Springsteen vaut surtout par son option acoustique qui nous épargne le reste du groupe. On reprend espoir au

quatrième tome (91-98), époque où Old Rod revisita avec classe son répertoire le temps d'un *MTV Unplugged (and Seated)*. On n'y trouve, hélas, ni orchestre à cordes, ni Ron Wood, mais un backing band qui ne fait pas dans la dentelle ("Stay With Me", "Handbags and Gladrags"). Ce qui n'empêche pas l'Écossais de livrer une version d'anthologie de "Baby Please Don't Go", là où "Downtown Train" s'englue dans des nappes de claviers boursouflées qui ne dépareilleraient pas dans les casinos de Vegas. VINCENT GUILLOT

Mustang
Écran Total
Arista/Sony ★★★
Ça roule... des mécaniques!

Nous avions laissé le trio français sur la réussite de *Tabou*, album en demi-teinte, partagé entre profonde mélancolie et euphorie up-tempo. Pour ce troisième opus, Mustang est allé puiser ses influences chez Elvis comme chez Kraftwerk. Il fait le grand écart entre énervement rockabilly ("Oiseaux blessés"), new wave ("Écran total"), groove festif ("Ce soir ou jamais"), ballade analogique ("La Mort merde") ou synthétique ("Les Filles qui dansent")... Et s'impose comme un des seuls groupes post-yé-yés qui tiennent la route. Côté textes, toujours francophones, le chanteur et guitariste Jean Felzine reste lucide sur la condition humaine et impose son mélange d'acidité, d'ironie et de désespoir. Mention spéciale à "Ce n'est pas toi." SOPHIE ROSEMONT

Liz Green
Haul Away!
Fias ★★★½
Un album solaire et touchant.

Originaire de la petite ville de West Kirby, au nord de l'Angleterre, cette digne héritière de Jolie Holland et Karen Dalton a profité d'une gestation de trois ans depuis *O, Devotion!* pour trouver de nouvelles sources d'inspiration. L'amour plutôt que l'amer, la mer par opposition au sol, plus de piano que de guitare... *Haul Away!* lève l'ancre vers un univers de folklores variés aux couleurs jazzy, porté par une brise marine et printanière ("Island Song"). Liz Green y réinvente le folk british avec un esprit fantasque que nourrissent des instrumentations live (saxophone, tuba, trombone, violoncelle, flûte...), si bien que ses ballades cuivrées ("Rybka", "Empty Hanted Blues"), ou plus tapageuses ("Where the River Don't Flow") dorment à sa croisière des airs de cabaret rétro. JULIEN GAISNE

Avey Tare's Slasher Flicks
Enter the Slasher House
Domino ★★★½
Le leader d'Animal Collective en roue libre.

Pour ce premier album solo, David Portner (alias Avey Tare) n'est pas vraiment seul : il a eu le bon goût de s'entourer la claviériste et choriste de Dirty Projectors, Angel Deradoorian, et du batteur de Dan Deacon, Jeremy Hyman. Chacun a pu apporter ses idées aux morceaux d'Avey Tare. Si les premières chansons, complètement barrées dans le psyché, pourraient sortir tout droit du dernier Animal Collective, la quatrième piste nous détourne de nos a priori. Petit bonbon de pop lo-fi, "Little Fang" est plus accessible et guilleret que n'importe quel titre du groupe américain. Le rock déjanté s'habille d'échos tribaux et synthétiques où on entend parfois un rockabilly distordu jusqu'à l'explosion des sens. S.R.

LIVRES MUSIC

Rock Books

La musique, ça s'écoute... mais ça se lit aussi. La sélection du mois.
Par Bunny Monroe

Def Zeppelin. On ne va pas mentir : cette bio du Zeppelin nous a fait grimper aux rideaux au point de vous en offrir les bonnes feuilles. Il faut dire qu'elle est signée par un spécialiste du rock book tout terrain, et se révèle aussi croustillante que définitive. Gloire... et décadence ? Affirmatif. Barney Hoskyns, *Led Zep: Gloire et décadence du plus grand groupe du monde*, Rivages Rouge

Rock Business. Tiens, un bouquin qui pose une question assez maline : pourquoi le rock refuse-t-il de passer la main ? C'est vrai, quoi, ces superstars qui continuent à tourner à un âge plus que vénérable, est-ce bien raisonnable ? Non, logique, car les baby boomers qui l'ont engendré ont désormais le pouvoir, nous explique l'auteur de cette analyse sociologique et économique du phénomène. Bruno Lesprit, *Rock'n'Roll is Here to Stay – Une autre histoire du rock*, Robert Laffont

Darc Side. À la mort de Darc, on fut surpris par le nombre de collègues journalistes qui le considéraient comme un ami. On a pu vérifier que, pour certains, ce n'était pas une simple pose. Entre Christian Eudeline et Darc, la conversation aura duré près de trente ans. De quoi nourrir ce beau portrait de l'ange maudit de la chanson rock. Christian Eudeline, *Daniel Darc, une vie*, Ring

Bashung again. Après l'hommage de *Rolling Stone*, le mois dernier, auquel l'ami Mikaïloff avait participé, la biographie qu'il avait consacrée au Patron fait l'objet d'une publication en poche : sa vie, son œuvre, ses disques étincelants, mais aussi les zones d'ombre du grand homme. Préface de Boris Bergman. Pierre Mikaïloff, *Bashung, vertige de la vie*, Archipoche

Miossec

Ici bas, ici même

Pias ★★★

L'écume des jours...

Trois ans après le rock électrique de *Chansons ordinaires*, Christophe Miossec poursuit ses mutations volontaires avec un neuvième album essentiellement acoustique. Dès l'ouverture, "On vient à peine de commencer" donne le ton épuré de chansons simples et légères, si ce n'est pour évoquer le poids du temps qui passe car, comme souvent avec lui, l'amertume est un bon moteur de création. Non sans rappeler *Boire*, son premier opus paru presque vingt ans auparavant, certains titres y sonnent comme un retour aux sources, notamment "Répondez par oui ou par non", "Bête comme j'étais avant" (composé avec Stephan Eicher) ou "Le Plaisir, les poissons". À bientôt 50 ans, le Brestois manie toujours l'écriture avec brio, et *Ici bas, ici même* navigue loin, malgré son titre un brin terre-à-terre. J.G.

Pixies

Indie Cindy

Pias ★★★★

Franck is (almost) b(l)ack...

Bon, faudrait voir à pas trop s'énerver quand même : ce premier album en vingt-trois ans des mythiques Pixies est en réalité la compilation des trois derniers EP du groupe, soit le résultat des sessions en trio d'octobre 2012 aux Rockfield Studios (Pays de Galles) sous la houlette de Gil Norton. Trompe son monde, Francis ? Pas tout à fait, puisqu'il nous permet d'appréhender toute la cohérence du projet. Rock tendu ("What Goes Boom"), hymnes pop up-tempo ("Green and Blues"), lyrisme fiévreux ("Bagboy"), on y retrouve le groupe qu'on a adoré. Les mélodies étincellent, les guitares tranchent, à l'image de "Another Toe in the Ocean" ou du "Jamie Bravo" final, ramenant les Pixies à l'endroit même qu'il n'auraient jamais dû quitter : le devant de la scène. THOMAS GRIMAUD

Elephant

Sky Swimming

Memphis Industry ★★★

Ou comment rester ami en musique.

Dissipons d'abord les malentendus : cet Elephant-là n'a rien à voir avec le duo folk hexagonal. La Française Amelia Rivas et l'Anglais Christian Pinchbeck, eux, sont basés à Londres. À l'origine, ils formaient un couple sur scène comme à la ville, et se préparaient déjà à un premier album en 2011. Jusqu'à ce qu'une rupture malheureuse ne mette en péril leur duo... Mais la musique est plus forte que l'amour déçu : en résulte ce premier album joliment troussé. Leur musique langoureuse est nourrie d'influences diverses, de la pop sixties californienne à la new wave britannique des années 80, le tout réchauffé d'échos hip-hop ou dub, et cuisiné à une sauce lo-fi assez sophistiquée... Rêveuses au point d'être embrumées, mais étonnamment entraînantes, les chansons d'Elephant restent en tête. Et c'est plutôt agréable. S.R.

Emmanuelle Seigner

Distant Lover

Polydor / Universal ★★★★

César du meilleur album rock ?

Il y a les actrices qui font des disques, et celles qui font du rock. Aucun doute possible depuis ses escapades avec Ultra Orange, Emmanuelle Seigner appartient à la seconde catégorie. Dès "Distant Lover", premier titre de l'album réalisé par Adam Schlesinger, on retrouve ce chant suave et sexy à la Nico qui surplombe guitares crochues et nappes de claviers aériens. Qu'elle durcisse le jeu sur "Bore Me to Tears" et "Such a Hard Time", ou livre une ballade folk douce-amère ("Let's Do Some Damage"), Seigner convaine d'un bout à l'autre de ces onze titres sous la haute influence d'un Velvet qui aurait croisé Metric. Mrs. Polanski pousse même le vice à se tirer avec classe au jeu d'une reprise technoïde de "Venus in Furs" évoquant "Working Class Hero" version Marianne Faithfull. V.G.

LE CLASSEMENT DES MEILLEURES VENTES FNAC

TOP 30 ALBUMS POP-ROCK FNAC

	ALBUM	ARTISTE
1	IF YOU WAIT	LONDON GRAMMAR
2	VIEUX FRERES	FAUVE
3	CATS ON TREES	CATS ON TREES
4	WHITE PIXEL APE	SHAKA PONK
5	LOVE LETTERS	METRONOMY
6	LITTLE ARMAGEDDON	SKIP THE USE
7	LINDSEY STIRLING	STIRLING
8	TERRIENS	TETES RAIDES
9	BLIZZARD	FAUVE
10	UNORTHODOX JUKEBOX	BRUNO MARS
11	PURE HEROINE	LORDE
12	MORNING PHASE	BECK
13	LITTLE ARMAGEDDONE	SKIP THE USE
14	AM	ARTIC MONKEYS
15	HORIZONS	DETROIT
16	KISS ME ONCE/INCLUS DVDE	KYLIE MINOGUE
17	PHILHARMONICS	AGNES OBEL
18	AVENTINE	AGNES OBEL
19	FLESH AND BLOOD	THE JOHN BUTLER TRIO
20	IN THE SILENCE	ASGEIR
21	CLOSE TO THE GLASS	THE NOTWIST
22	SUN STRUCTURES	TEMPLES
23	GHOST SURFER/EDITION SPEC	CASCADEUR
24	GHOST SURFER/CASCADEUR	CASCADEUR
25	NATIVE	ONE REPUBLIC
26	LIVE AT ROME OLYMPIC STAD	MUSE
27	LONG WAY DOWN	TOM ODELL
28	2ND LAW	MUSE
29	21	ADELE
30	BORN TO DIE	LANA DEL REY

TOP 10 IMPORTS FNAC

	ALBUM	ARTISTE
1	DOUG TUTTLE	DOUG TUTTLE
2	BOFBOF	20 FEET FROM STARDOM
3	BIONDI	SUN
4	GRANDE	YOURS TRULY
5	PALOMA FAITH	A PERFECT CONTRADICTION
6	DREAM SYNDICATE	DAY BEFORE WINE
7	DAFT PUNK	RANDOM ACCESS MEMORIES JAPAN EDITION
8	LORDE	LOVE CLUB EP
9	SKRILLEX	SCARY MONSTERS AND NICE S
10	BASTILLE	ALL THIS BAD BLOOD

TOP 10 VINYLES ROCK FNAC

	ALBUM	ARTISTE
1	LOVE LETTERS/INCLUS CD	METRONOMY
2	LITTLE ARMAGEDDON	SKIP THE USE
3	MORNING PHASE	BECK
4	KISS ME ONCE/INCLUS CD	KYLIE MINOGUE
5	CLOSE TO THE GLASS	THE NOTWIST
6	VELVET UNDERGROUND AND NICO	VELVET UNDERGROUND
7	SUN STRUCTURESS	TEMPLES
8	GHOST SURFER	CASCADEUR
9	DARK SIDE OF THE MOOND	PINK FLOYD
10	REFLEKTOR	ARCADE FIRE

TOP 10 DVD ROCK FNAC

	TITRE	ARTISTE
1	30TH ANNIVERSARY CONCERT	BOB DYLAN
2	CROSSROADS GUITAR FESTIVA	ERIC CLAPTON
3	SWEET SUMMER SUN/HYDE PARK	ROLLING STONES
4	THROUGH THE NEVER	METALLICA
5	WOODSTOCK 40TH ANNIVERSAR	WOODSTOCK
6	WALL/LIVE IN BERLIN JULY	ROGER WATERS
7	REALITY TOUR/LIVE IN DUBLIN	DAVID BOWIE
8	COME HELL OR HIGH WATER	DEEP PURPLE
9	CONCERT IN CENTRAL PARK	SIMON AND GARFUNKLE
10	MTV UNPLUGGED IN ATHENS	SCORPIONS

Cinéma

Par Mathilde Lorit

Dans *Joe*, Nicolas Cage surprend... dans le bon sens du terme.

Hello darkness, my old friend...

Magnifique come-back pour Nicolas Cage dans un film à la beauté sombre.

Joe
Nicolas Cage, Tye Sheridan, Adriene Mishler
Réalisé par David Gordon Green
★★★ 1/2

DANS UNE PETITE VILLE DU Texas, Joe Ransom, ex-taulard alcoolique, tente de contrôler sa violence en menant une vie sans histoires, tournée autour de son boulot pour une société d'abattage de bois. Le hasard met sur sa route un gamin de 15 ans, Gary, qui vient de débarquer avec sa famille et qui cherche désespérément du travail. En apprenant à connaître ce garçon malmené, attachant et travailleur, Joe décide de lui offrir la chance que lui-même n'a jamais eue... David Gordon Green est un réalisateur aussi éclectique que surprenant, capable du meilleur (*L'Autre Rive* en 2005, et dans un genre radicalement différent, *Délire express* en 2008) comme du pire (*Baby-sitter malgré lui* il y a deux ans). *Joe* appartient sans conteste à la première catégorie de sa filmographie, très belle adaptation d'un roman signé Larry Brown, dont l'œuvre, peuplée de personnages marginaux, est typique d'une littérature du Sud dépourvue de tout romantisme. David Gordon Green excelle à restituer l'atmosphère de ce Texas écrasant de chaleur : un monde dans lequel seul le travail empêche de sombrer, où la famille est rarement un refuge, et qui voit surgir des personnages durs et puissants. On est frappé par l'authenticité du film, notamment dans le choix des décors et des comédiens, professionnels ou non – c'est un SDF décédé peu de temps après la fin du tournage qui incarne le père, limite psychopathe, de Gary. Le cœur du film se joue dans la relation qui unit cet adolescent maltraité à Joe, *"tout à la fois le bon, la brute et le truand,* selon David Gordon Green. *J'adorais qu'en tant qu'homme, Joe soit vraiment*

FOCUS

Dans la cour
Avec Catherine Deneuve, Gustave Kervern
Réalisé par Pierre Salvadori
★★★★

Antoine (Gustave Kervern), un musicien fatigué de tout, a abandonné sa carrière et sa compagne. Il se voit proposer par une agence d'intérim un emploi de concierge. Peu à peu, il se prend d'amitié pour l'une des propriétaires de l'immeuble : Mathilde (Catherine Deneuve), une retraitée dynamique obsédée par la fissure qui est apparue sur le mur de son salon. De l'angoisse à la folie, il n'y a parfois qu'un trébuchement... Pierre Salvadori confie être parti des personnages pour écrire son film, et cela se sent. Il y a longtemps que le cinéma français ne nous avait pas proposé une comédie portée par un tandem aussi fin et complexe, dont les maladresses et les contradictions reflètent une troublante humanité. On rit beaucoup des dialogues et des situations, avant que le tragique ne vienne subtilement s'immiscer dans la comédie, renforçant encore l'empathie et l'émotion.

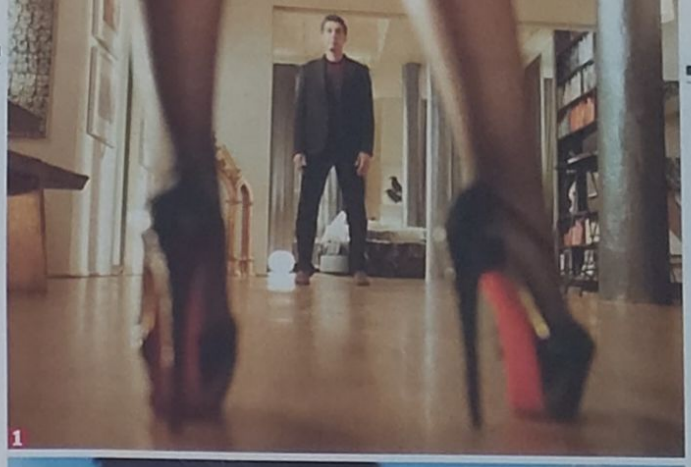
Car Salvadori a réuni un duo aussi juste que subtil, avec lequel il joue admirablement la carte de l'inédit et du contrepoint. On est une fois de plus admiratif du naturel de Deneuve, dans la vitalité comme dans la détresse, tandis que Gustave Kervern, bouleversant, trouve un rôle à la hauteur de sa sensibilité. La réussite du film tient aussi au microcosme dans lequel ces deux-là évoluent : une cour d'immeuble tenant lieu de *"concentré de l'époque"*, et qui voit défiler des personnalités vaguement déglinguées par une peur diffuse que l'on reconnaît trop bien...

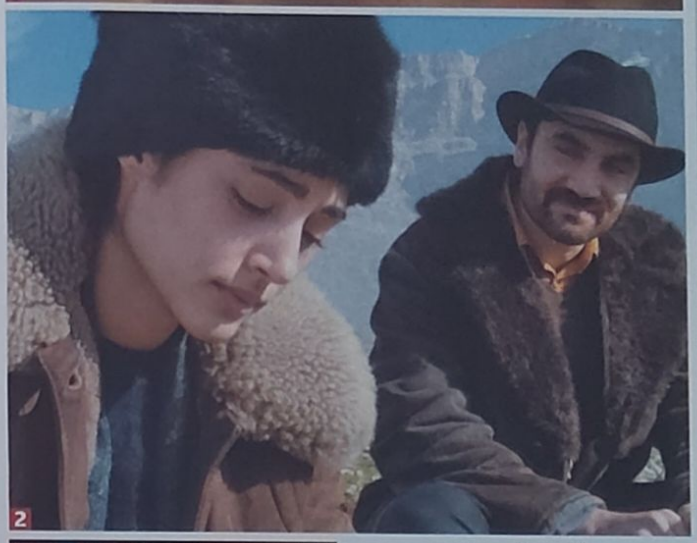
complexe. Mais cet adolescent qui souffre atrocement l'émeut au point de lui faire faire un vrai sacrifice. On en arrive à l'idée très forte que Gary est l'avenir de Joe." Pour incarner ce Sudiste au tempérament bagarreur, le réalisateur cherchait un acteur de la carrure de Robert Mitchum. Soit Nicolas Cage, qui met enfin un terme à une longue liste d'impressionnants nanars – *L'Apprenti sorcier, Le Dernier des Templiers, Hell Driver* et autres *Ghost Rider* – pour renouer avec l'immense acteur qu'il n'avait finalement jamais cessé d'être. Il suffit d'ailleurs de quelques secondes, au début du film, pour immédiatement oublier ses choix récents et se rappeler la puissance de feu du Sailor de David Lynch. *"Nicolas laisse paraître ses fêlures,* commente David Gordon Green, *ce qui rend ses interprétations si intéressantes et convaincantes : il se dégage de lui force et vulnérabilité. Il est aussi du genre à ne pas se ménager. Dans les méandres de sa carrière, il a exploré tous les registres d'émotions. Mais quel que soit le film dans lequel il joue, il a cette capacité à vous laisser accéder à ses sentiments les plus profonds."* Effectivement, Nicolas Cage, tout en violence rentrée, incarne idéalement Joe par sa présence physique et par la variété des émotions qui le traversent. Face à lui, on reconnaît Tye Sheridan, 17 ans, qui nous avait déjà bouleversés dans *Mud* (signé Jeff Nichols), et qui a commencé sa carrière dans le *Tree of Life* de Terrence Malick – deux réalisateurs auxquels on pense inévitablement en découvrant *Joe*. Salué par le prix du meilleur espoir masculin à la dernière Mostra de Venise, Tye Sheridan se glisse avec un naturel déchirant dans la peau de ce jeune laissé pour compte en quête de modèle paternel. Une réconfortante lueur d'espoir dans un univers implacable.

Apprenti gigolo

Avec John Turturro, Woody Allen, Vanessa Paradis
Réalisé par John Turturro
★★½

FLEURISTE SOLITAIRE ET ROMANtique, Fioravante a du mal à joindre les deux bouts. C'est alors que Murray, un ami libraire, lui fait une curieuse proposition : profiter de l'attention et de la délicatesse dont il faut preuve avec les femmes pour vendre ses services... Résultat : John Turturro, réalisateur de cette comédie newyorkaise, joue les tendres gigolos avec Woody Allen pour mac ! Si l'association est évidemment savoureuse, le scénario manque du développement qui aurait permis au film de dépasser le cadre de la bonne idée. Le casting suffit toutefois à passer un bon moment, notamment parce que John Turturro fait la part belle aux seconds rôles féminins – *"je travaille toujours très étroitement avec les femmes,* confirme-t-il, *elles m'intéressent davantage"*. On retient les compositions de Vanessa Paradis (pour son premier rôle en anglais) et de Sharon Stone dans des rôles très contrastés. Émouvante et surprenante, la première se glisse sous le foulard d'une jeune veuve juive orthodoxe, tandis que la seconde, plus féline que jamais, exhibe ses charmes avec volupté. Quant à Liev Schreiber (à découvrir en ce moment dans l'excellente série *Ray Donovan* sur Jimmy), il confirme cette fois encore qu'il peut tout jouer !





TERRES DE CONTRASTES... Dans son nouveau film, John Turturro, à la fois réalisateur et acteur, ambitionne d'être plus sexy que Richard Gere dans le mythique *American Gigolo* de Paul Schrader: Heureusement, c'est pour rire **(1)**. Que les fans de pop ne s'y trompent pas, le *Pepper Land* de Hiner Saleem n'a rien à voir avec celui du *Yellow Submarine* des Beatles **(2)**. Une fois de plus, Michel Gondry affirme sa différence avec un portrait ultracréatif de Chomsky, intellectuel distingué mais pas barbant **(3)**.

My Sweet Pepper Land

Avec Korkmaz Arslan, Golshifteh Farahani, Suat Usta
Réalisé par Hiner Saleem
★★★½

DANS UN VILLAGE PERDU AU CARrefour de l'Iran, de l'Irak et de la Turquie, le destin réunit Baran, un officier de police décidé à faire respecter la loi, et Govend, une jeune institutrice aussi belle qu'insoumise. Deux âmes libres et déterminées qui ne tardent pas à susciter l'irritation du caïd local... Présenté au Festival de Cannes l'année dernière, et coproduit par Robert Guédiguian, ce film insolite et passionnant devrait définitivement faire connaître au grand public le cinéma de Hiner Saleem. Le réalisateur de *Vodka Lemon* exploite magnifiquement les paysages du Kurdistan (sa terre natale) pour une aventure romanesque qui n'hésite pas à rendre hommage au western – *"les décors naturels se prêtaient bien à l'exploration du genre, et il y a beaucoup de similitudes entre le Kurdistan et le Far West"* – ou à jouer la carte de l'humour absurde (voir la première séquence du film, ubuesque). *My Sweet Pepper Land* propose aussi un superbe portrait de femme, admirablement incarné par Golshifteh Farahani. La comédienne, découverte dans *Mensonges d'État* de Ridley Scott et surtout *À propos d'Elly* d'Asghar Farhadi, confirme, au-delà de sa fascinante beauté, l'intelligence et l'émotion de son jeu.

Conversation animée avec Noam Chomsky

Réalisé par Michel Gondry
★★★★

PLUS LES PROJETS DE MICHEL Gondry se suivent – sans jamais se ressembler –, plus on est frappé par la curiosité et l'envie de transmettre qui inspirent son travail. C'est particulièrement évident dans ce nouveau documentaire (après le bouleversant *L'Épine dans le cœur* il y a quatre ans) qui voit le réalisateur s'entretenir avec le linguiste et philosophe américain Noam Chomsky. Rien de classique dans son dispositif : la conversation a été filmée avec une caméra 16 mm vintage, et le film est constitué à 98 % d'images animées signées Gondry, qui épousent très naturellement la pensée et la logique de Chomsky. Lequel évoque ses théories, mais aussi des souvenirs personnels, qui permettent à Aristote de côtoyer David Hume, Galilée ou le bateau de Thésée. L'idée du docu animé se révèle géniale : grâce à cette forme créative et originale, on plonge sans complexe (et parfois avec humour ou émotion) dans la mémoire et la réflexion de cet intellectuel engagé, qui nous apprend beaucoup sur l'acquisition du langage et sur notre interprétation du monde, mais aussi sur les contes de fée et les sciences modernes. En nous faisant partager la pensée de celui qu'il définit comme *"l'un des esprits les plus lumineux vivants"*, Michel Gondry réalise un film particulièrement stimulant, dont on sort nourri et encore plus avide de connaissances.

© DR

Tom à la ferme

Avec Xavier Dolan, Lise Roy, Pierre-Yves Cardinal

Réalisé par Xavier Dolan

★★★★

TOM, UN JEUNE PUBLICITAIRE vivant à Montréal, débarque dans un coin paumé de la campagne québécoise : il est venu assister aux funérailles d'un garçon qu'il aimait profondément. Mais le frère de ce dernier l'accueille avec violence et hostilité, l'obligeant à mentir à la mère du défunt... C'est dans une pièce de théâtre que Xavier Dolan a puisé la matière de son nouveau film – le quatrième, après une superbe trilogie sur l'amour impossible. Il y a trouvé *"la peur, l'angoisse et l'étrangeté"* qui lui garantissaient une inspiration renouvelée. Le résultat se révèle fascinant : en nous plongeant dans un thriller psychologique fait de désir, de répulsion et de perversité, il installe une atmosphère toxique dans laquelle on accepte, comme Tom, d'être pris au piège. Xavier Dolan, décidément un acteur très subtil, et Pierre-Yves Cardinal, tour à tour brutal et attachant, excellent à faire partager l'ambivalence d'une relation qui voit le deuil et la solitude brouiller les réflexes naturels. Du côté de la mise en scène, impressionnante de maîtrise, et de la bande originale, signée Gabriel Yared, on flirte sans cesse entre le suspense propre au genre et la pure sensualité. Parce que les effets sont rares – un simple ralenti lors d'une troublante scène de tango rurale – leur impact est immense, jusqu'au déchirant générique de fin, sublimé par le "Going to a Town" de Rufus Wainwright.

Last Days of Summer

Avec Kate Winslet, Josh Brolin, Gattlin Griffith

Réalisé par Jason Reitman

★★

PLUTÔT CONNU POUR SES COMÉdies – entre autres, *Juno* et *Young Adult* – Jason Reitman change de cap avec cette adaptation d'un roman signé de l'Américaine Joyce Maynard, qui avait déjà inspiré *Prête à tout* à Gus Van Sant. L'histoire, ultraromantique, réunit Adèle (Kate Winslet), une jeune mère paralysée par l'angoisse, et Henry (Josh Brolin), un détenu évadé condamné pour meurtre, qui l'oblige à abriter sa cavale pour quelques jours. Sous le regard de son fils adolescent – c'est lui qui nous raconte en voix off l'histoire de cette rencontre –, Adèle trouve peu à peu un réconfort inattendu dans la présence de cet homme étonnamment doux et rassurant... Malgré tout notre amour pour la lumineuse Kate Winslet, toujours parfaite, on a beaucoup de mal à partager le message archaïque de ce récit old school, qui semble vouloir nous prouver combien il est bon pour les frêles petites femmes d'avoir un homme costaud (et pâtissier !) à la maison. Sous ses faux airs de *Sur la route de Madison*, le film se révèle plus mièvre qu'émouvant, et ne choisit jamais vraiment entre love story insolite et récit d'apprentissage.

Malgré Kate Winslet, *Last Days of Summer* déçoit par son côté cliché.

DVD

Les sorties films à ne pas manquer ce mois-ci...

Un blockbuster futuriste qui n'en est pas un, une comédie gentiment trash, un échange de bébés et un nouvel échec pour Spike Lee. Notre sélection du mois. Par Nadège Montadert

Snowpiercer, le Transperceneige

Avec Chris Evans, Song Kang-ho, Jamie Bell

Réalisé par Bong Joon-ho

★★★★

En 2031, une nouvelle ère glaciaire a frappé la planète. Un immense train, le Snowpiercer, embarque les derniers survivants, condamnés à tourner autour de la Terre sans jamais s'arrêter. Mais dans cette arche de Noé futuriste, le système de classes reste impitoyable. Adaptation sidérante de la cultissime BD de Jacques Lob, Jean-Marc Rochette et Benjamin Legrand, *Snowpiercer* avait, sur le papier, des allures de blockbuster postapocalyptique comme on en voit tant sur les écrans. Pourtant, le Sud-Coréen Bong Joon-ho y développe une vision politique ultrapessimiste en contrepoint d'un grand film d'action visuellement époustouflant.

Tel père, tel fils

Avec Masaharu Fukuyama, Michoko Ono

Réalisé par Hirokazu Kore-eda

★★★★

Ryota, architecte obsédé par la réussite professionnelle, découvre que l'enfant qu'il élève depuis six ans avec sa femme n'est pas le sien, mais celui d'une famille modeste, dans laquelle grandit son fils biologique. Cet échange de bébés à la maternité bouleverse bien plus que son quotidien. Tous ses repères volent alors en éclats. Prix du jury lors du dernier Festival de Cannes, *Tel père, tel fils* est un film bouleversant. Sans jamais tomber dans le pathos ni dans la facilité, le réalisateur aborde avec subtilité et élégance des questions profondes et essentielles. Il explore une nouvelle fois ses thèmes de prédilection que sont la filiation et l'enfance, tout en se gardant d'asséner des réponses convenues ou de porter un jugement hâtif et tranché. Une merveille.

Don Jon

Avec Joseph Gordon-Levitt, Scarlett Johansson

Réalisé par Joseph Gordon-Levitt

★★★

Surnommé "Don Jon" par ses amis en raison de son talent de serial dragueur, Jon Martello, petit macho musclé, souffre d'une addiction aux films pornos. Sa rencontre avec la sublime Barbara Sugarman, incarnée par Scarlett Johansson, pourrait l'amener à revoir ses priorités. De son côté, la jeune femme, nourrie aux comédies romantiques, rêve de rencontrer son prince charmant. Sauront-ils abandonner leurs fantasmes et leur vision déformée de la réalité pour construire ensemble une véritable relation amoureuse ? Si le pitch laisse présager le pire, le premier long métrage de Joseph Gordon-Levitt se révèle plus profond qu'il n'en a l'air. Malgré quelques faiblesses au niveau du scénario, *Don Jon* est un premier film prometteur, gentiment trash et bourré d'humour.

Oldboy

Avec Josh Brolin, Elizabeth Olsen

Réalisé par Spike Lee

★★

Séquestré sans raison apparente, un père de famille apprend par la télévision qu'il est accusé du meurtre de sa femme. Relâché après vingt ans de captivité, il est contacté par son ravisseur... Dans ce remake, Spike Lee peine à se détacher du film original. Il ne parvient pas non plus à l'égaler. Malgré son talent, il manque au réalisateur de *Do the Right Thing* la folie flamboyante du cinéaste coréen Park Chan-wook, dont le film reste un modèle du genre. Côté distribution, seule la performance de Samuel L. Jackson et le sex-appeal d'Elizabeth Olsen valent que l'on s'y attarde. Après plusieurs échecs, Spike Lee espérait sans doute renouer avec le succès en acceptant ce projet, abandonné par Spielberg. Mauvais calcul.

States of Grace

Avec Brie Larson, Kaitlyn Dever, John Gallagher Jr.

Réalisé par Destin Cretton

★★★

LE CINÉMA INDÉPENDANT AMÉRIcain continue à régulièrement nous offrir des films dont la sincérité et l'énergie savent toucher le cœur du public et des sélectionneurs de festivals. C'est le cas de *States of Grace*, deuxième long métrage du trentenaire Destin Cretton, qui s'est directement inspiré de son passé d'éducateur pour raconter l'histoire de Grace : une jeune femme plus fragile qu'il n'y paraît, dont la sensibilité et l'énergie font des merveilles dans le foyer pour adolescents en difficulté où elle travaille. On ne doute jamais des situations tirées de l'expérience du réalisateur, et le regard qu'il pose sur ces jeunes malmenés par la vie sonne logiquement juste. Si le film se montre plus démonstratif dans le registre émotionnel, il bénéficie d'un casting très convaincant, seconds rôles compris. On est particulièrement touché par Brie Larson, révélée dans la série *United States of Tara*. Quant à John Gallagher Jr., il confirme l'excellente impression laissée par son interprétation de Jim Harper dans *The Newsroom*. Tous deux trouvent avec ce film leur premier grand rôle au cinéma : on leur en promet beaucoup d'autres !

The Best Offer

Avec Geoffrey Rush, Jim Sturgess, Donald Sutherland

Réalisé par Giuseppe Tornatore

★★★

VIRGIL OLDMAN, COMMISSAIRE-priseur solitaire, exigeant et peu commode, est une vraie référence dans le monde de l'art. Une jeune femme l'appelle un jour pour lui demander une expertise complète des meubles et des objets de son appartement. Après trois rendez-vous auxquels elle ne se présente pas, la curiosité l'emporte sur l'agacement : Virgil veut absolument découvrir le secret qui se cache derrière cette cliente invisible... Depuis *Malena* avec Monica Bellucci, on avait un peu perdu de vue le cinéma de Giuseppe Tornatore (révélé en 1989 via le bouleversant *Cinema Paradiso*) qui revient avec un récit très intrigant. Histoire fantastique ? Thriller psychologique ? Drame amoureux ? Longtemps, on s'interroge sur le chemin que le récit veut nous faire emprunter avant une résolution relativement inattendue. Porté par une atmosphère subtile, *The Best Offer* révèle Sylvia Hoeks, mannequin et comédienne néerlandaise, qui justifie totalement le trouble éprouvé par l'impeccable Geoffrey Rush (l'orthophoniste du *Discours d'un roi*). Le film peut aussi compter sur la présence de Donald Sutherland dans un second rôle savoureux, et sur la partition élégante d'Ennio Morricone, compositeur fétiche du réalisateur italien.

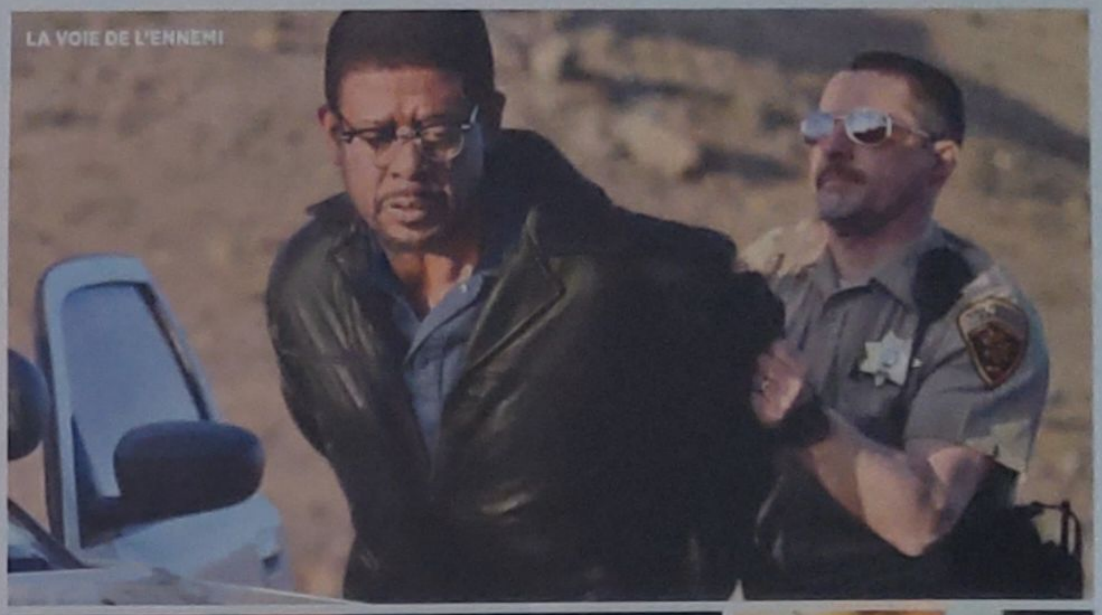
La Voie de l'ennemi

Avec Forest Whitaker, Brenda Blethyn, Harvey Keitel

Réalisé par Rachid Bouchareb

★★

GARNETT (FOREST WHITAKER), ancien dealer au Nouveau-Mexique, vient de passer dix-huit ans en prison pour le meurtre d'un adjoint du shérif. Détenu modèle, il n'aspire plus qu'à une vie normale avec l'aide d'Emily Smith (Brenda Blethyn), son agent de probation. Mais entre la pression de son ancien associé et le harcèlement du shérif Bill Agati (Harvey Keitel), la route de la rédemption est semée d'embûches... Si cette histoire ne vous est pas totalement étrangère, c'est que le nouveau film de Rachid Bouchareb – écrit avec la collaboration du romancier Yasmina Khadra – est inspiré du scénario de *Deux hommes dans la ville*, réalisé en 1973 par José Giovanni. *"La justice doit être juste, mais pas féroce"* : cette phrase, prononcée par Jean Gabin dans le film original, résume assez bien le propos de Rachid Bouchareb, qui peine toutefois, au-delà d'un souci esthétique, à justifier la transposition de l'intrigue à la frontière mexicaine. Le film manque de rythme, mais il peut toutefois compter sur l'implication de Forest Whitaker pour donner corps et charisme à cet homme acculé. Une fois de plus, le comédien excelle à exprimer la violence contenue, et la fragilité cachée sous la puissance physique.



LA VOIE DE L'ENNEMI

TOM À LA FERME

STATES OF GRACE

Othello

Avec Orson Welles, Suzanne Cloutier, Micheál McLiammóir

Réalisé par Orson Welles

★★★★

PALME D'OR DU FESTIVAL DE Cannes en 1952, cette œuvre oppressante et fascinante est symptomatique de l'obstination géniale d'Orson Welles : le cinéaste consacra trois années et l'intégralité de ses cachets gagnés en tant qu'acteur (notamment sur *Le Troisième Homme*) à l'aboutissement de sa deuxième adaptation de Shakespeare, après le radical *Macbeth*. On ne passera pas à côté du plaisir de redécouvrir *Othello* sur grand écran, dans une version restaurée qui permet d'apprécier les superbes jeux d'ombre et de lumière du film (tourné au Maroc en noir et blanc), ainsi que la riche collaboration d'Orson Welles avec Alexandre Trauner : on doit au chef décorateur fétiche du tandem Carné-Prévert la création d'un bain turc dans une poissonnerie d'Essaouira pour les besoins d'une séquence saisissante. À la richesse visuelle du film répond la puissance dramatique de la narration et l'interprétation magistrale d'Orson Welles, dont la créativité fut incroyablement stimulée par une production chaotique et de nombreux aléas pendant le tournage. Face aux difficultés, il ne cessa d'improviser pour un résultat mêlant intelligence et passion. Comme le disait Trauner à propos du film, *"les contraintes aident beaucoup, elles obligent à avoir des idées"*.

Michael Haneke : profession réalisateur

Réalisé par Yves Montmayeur

★★★½

SACRÉ DÉFI QUE DE CONSACRER UN film à Michael Haneke, connu pour son refus obstiné de livrer la moindre interprétation de son œuvre. Mais Yves Montmayeur – dont on a déjà pu admirer les nombreux documentaires consacrés au cinéma asiatique – dispose d'un solide atout : il a réalisé la plupart des making-of des longs métrages du réalisateur autrichien, et nous offre donc la possibilité de plonger au cœur du travail du cinéaste, sur un plateau de cinéma ou aux côtés de ses étudiants. Loin de l'image austère que l'on pouvait avoir du personnage, il révèle un Michael Haneke extrêmement vivant sur ses tournages, quand il ne répète pas carrément lui-même une scène pour ses comédiens ! Brillamment construit, ce documentaire bénéficie aussi de la grande finesse des entretiens. Avec Isabelle Huppert ou Jean-Louis Trintignant, et, bien sûr, avec Michael Haneke lui-même, control freak assumé dont il nous tarde de revoir l'œuvre à la lumière de ce passionnant document.

© GREGORY SMITH, CLARA PALARDY DR.

HOUSE OF THE RISING SUN

Chaque mois, l'histoire d'une chanson qui a compté dans l'histoire du rock, même si ses origines, autant que les portes qu'elle nous a ouvertes (prison ? maison close ?), demeurent aussi obscures que celles de "The House of the Rising Sun". Par Philippe Barbot

C'EST UNE SÉRIE D'ACCORDS SUR LAQUELLE TOUT GUITAriste en herbe s'est forcément escrimé. *La* mineur, *do, ré, fa*, anatole magique et désormais immortel, qui est au fan de rock ce que les arpèges de "Jeux interdits" sont à l'amateur de classique. Démarrez l'intro, aisément reconnaissable, et tout le reste vient avec. Et ça dure depuis 1964, date à laquelle un petit groupe de rhythm'n'blues anglais nommé The Animals publia un 45-tours intitulé "The House of the Rising Sun". Carton mondial, immédiatement repris par notre idole nationale de Johnny sous le titre "Le Pénitencier", version française adaptée, on le sait peu, par Vline Buggy et Hugues Aufray. Un des multiples avatars de l'une des chansons les plus populaires de la planète – et les plus mystérieuses, aussi : à l'heure où sont imprimées ces lignes, on ne sait toujours pas exactement d'où et de qui peut bien provenir ce satané morceau, l'un des plus joués au monde, sans doute juste après "Happy Birthday to You"...

UN PEU D'HISTOIRE. La première trace audible, le plus vieil enregistrement connu de cette chanson, remonte à 1932 ou 1934, interprétée par un certain Clarence "Tom" Ashley, guitariste et banjoïste des Appalaches. Ce dernier affirmait alors qu'il tenait la mélodie de son grand-père. Un peu plus tard, le 15 septembre 1937 pour être précis, Alan Lomax, ethnomusicologue et insatiable collecteur de folk songs, en réalisa un enregistrement à Middlesboro, dans le Kentucky : cette fois, c'est une jeune fille de 16 ans, Georgia Turner, qui en interprétait une version intitulée "Rising Sun Blues". Plus tard, des troubadours américains comme Bert Martin ou Daw Henson s'en emparèrent, chacun adaptant la mélodie ou changeant les paroles à son gré. Car jamais chanson n'aura été autant triturée, remaniée et remodelée que ce petit air lancinant aux origines floues. Les musicologues les plus sérieux se sont chamaillés à ce propos, certains affirmant qu'il provenait d'une ballade irlandaise du XVIIe siècle, style "Matty Groves", d'autres qu'il s'agissait d'une complainte entonnée par les esclaves de La Nouvelle-Orléans. Deux théories nullement incompatibles, puisque les immigrants anglo-saxons, on le sait, ont largement influencé les origines de la musique populaire américaine. Quant à l'identité de l'auteur ou du compositeur, bernique. La plupart du temps, elle sera créditée du terme de "traditionnel".

Ainsi, les versions de Woody Guthrie, du chanteur de country Roy Acuff ou du bluesman Lead Belly, toutes enregistrées dans les années 40, diffèrent-elles aussi bien côté tempo que niveau arrangements, paroles, et même titre ! La version "moderne", celle qui aurait dû mettre tout le monde d'accord, est revendiquée par Dave Van Ronk, folkeux légendaire de la Grosse Pomme et inspirateur du personnage de Llewyn Davis dans le film des frères Coen. C'est lui qui aurait, bien malgré lui, donné à un certain Bob Dylan l'idée d'enregistrer la chanson. Ce que Dylan s'empressa de faire, sur son premier album, en 1962, coupant l'herbe sous le pied de son généreux et naïf mentor. Sauf que des artistes comme Pete Seeger, Joan Baez, Frankie Laine ou Miriam Makeba n'avaient pas attendu le Zimmerman pour en proposer chacun une version, parfois même quatre ans avant lui. Avec Dylan, pourtant, la chanson entame une nouvelle vie. Elle devient une sorte de classique que tout folk singer branché hantant les clubs de Greenwich Village se doit d'adopter dans son répertoire. Jusqu'au coup de tonnerre venu de la perfide Albion, un jour de 1964. Eric Burdon, chanteur des Animals, raconte : *"La première fois que j'ai entendu cette chanson, c'était lors d'un concert de Johnny Handle, dans un club de Newcastle. Comme nous commencions une tournée avec Chuck Berry, je me suis dit qu'il nous fallait quelque chose de différent. Ça a plu au public, alors nous avons décidé de l'enregistrer très vite."*

BLUES BOOM Le groupe d'Eric Burdon en 1964.

À partir de la version des Animals, c'est l'interprétation du pénitencier, racontée par un homme, qui sera communément admise.

CHOSE FAITE, LE 18 MAI 1964 aux De Lane Lea Studios, une petite cave sise en plein cœur de Londres. L'affaire est pliée en quinze minutes chrono, malgré un ingénieur du son qui, aux dires de Burdon, n'a encore jamais enregistré de groupe électrique. Le guitariste Hilton Valentine égrène ses arpèges d'introduction sur sa Gretsch, Alan Price fait mugir son "Connie", un petit orgue portable modèle Vox Continental, et Burdon livre une interprétation vocale étourdissante. La chanson dure 4 minutes 29, elle sera raccourcie à 2 minutes 58 pour les besoins du single. Qui devient rapidement un hit aux États-Unis, le premier tube britannique depuis l'omnipotence des Beatles. Détail qui a son importance, les Animals ont masculinisé le texte. Car que raconte la chanson, à travers ses multiples transformations ? Les versions originales évoquent une fille perdue, tombée dans la déchéance à cause d'un père (ou d'un mari ?) alcoolique et joueur. Quant à la "house of the rising sun", elle peut désigner soit une maison close, soit une prison pour femmes. La narratrice est donc une prostituée ou une criminelle, ou encore les deux. À partir de la version des Animals, c'est l'interprétation du pénitencier – chère à Johnny – racontée par un homme, qui sera communément admise.

Depuis, les reprises ont pullulé, de Frijid Pink, groupe proto-punk de Detroit en 1970, à l'icône country Dolly Parton, dans une version pop synthétique datant de 1981, en passant par Nina Simone, les Eagles, Sinead O'Connor, Bon Jovi, The White Stripes, Muse, Asaf Avidan et même Demis Roussos... Une chanson qui a fait la gloire des Animals, mais aussi provoqué leur fin : pour de dérisoires problèmes de place sur la pochette, seul Alan Price fut crédité pour les arrangements. Et refusa de partager le moindre centime avec ses camarades, provoquant ainsi la fin du groupe, à peine deux ans après l'enregistrement. *"À chaque fois que je chante cette chanson*, confie pourtant Eric Burdon, pas rancunier, *c'est comme si j'avais un partenaire sexuel idéal : c'est comme un orgasme naturel."*

RAY LAMONTAGNE
SUPERNOVA

LE NOUVEL ALBUM
DU GÉANT DE LA FOLK

PRODUIT PAR
DAN AUERBACH (THE BLACK KEYS)

SORTIE LE 28 AVRIL 2014

Sans doute l'album folk le plus attendu de l'année. Une collaboration avec la moitié des Black Keys qui nous interpelle et nous embarque dans une toute nouvelle acoustique.

iPad Air

Nous avons tous une passion. Une nouvelle idée
à partager. Une rime à offrir au monde.
Quelle sera votre rime ?

apple.com/fr/your-verse

Great Falls, Montana. Sean Heavey, chasseur d'orages et photographe, utilise un iPad plutôt que des équipements météorologiques encombrants et compliqués, pour traquer tempêtes et tornades.

© 2014 Apple Inc. Tous droits réservés.